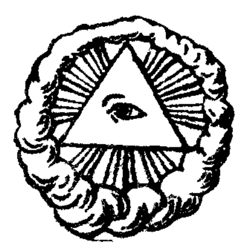
Oswald Wirth

LE LIVRE DE L'APPRENTI



MANUEL A L'USAGE DES NOUVEAUX INITIÉS
publié par la L∴ TRAVAIL & VRAIS AMIS FIDÈLES
En vente sur justification maç∴

AUX ÉDITIONS RHÉA
21, Rue Cujas, PARIS (Ve)
1923



L'APPRENTI-MAÇON

NOTE

Le présent manuel a été publié pour la première fois en 1894: mais ses auteurs en avaient conçu l'idée dès 1888, lors de la fondation du Groupe maçonnique d'Études Initiatiques, dont la L∴ Travail et Vrais Amis fidèles devait adopter la programme en 1897.

Le Livre de l'Apprenti fut tiré tout d'abord à 3.000 exemplaires, qui s'écoulèrent peu à peu jusqu'en 1908. Il fallut préparer alors une nouvelle édition de 5.000 exemplaires. Elle comporta un remaniement de la partie historique, qui fut mise en harmonie avec les conquêtes les plus récentes de l'histoire maçonnique.

La troisième édition se trouva retardée par les circonstances jusqu'à fin 1920. Le texte de 1908 y est maintenu, sauf quelques légères retouches et l'adjonction de quelques pages consacrées aux événements qui ont bouleversé le monde à partir de 1914.

AUX NOUVEAUX INITIÉS

TT∴ CC∴FF∴,

En vous initiant à ses mystères, la F∴ M∴, vous convie à devenir des hommes d'élite, des sages ou des penseurs, élevés au-dessus de la masse des êtres qui ne pensent pas.

Ne pas penser, c'est consentir à être dominé, conduit, dirigé et traité trop souvent en bête de somme.

C'est par ses facultés intellectuelles que l'homme se distingue de la brute. — La pensée le rend libre: elle lui donne l'empire du monde. — Penser, c'est régner.

Mais le penseur a toujours été un être d'exception. — Jadis, lorsque l'homme a eu le loisir de se livrer au recueillement, il s'est perdu dans le rêve ; de nos jours, il tombe dans un excès contraire. La lutte pour la vie l'absorbe, au point qu'il ne lui reste aucun temps pour méditer avec calme et cultiver l'Art suprême de la Pensée.

Or cet Art appelé le Grand Art, l'Art Royal ou Art par excellence, il appartient à la F∴. M∴ de le faire revivre parmi nous.

L'intellectualité moderne ne peut pas continuer à se débattre entre deux enseignements qui excluent l'un et l'autre la pensée : entre les églises basées sur la foi aveugle et les écoles qui décrètent les dogmes de nos nouvelles croyances scientifiques.

Alors que tout conspire pour épargner à nos contemporains la peine de penser, il est indispensable qu'une institution puissante ravive le flambeau des traditions qui s'oublient. — Il nous faut des penseurs, et ce n'est pas notre enseignement universitaire qui en forme.

Le penseur n'est pas l'homme qui sait beaucoup. Il n'a point la mémoire surchargée de souvenirs encombrants. C'est un esprit libre, qu'il n'est besoin ni de catéchiser ni d'endoctriner.

Le penseur se fait lui-même : il est le fils de, ses œuvres. — La F∴ M∴, le sait, aussi évite-t-elle d'inculquer des dogmes. — Contrairement à toutes les églises, elle ne se prétend point en possession de la Vérité. — En Maçonnerie, on se borne à mettre en garde contre l'erreur, puis on exhorte chacun à chercher le Vrai, le Juste et le Beau.

La F∴ M∴, répugne aux phrases et aux formules, dont les esprits vulgaires s'emparent pour s'attiffer de tous les oripeaux d'un faux savoir. — Elle veut obliger ses adeptes à penser et ne propose, en conséquence, son enseignement que voilé sous des allégories et des symboles. Elle invite ainsi à réfléchir, afin qu'on s'applique à comprendre et à deviner. Efforcez-vous donc, TT∴ CC∴ FF∴, de vous montrer devins, dans le sens le plus élevé du mot. — Vous ne saurez en Maçonnerie que ce que vous aurez trouvé vous-mêmes.

Rigoureusement, il devrait être superflu de vous en dire plus long. — Mais, étant données les dispositions si peu méditatives de notre temps, des Maçons expérimentés ont cru devoir venir en aide à la pesanteur trop commune de l'esprit actuel.

Ils ont donc entrepris de rendre la F∴ M∴, intelligible à ses adeptes. — Après avoir publié déjà un Rituel Interprétatif pour le Grade d'Apprenti, ils font paraître le présent Manuel qui sera suivi du Livre du Compagnon et du Livre du Maître.

Leur tâche est ingrate, mais ils comptent sur l'appui et le concours de tous ceux qui sentent le besoin d'une régénération initiatique de la F∴ M∴ — Ils se montreront profondément reconnaissants des conseils et des renseignements qu'on voudra bien faire parvenir à la L∴ Travail et Vrais Amis Fidèles.

8, rue Puteaux.
O∴ de Paris XVIIe

QUESTIONS RITUÉLIQUES
A POSER AUX FF∴ VISITEURS

Lorsqu'un Maçon se présente pour prendre part aux travaux d'une L∴, il n'obtient l'entrée du T∴ qu'après avoir été tuilé par le Fr∴ G∴ E∴

En entrant, il exécute la marche et les saluts d'usage, puis il reste debout et à l'ordre entre les deux colonnes, jusqu'à ce qu'il soit invité à prendre place.

A cette occasion, le Vén∴ pourra poser au Fr∴ les questions suivantes, auxquelles il devra savoir répondre :

D. — Mon Fr∴, d'où venez-vous ?

R.— De la L∴ Saint Jean, Vén∴ M∴

D. — Que fait-on à la L∴ Saint Jean.

R. —On y élève des temples à la vertu, et l'on y creuse des cachots pour les vices.

D. — Qu'en apportez-vous ?

R. — Salut, prospérité et bon accueil à tous les frères.

D. — Que venez-vous faire ici ?

R. — Vaincre mes passions, soumettre mes volontés et faire de nouveaux progrès dans la Maçonnent.

Le Vén∴ — Prenez place, mon Fr∴, et soyez le bienvenu au sein de cet atelier qui reçoit avec reconnaissance le concours de vos lumières.

Les auteurs qui ont étudié la F∴ M∴, dans son ésotérisme, c'est-à-dire dans son enseignement caché, ont beaucoup insisté sur l'importance de la question : D'où venez-vous ?

Elle doit être prise par le penseur dans son sens le plus élevé et conduire ainsi au problème de l'origine des choses.

L'Apprenti doit chercher d'où nous venons, tout comme le Compagnon devra se demander ce que nous sommes et le Maître où nous allons.

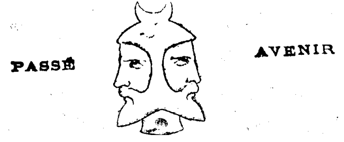
Ces trois questions formulent l'éternelle énigme que toute science et toute philosophie tendent continuellement à résoudre. Nos efforts ne peuvent aboutir qu'à des solutions provisoires, destinées à apaiser momentanément notre soif de curiosité. Mais bientôt nous concevons la vanité des réponses dont nous nous étions contentés, et nous cherchons toujours, sans nous bercer jamais d'illusion en croyant que nous avons trouvé.

Semblable au légendaire Juif errant, l'esprit humain marche toujours. Mais lorsque les hommes se groupent entre eux, leur lien social découle essentiellement des idées qu'ils se font du passé, du présent et de l'avenir des choses.

Il y a donc obligation pour le penseur d'éclairer à ce point de vue ses contemporains. Comme Œdipe, il doit savoir répondre aux interrogations du Sphinx, à moins qu'à l'exemple d'Hercule, il sache tromper la faim de Cerbère, en lançant à pleines poignées la terre du sol dans la triple gueule du gardien des enfers.

La question d'où venez-vous, n'a pas uniquement une portée philosophique : le Rituel y répond en nous reportant à l'Histoire de la Franc-Maçonnerie. — Notre institution dérive, en effet, des confraternités de Saint Jean, titre que portaient au Moyen-Age les corporations constructives auxquelles nous devons tous les chefs-d'œuvres de l'architecture ogivale.

On a en outre voulu voir dans Saint Jean le Janus des Latins. Ce dieu à double visage symbolisait le principe permanent, pour qui le passé et l'avenir ne font qu'un. Son image doit engager les Maçons à regarder en arrière, en même temps qu'en avant ; car, pour préparer à l'humanité les voies du progrès, il faut tenir compte des leçons do l'histoire.



APERÇU PHILOSOPHIQUE SUR L'HISTOIRE GÉNÉRALE DE LA FRANC-MAÇONNERIE

Considérations préliminaires

Certaines idées sont susceptibles d'exercer une puissance attractive sur les individus isolés. Elles les groupent et deviennent ainsi le pivot intellectuel d'une association.

Mais celle-ci ne saurait être constituée par le seul fait d'un groupement dépourvu de toute stabilité et de toute cohésion. Une agrégation d'individualités disparates ne peut être transformée en un tout permanent, que par l'intervention d'une loi organique instituant la vie collective.

En toute association il faut donc distinguer l'idée et la forme.

L'idée ou l'esprit agit en tant que générateur abstrait : c'est le père de la collectivité, dont la mère est représentée par le principe plastique qui lui donne sa forme.

Ces deux éléments de génération et d'organisation sont représentés en Maçonnerie par deux colonnes, dont la première (masculine-active) fait allusion à ce qui établit et fonde, tandis que la seconde (féminine-passive) se rapporte à ce qui consolide et maintient.

L'historien qui s'éclaire des lumières de la philosophie ne peut faire abstraction de ces deux facteurs essentiels. Pour lui, les annales de notre institution remontent au-delà de l'année 1717, date de la fondation de la F∴ M∴ moderne ; car les idées, qui ont alors réussi à prendre corps, avaient inspiré, à des époques antérieures, de nombreuses tentatives de créations similaires.

Une collectivité qui se fonde ne saurait, d'autre part, improviser son organisation. Tout être se constitue conformément à son espèce, et il bénéficie en cela de l'expérience ancestrale. Tout nouveau-né devient ainsi l'héritier d'une race antique, qui revit en lui, comme il a vécu lui-même dans toute la chaîne de ses devanciers.

En se plaçant à ce point de vue, il est permis d'assigner à la F∴ M∴, une origine des plus anciennes, car elle se rattache à toutes les confraternités initiatiques du passé.

Mais celles-ci paraissent issues des premières associations de constructeurs, comme on peut en juger d'après les circonstances qui ont donné naissance à l'art de bâtir.

Les Origines Maçonniques

La F∴ M∴, ne se livre plus, de nos jours, à des travaux de construction matérielle, mais elle dérive directement d'une confrérie de tailleurs de pierres et d'architectes, dont les ramifications s'étendaient au Moyen-Age sur toute l'Europe occidentale.

Eu se transmettant les secrets de leur art, ces constructeurs se conformaient à des usages anciens. Ils pratiquaient des rites initiatiques, que les légendes corporatives faisaient remonter à la plus haute antiquité.

Nous devons nous garder de prendre à la lettre ces traditions naïves. Elles tiennent du mythe et cachent le plus souvent un sens allégorique (1).

Mais il suffit de réfléchir à l'influence exercée primitivement par l'art de bâtir, pour se faire une idée juste du rôle civilisateur que les plus anciennes associations maçonniques ont nécessairement joué.

Ces associations se sont constituées dès que l'architecture est devenue un art. Elles furent appelées, sans doute, à construire tout d'abord les murs des villes primitives. Ces remparts en pierres taillées n'ont pu être l'œuvre que d'ouvriers exercés et groupés en tribus. On se figure volontiers ces artisans se transportant d'un lieu à l'autre pour exercer leur profession là où ils étaient appelés.

Ils ne pouvaient manquer d'être associés pour deux raisons : d'abord, parce que toute construction importante ne saurait être l'œuvre d'individus isolés, et ensuite parce que la pratique de l'art de bâtir exige une initiation professionnelle.

---

1 D'après une de ces légendes, Adam aurait été régulièrement reçu Maçon selon tous les rites, à l'Or∴du Paradis, par le Père Éternel. C'est une manière de dire que la Franc-Maçonnerie a toujours existé, sinon en acte, du moins en puissance de devenir, vu qu'elle répond à un besoin primordial de l'esprit humain.

Il est donc évident que, dès les temps les plus reculés, les maçons ont formé des groupements corporatifs, et que, par la force même des choses, ils se sont divisés en apprentis, compagnons et maîtres.

Quant à leur mission civilisatrice, elle s'est manifestée à un double point de vue :

D'une part, les villes, protégées contre les assauts de la brutalité barbare par de solides murailles, devinrent des foyers d'activité pacifique, des asiles inviolables réservés à, une élite plus cultivée que la multitude du dehors.

D'un autre côté, les maçons donnèrent l'exemple de l'association en vue d'un travail commun.

On peut donc affirmer que l'Architecture est mère de toute civilisation (2) et c'est à juste titre que les anciens maçons considéraient leur art comme le premier et le plus estimable de tous.

L'Art sacré.

Primitivement tout a revêtu un caractère religieux. Mais l'art de bâtir était plus particulièrement empreint d'un caractère divin. Les hommes qui s'y livraient exerçaient un sacerdoce. Ils étaient prêtres à leur manière. — En taillant des pierres et en les assemblant pour élever des édifices sacrés, ils croyaient rendre un culte à la divinité.

Toute construction utile était sainte : la détruire était un sacrilège et les plus anciennes inscriptions menacent de la vengeance des dieux tout homme impie qui s'attaquerait aux monuments.

Les constructeurs avaient une religion à eux, entièrement basée sur l'art de bâtir. L'univers était à leurs yeux un immense chantier de construction, où chaque être est appelé à contribuer par ses efforts à l'édification d'un monument unique. — On se figurait un travail incessant, n'ayant jamais commencé et ne devant jamais finir, mais s'exécutant de toutes parts selon les données d'un même plan.

De là vient l'Idée du Grand-Œuvre visant à la construction d'un Temple idéal, réalisant de plus en plus la perfection. De là, en outre, l'usage traditionnel parmi les maçons de consacrer leurs travaux à la Gloire du Grand Architecte de l'Univers.

Premières données historiques.

Nous ne possédons que des renseignements précaires sur les plus anciennes corporations constructives des peuples d'Orient. Mais il est singulier de rencontrer dans l'écriture accadienne le triangle Δ comme signe de la syllabe *rou* qui a le sens de faire, bâtir. — Si ce n'est qu'une simple coïncidence, elle est tout au moins frappante, et les Maçons enthousiastes pourront y voir un indice de la haute antiquité de leur symbolisme, car les monuments chaldéens dont il s'agit remontent à plus de 4500 ans avant notre ère.

Les auteurs inconnus des plus anciens livres sacrés de la Chine n'ignoraient pas, d'ailleurs, la valeur symbolique du compas et de l'équerre, insignes du sage qui possède les secrets du Premier Constructeur et sait se conduire conformément à ses intentions (3).

En Égypte le sacerdoce enseignait les sciences et les arts. Certains hiérophantes étaient plus spécialement ingénieurs et architectes. Les artisans placés sous leurs ordres n'avaient droit à aucune initiative.

Les sculpteurs et les tailleurs de pierre furent beaucoup plus libres en Syrie. Ils y formaient des associations religieuses qui parcouraient toute l'Asie-Mineure pour élever partout des temples, selon la convenance des différents cultes.

C'est ainsi que vers l'an 1000 avant J.-C., Hiram, roi de Tyr, put envoyer à Salomon les ouvriers nécessaires à la construction du temple de Jérusalem, du palais royal et des murs de la cité. Ces mêmes constructeurs prirent part également à la fondation de Palmyre.

Plus tard, l'architecture était exercée dans toute la Grèce par les pontifes dionysiens, dont Numa Pompilius perfectionna l'organisation vers l'an 715 avant l'ère chrétienne.

Le législateur romain constitua des collèges de constructeurs, chargés d'exécuter tous les travaux publics. Ces corporations avaient leur autonomie et la loi leur garantissait de nombreux privilèges. Chacune d'elles pratiquait ses cérémonies religieuses particulières, appropriées au métier exercé par ses membres (4). Ceux-ci exerçaient toutes les professions nécessaires à l'architecture religieuse, civile, militaire, navale et hydraulique.

Ces confraternités laborieuses se répandirent dans tout l'empire. Elles suivaient la marche des légions romaines pour construire des ponts, des routes, des aqueducs, des camps retranchés, des villes, des temples, des amphithéâtres, etc. Partout elles contribuaient à civiliser les peuples vaincus, en les instruisant dans les arts de la paix. Elles subsistèrent florissantes jusqu'à l'invasion des barbares.

Au troisième siècle, Théophrasie nous les dépeint dans les termes suivants : « D'après les traditions de la statuaire antique, les sculpteurs et tailleurs de pierres voyageaient d'un bout à l'autre de la terre avec les outils nécessaires pour travailler le marbre, l'ivoire, le bois, l'or et les autres métaux. La matière informe leur était fournie par les temples qu'ils élevaient sur des modèles, divins (5).

---

2 La barbarie est l'état primitif d'insécurité, qui met le plus faible à la merci du plus fort. Les citadins se sont mis à l'abri des barbares, en se retranchant derrière d'inlranchissables remparts. Une fois en sécurité, ils ont pu te civiliser en adoptant des lois protégeant le faible contre le fort. L'architecture est donc le facteur primordial de toute réelle civilisation.

3 R. F. Gould *A Concise History of Freemasonry*, Londres, 1903, pp. 3 et 4.

4 Plutarque, *Vie des Hommes Illustres, Numa*, 17.

5 Théophraste, *Vie d'Apollonius de Tyane,* Traduction de Chassang, p. 202.

Le Christianisme.

Les religions professionnelles étaient conformes au génie du polythéisme gréco-romain ; aussi, tant qu'il régna, nul ne put songer à demander compte aux corporations architecturales de leur enseignement religieux particulier. Il n'en fut plus de même lorsque le Christianisme, devenu avec Constantin religion d'État, prétendit fonder l'unité du culte et de la croyance.

Le Suprême Architecte de l'Univers cadrait, sans doute, avec le monothéisme, qu'il semblait avoir devancé. Mais cette simplicité, ce vague propice aux adaptations contradictoires, ne devaient plus satisfaire la nouvelle religion qui formulait des dogmes impérieux et précis, auxquels, de toute nécessité, il fallait désormais se soumettre.

Fidèles à leurs traditions, les constructeurs se gardèrent bien d'entrer en révolte contre la foi officielle (6). Ils se firent baptiser, tout en se réservant d'adapter secrètement le christianisme aux doctrines de la métaphysique architecturale. Ainsi prit naissance une hérésie occulte, parente du gnosticisme, qui s'abstint soigneusement de toute manifestation extérieure. Tout au plus en trouverait-on un indice dans cette facilité singulière avec laquelle les artistes byzantins et cophtes se mettaient indifféremment au service, d'abord des différentes sectes chrétiennes, puis des Musulmans.

Extérieurement soumises à l'absolutisme chrétien, les associations constructives purent prospérer sous l'égide de l'Empire d'Orient, alors qu'elles disparurent en Occident, submergées sous les flots des invasions barbares. Une période vint, où l'on fut bien plus préoccupé de détruire les édifices anciens, que d'en élever de nouveaux.

Le Christianisme, cependant, ne tarda pas à s'imposer aux envahisseurs. L'architecture religieuse fut alors remise en honneur et de nouvelles écoles de constructeurs se constituèrent peu à peu, Elles donnèrent naissance au style roman.

Les Ordres monastiques

Pendant de longs siècles, toute l'Europe occidentale fut en proie à la brutalité de guerriers ignorants, qui ne tremblaient que devant les fantômes de leur imagination grossière. Le clergé chrétien, appliquant en cela les traditions de tous les sacerdoces, apprit très rapidement à dominer ces esprits enclins aux terreurs superstitieuses. Il eut la hardiesse de menacer des conquérants farouches au nom d'un Juge céleste, dont la rigueur impitoyable ne pouvait être fléchie qu'à la faveur de donations pieuses. Ce fut là pour l'Église la source d'immenses richesses.

On vit alors le Christianisme s'entourer d'un appareil fastueux. Après avoir grandi dans l'abnégation et dans la pauvreté, il voulut séduire par la magnificence. Les temples anciens, jadis saccagés par la cupidité des barbares ou renversés par la fureur iconoclaste des nouveaux croyants, devaient être relevés à la gloire du Dieu des chrétiens. Comme on n'avait jamais entièrement cessé de bâtir, les procédés du métier s'étaient conservés parmi les artisans ; mais, lorsqu'il fut question de construire des édifices appropriés aux exigences imprévues du culte chrétien, on manqua tout d'abord d'architectes.

Des moines instruits furent appelés ainsi à étudier l'architecture et leur habileté à tracer des plans ne tarda pas à s'affirmer. Certains abbés, en particulier ceux de la congrégation de Cluny, déployèrent même sous ce rapport un véritable talent. Rivalisant entre eux, ces prélats ne se contentèrent bientôt plus de constructions techniquement grossières, pour l'exécution desquelles ils pouvaient avoir recours à des artisans de rencontre, sédentaires ou nomades. Lorsque, de simples murs en briques ou en moellons, ils voulurent passer aux assemblages de pierres de taille, il leur fallut de toute nécessité former des artistes véritables, surtout quand l'ambition leur vint de frapper les esprits par la hardiesse de voûtes de plus en plus complexes,

Les moines furent ainsi conduits à s'adjoindre, d'une manière permanente, des laïcs tailleurs de pierre, qui, en qualité de frères convers, portaient le froc et recevaient leur subsistance du couvent.

La Maçonnerie Franche

Parmi les ouvriers soumis à la discipline monastique, les mieux doués ne manquèrent pas de s'assimiler des connaissances suffisantes pour leur permettre de diriger eux-mêmes les travaux de leurs compagnons. Il se forma ainsi des architectes laïques, d'un esprit d'autant plus indépendant, qu'ils prenaient davantage conscience de leurs capacités et de leur talent. Leur autorité ne tarda pas à primer celle des moines, qui virent peu à peu les confréries constructives se soustraire à leur tutelle.

Des associations autonomes, rappelant à certains égards les collèges romains, purent ainsi se constituer. Cette évolution semble s'être accomplie tout d'abord en Lombardie, où les traditions antiques, toujours restées vivaces, ont pu d'autant plus facilement être remises en honneur que, par l'intermédiaire de Venise, l'influence byzantine s'exerçait puissamment dans cette région. Ce qui est certain, c'est que la ville de Côme resta longtemps le centre où affluaient les artistes soucieux de se perfectionner en l'art de bâtir. Leur ambition était de se faire initier aux secrets des *magistri comacini*, titre étendu au XIe siècle, d'une manière générique, à tous les constructeurs.

On prétend, qu'en vue de faire consacrer leur indépendance, les associations architecturales laïques, unies entre elles par les liens d'une étroite solidarité, auraient sollicité du pape le monopole exclusif pour la construction de tous les édifices religieux de la chrétienté. Voulant encourager une aussi pieuse entreprise, la Cour de Rome aurait pris la confraternité maçonnique sous sa protection spéciale, en déclarant que ses membres devaient être partout exempts d'impôts et de corvées. Ce seraient ces franchises, que l'on dit octroyées par Nicolas III en 1277 et confirmées par Benoît XII en 1334, qui auraient valu aux protégés du Saint-Siège le nom de Francs-Maçons (7).

---

6 Les Vers d'Or de Pythagore débutent en prescrivant a l'Initié de rendre extérieurement aux dieux immortels le culye consacré, mais de garder intérieurement sa propre conviction.

7 Jusqu'ici, la preuve documentaire de ces allégations risquées n'a pas été fournie.

Le patronage du Souverain Pontife expliquerait la faveur que la Maçonnerie franche rencontra auprès de tous les princes chrétiens. En ces temps de ferveur religieuse, ceux-ci ne pouvaient éprouver, d'ailleurs, que des sympathies pour les constructeurs d'églises, qui se répandirent progressivement en France, en Normandie, dans la Grande-Bretagne, en Bourgogne, puis en Flandre et sur les bords du Rhin, pénétrant de là dans toute l'Allemagne. Partout, ces associations ont laissé des monuments d'un style particulier, dit gothique, ou plus exactement ogival, chefs-d'œuvre, dont l'uniformité de caractère semble être l'indice d'une entente internationale, maintenue pendant des siècles entra les constructeurs éparpillés sur toute l'Europe occidentale. C'est ce qui fait dire a M. Hope, dans son *Histoire de l'Architecture* : « Les architectes de tous les édifices religieux de l'Église latine avaient puisé leur science a une même école centrale, ils obéissaient aux lois d'une même hiérarchie ; ils se dirigeaient dans leurs constructions d'après les mêmes principes de convenance et de goût ; ils entretenaient ensemble, partout où on les envoyait, une correspondance assidue, de sorte que les moindres perfectionnements devenaient immédiatement la propriété du corps entier et une nouvelle conquête de l'Art ».

Les Confraternités de Saint-Jean

Les architectes du Moyen-Age aimaient à célébrer les solstices, conformément à des usages remontant aux époques païennes les plus reculées. Afin de pouvoir rester fidèles à des traditions équivoques au point de vue chrétien, ils choisirent pour patrons les deux Saint Jean, dont les fêtes tombent aux époques solsticiales.

On s'est demandé si, à l'abri de ce choix, l'antique culte de Janus n'avait pas retrouvé des adeptes plus ou moins conscients. De même que les deux saints solsticiaux, le dieu au double visage présidait à l'entrée du soleil dans chacun des hémisphères célestes. Janus était d'ailleurs le génie de tous les commencements, aussi bien des années et des saisons, que de la vie et de l'existence en général. Or, il ne faut pas perdre de vue que commencement se dit *initium* en latin. Les Initiés devaient donc voir la divinité tutélaire de l'initiation dans cet immortel préposé à la garde des portes (*janua*), dont il écartait ceux qui ne doivent pas entrer. Une baguette (*baculum*) lui servait à cet effet. Il tenait, en outre une clef, pour indiquer qu'il lui appartenait d'ouvrir et de fermer, de révéler les mystères aux esprits d'élite, ou de les dérober à la curiosité des profanes indignes de la connaître.

Étymologiquement, *Jean*, il est vrai, ne provient pas de *Janus*, mais bien de l'hébreu *Jeho h'annan*, qui se traduit par : « Celui que Jeho favorise ». Le même verbe revient dans *H'anni-Baal* ou Annibal, qui signifie Favori de Baal. Mais Jeho et Baal ne sont autres que des noms ou des titres du Soleil. Celui-ci était envisagé par les Phéniciens comme un astre brûlant, souvent meurtrier, dont les ravages sont à redouter. Les mystagogues d'Israël y voyaient, au contraire, l'image du Dieu-Lumière qui éclaire les intelligences. *Jeho h'annan*, *Johannès*, *Jehan* ou *Jean*, devient ainsi synonyme d'Homme éclairé ou illuminé à la manière des prophètes. De même que les artistes des cathédrales, instruits sans doute de doctrines ésotériques fort anciennes, le Penseur véritable ou l'Initié est donc en droit de se dire frère de Saint Jean.

Remarquons, au surplus, que Saint Jean-Baptiste nous est présenté comme le précurseur immédiat de la Lumière rédemptrice ou du Christ solaire. Il est l'aube intellectuelle qui, dans les esprits, précède le jour de la pleine compréhension. Apre et rude, sa voix retentit à, travers la stérilité du désert, éveillant les échos endormis, Ses accents véhéments secouent les mentalités rebelles et les préparent à saisir les vérités qui doivent être révélées.

Si le farouche Précurseur se rattache symboliquement aux blancheurs blafardes du matin il convient, par opposition de se représenter Saint Jean l'Evangéliste comme environné de toute la gloire empourprée, du couchant. Il personnifie la lumière crépusculaire du soir, celle qui embrase le ciel lorsque le soleil vient de disparaître sous l'horizon. Le disciple préféré du Maître fut, en effet, le confluent de ses enseignements secrète, réservés aux intelligences d'élite des temps futurs. On lui attribue l'Apocalypse, qui, sous prétexte de dévoiler les mystères chrétiens, les masque sous des énigmes calculées pour entraîner les esprits perspicaces au delà des étroitesses du dogme. Aussi, est-ce de la tradition johannite que se, sont prévalues toutes les écoles mystiques, qui, sous le voile de l'ésotérisme, ont visé à l'émancipation de la pensée, N'oublions pas, enfin, que le quatrième Evangile débute par un texte d'une haute portée initiatique, sur lequel s'est longtemps prêté le serment maçonnique. La doctrine du Verbe fait chair, c'est-à-dire de la Raison divine incarnée dans l'Humanité, remonte d'ailleurs, à travers Platon, aux conceptions des anciens hiérophantes.

Parmi ces conditions le titre de loges de Saint Jean convient, mieux que tout autre, aux ateliers où les intelligences, après avoir été préparées à recevoir la lumière, sont amenées à se l'assimiler progressivement, afin de pouvoir la refléter à leur tour.

Canonisations équivoques

Il serait téméraire d'affirmer que les deux Saint Jean relèvent uniquement du symbolisme initiatique. Peut-être correspondent-ils à des personnages ayant réellement existé. D'autres saints, par contre, ne jouissent de leur privilège céleste, que parce qu'ils furent jadis extraits du calendrier païen. Dans son *Origine de tous les Cultes*, Dupuis est très explicite à cet égard :

« Les Grecs, dit-il, honoraient Bacchus sous le nom de Dionysios ou de Denis ; il était regardé comme le chef et le premier auteur de leurs mystères, ainsi qu'Eleuthère. Ce dernier nom était aussi une épithète qu'ils lui donnaient, et que les Latins ont traduite par *Liber*. On célébrait en son honneur deux fêtes principales : l'une au printemps et l'autre dans la saison des vendanges. Cette dernière était une fête rustique, célébrée dans la campagne ou aux champs ; on l'opposait aux fêtes du Printemps; appelées fêtes de la ville ou *Urbana*. On y ajouta un jour en l'honneur de Démétrius, roi de Macédoine, qui tenait sa cour à Pella, près du golfe de Thessalonique : Bacchus était le nom oriental du même Dieu. Les fêtes de Bacchus devaient donc être annoncées dans le calendrier payen par ces mots : *Festum Dionysii*, *Eleutherii, Rustici*. Nos bons ayeux en ont fait trois saints : Saint Denis, Saint Eleuthère et Saint Rustique, ses compagnons. Ils lisaient au jour précédent : Fête de Démétrius, dont ils ont fait un martyr de Thessalonique. On ajoute que ce fut Maximilien qui le fit mourir par suite de son désespoir de la mort de Lyæus, et Lyæus est

un nom de Bacchus, ainsi que Démétrius. On plaça la surveille la fête de Saint Bacchus, dont on fit aussi un martyr d'Orient. Ainsi ceux qui voudront prendre la peine de lire le calendrier latin ou le bref qui guida nos prêtres dans la commémoration des saints et dans la célébration des fêtes, y verront au 7 Octobre : *Festum sancti Demetrii* ; et au 9 : *Festum sanctorum Dionysii, Eleutherii et Rustici*. Ainsi, l'on a fait des Saints de plusieurs épithètes, ou des dénominations diverses du même Dieu, Bacchus, Dionysios ou Denis, *Liber* ou *Eleutheros*. Ces épithètes devinrent autant de compagnons.

«...Bacchus épousa le Zéphir ou le vent doux, sous le nom de la nymphe *Aura*. Eh bien ! deux jours avant la fête de Denis ou de Bacchus, on célèbre celle d'*Aura Placida* ou de Zéphir, sous le nom de *Sainte Aure* et de *Saint Placide*. »

Dupuis montre en outre comment la formule des souhaits *Perpétua Félicitas* donna naissance à *Sainte Perpétue* et à *Sainte Félicité*. Il cite encore Sainte Véronique qui vient de *Veron Eicon* ou *Iconica*, la vraie face ou l'image du Christ. Saint Rogatien, Saint Donatien, Sainte Flore, Sainte Luce, Sainte Bibiane. Sainte Apollinaire, Sainte Ides, Sainte Marguerite et Saint Hippolyte sont également des adaptations païennes.

Les Satires contre l'Eglise

Dans quelle mesure les réminiscences de l'antiquité ont-elles pu influer sur l'état d'âme des constructeurs du Moyen-Age ? La question est difficile à résoudre ; mais il reste acquis qu'ils étaient animés d'un esprit singulièrement frondeur.

Tout d'abord, au point de vue religieux, ils prétendaient ne relever directement que du pape, et de ce chef, ils affichaient l'irrespect le plus flagrant a l'égard de la hiérarchie ecclésiastique. Leur audace s'est maintes fois manifestée par des caricatures, qu'ils ne craignaient pas de tailler dans la pierre même des cathédrales.

Un moine et une religieuse, représentés dans une attitude de la dernière inconvenance, décorent ainsi l'église de Saint-Sébaldus à Nuremberg, et ce sujet scabreux revient, entre autres, dans une gargouille du Musée de Cluny, à Paris.

Dans la galerie supérieure de la cathédrale de Strasbourg, une procession d'animaux est conduite par un ours qui porte la croix. Un loup tenant un cierge allumé y précède un porc et un bélier chargés de reliques ; tous ces quadrupèdes défilent pieusement, tandis qu'un âne figure à l'autel, disant la messe.

Revêtu d'ornements sacerdotaux, un renard prêche à Brandebourg devant un troupeau d'oies.

Les exemples de cette nature abondent. On rencontre en particulier des jugements derniers parfois fort subversifs, en ce sens que, parmi les damnés, figurent couramment des personnages couronnés ou mitrés. Le pape lui-même coiffé de la tiare et flanqué de cardinaux, a été voué aux flammes éternelles sur le portail du munster de Berne.

Ces indices donnent à supposer que l'initiation conférée secrètement aux membres des confraternités de Saint Jean ne portait pas uniquement sur les procédés matériels de l'art de bâtir.

Certaines sculptures ironiques ont sans doute pu être inspirées par les rivalités qui, à toutes les époques, ont opposé les ordres monastiques au clergé séculier ; mais d'autres traduisent manifestement la pensée intime d'un artiste singulièrement émancipé pour l'époque.

L'Alchimie

Si nous nous demandons à quelle source a pu être puisée, au Moyen-Age, une inspiration mystique étrangère, ou même secrètement hostile à l'Église, nous sommes amenés à nous souvenir du prestige dont jouissait alors la Philosophie hermétique. Sous prétexte de chercher la Pierre des Sages, des adeptes, c'est-à-dire des penseurs indépendants, s'appliquaient en réalité à pénétrer les secrets de la nature. En approfondissaient indifféremment les œuvres de tous les philosophes, qu'ils fussent grecs, arabes ou hébreux. Cet éclectisme devait aboutir à des doctrines si peu catholiques, au sens ordinaire du mot, qu'il eût été imprudent de les exposer autrement que sous le voile d'allégories et de symboles. La transmutation du plomb en or devint ainsi le thème de dissertations fort savantes, où la métaphysique religieuse avait beaucoup plus de place que la métallurgie ou la chimie. Le Grand Œuvre visait à réaliser le bonheur du genre humain, grâce à une réforme progressive des mœurs et des croyances. La lecture attentive des traités d'alchimie postérieurs à la Renaissance ne peut laisser subsister aucun doute à cet égard, car le style des disciples d'Hermès devint moins énigmatique, lorsque diminua pour eux le danger d« s'expliquer librement.

L'ancienne architecture sacrée était d'ailleurs essentiellement symbolique. Depuis le plan d'ensemble d'un édifice, jusqu'aux moindres ornements de détail, tout devait être ordonné selon certains nombres mystiques et d'après les règles d'une géométrie spéciale, connue des seuls initiés.

Les figures géométriques donnaient lieu, en effet, à des interprétations, sur lesquelles se greffait une doctrine secrète, prétendant fournir la clef de tous les mystères. Or, les constructeurs des cathédrales ont prouvé, par leurs œuvres, qu'ils étaient instruits de ces traditions philosophiques, dont les alchimistes étaient simultanément détenteurs.

On ne saurait déterminer dans quelle mesure les uns tenaient des autres leurs connaissances initiatiques, Toujours est-il, que l'Hermétisme a souvent inspiré les tailleurs de pierres dans le choix de leurs motifs d'ornementation. Les Alchimistes, d'autre part, n'ignoraient pas le sens que les Maçons rattachent à leurs outils.

Rien n'est plus significatif, à cet égard, qu'une gravure du traité intitulé : L'Azoth, ou le moyen de faire l'or caché des Philosophes, de Frère Basile Valentin (8). On y voit un personnage à deux têtes, dont la main droite tient un compas et la gauche une équerre. C'est l'androgyne alchimique, unissant l'énergie créatrice mâle à la réceptivité féminine, associant, en d'autres termes, le Soufre au Mercure, ou l'ardeur entreprenante de la colonne J∴ à la Stabilité pondérée de la colonne B∴ Il est debout sur le dragon symbolisant le quaternaire des éléments, dont l'initié doit triompher au cours de ses épreuves.

---

8 Publié à la suite des *Douze clefs de la Philosophie traictant de la vraye médecine métallique*, Paris, Pierre Moet, 1610.



La Décadence des Corporations

En devenant riche et puissante, l'Eglise devait nécessairement se corrompre. Il vint une époque où le haut clergé, livré à toutes les intrigues de la politique, affichait le luxe le plus insolent et ne prenait même plus la peine de dissimuler la corruption de ses mœurs.

Les fidèles en furent scandalisés. Leur ancienne ferveur fit place au doute et de nombreuses hérésies purent prendre racine dans les esprits. Ce fut l'aube du réveil intellectuel qui se préparait.

Le nouvel état d'âme eût sa. répercussion sur l'architecture religieuse. Les donateurs se firent rares. A force de bâtir des églises, il y en avait d'ailleurs partout, et les membres des confraternités de Saint-Jean trouvèrent de moins en moins l'emploi de leur talent. Ils s'étaient, au surplus, spécialisés dans le style dit « gothique » désormais démodé. Puis vint le schisme de Luther, qui, en déchaînant d'effroyables guerres de religion acheva de désorganiser les anciennes corporations constructives.

Elles menaçaient de disparaître, en ne laissant d'elles-mêmes que de vagues traces documentaires, mais en affirmant leur puissance passée par des monuments incomparables, qui s'imposeront toujours à l'admiration de la postérité.

La Kabbale

Tout ne devait pas être perdu. Une transformation s'élaborait, en provoquant tout d'abord un mouvement intellectuel du plus haut intérêt.

Tandis que des querelles de dogme divisaient les esprit», des intelligences d'élite voulurent approfondir impartialement les questions religieuses. On fut amené ainsi à étudier plus spécialement la métaphysique religieuse des Juifs. Ceux-ci se prétendaient en possession d'une doctrine secrète remontant jusqu'à Moïse : c'était à leurs yeux la tradition par excellence, dite *Qabbalah* en hébreu. Il s'agissait en réalité de conceptions dérivées, pour une bonne part, du Gnoticisme alexandrin et empruntées ainsi au patrimoine de l'antique initiation. Leur caractéristique était de faire ressortir la concordance fondamentale des religions.

Ces rêveries mystiques eurent pour effet pratique de suggérer l'idée d'une philosophie ralliant indistinctement les fidèles de tous les cultes, sans les obliger à renier leurs croyances particulières.

De vigoureux penseurs, en communion de volonté les uns avec les autres, ayant appliqué toute leur énergie cérébrale à des spéculations de cette sorte, il on résulta finalement une tension particulière dans l'atmosphère mentale du XVIIe siècle.

Les Rose-Croix

L'excès du mal appelle le remède. Les ravages du fanatisme aveugle devaient conduire au rêve d'une régénération universelle par l'amour et par la science. Vers 1604, une association secrète (9) voulut rappeler le christianisme à l'intelligence de ses mystères et enseigner au monde les lois de la fraternité.

Les affiliés avaient choisi pour emblème une rose fixée sur une croix et se racontaient la légende d'un certain Christian Rosenkreuz, dont ils prétendaient poursuivre l'œuvre. Ils firent beaucoup parler d'eux et, tout en se perdant dans les nuages de l'Hermétisme et de la Théosophie, ils n'en réussirent pas moins à frapper les imaginations et à y semer des germes dont l'éclosion ne devait pas se faire attendre.

La Franc-Maçonnerie moderne

La conception d'un idéal (Colonne J∴) reste stérile, tant que manquent les moyens pratiques de réalisation (Colonne B∴). Les aspirations généreuses des philosophes ne pouvaient être mises en œuvre qu'à l'aide d'une organisation positive. L'esprit ou l'âme ne peuvent rien, s'ils ne disposent d'un corps comme instrument d'exécution.

Or, à l'époque où, grâce aux Rose-Croix et à d'autres mystiques, une entité spirituelle planait en quelque sorte dans l'air, anxieuse de s'incarner, un organisme propice vint s'offrir à elle comme de lui-même.

N'ayant plus leur raison d'être, les anciennes confraternités maçonniques s'étaient partout dissoutes, sauf en Grande-Bretagne et en Irlande, où a toujours régné un esprit favorable à la survivance de toute tradition ancienne et respectable. Par la

---

9 L'ordre des Rose-Croix ne fut jamais organisé en corps. On était considéré comme lui appartenant par le seul fait que l'on possédait certaines connaissances. Les Frères de la Rose-Croix ne se réunissaient pas pour délibérer ou travailler en commun. Ils sa contentaient d'entretenir des relations épistolaires et de se communiquer le fruit de leurs études.

force d'une habitude passée dans les mœurs, des associations de Maçons libres et acceptés subsistaient donc encore) au XVIIe siècle, dans divers centres des trois royaumes insulaires. Il était alors de notoriété publique que les *Freemasons* se reconnaissaient entre eux a certains signes, qu'ils s'étaient engagés par serment à garder secrets. On savait également que, dans toutes les circonstances de la vie, ils étaient tenus de se prêter une assistance réciproque. Depuis leur décadence au point de vue de l'exercice de l'art du bâtir, la pratique de la solidarité devenait, en effet, l'objet essentiel de ces confraternités. La mode se répandit alors de s'y faire accepter à titre de membre honoraire, et les Loges maçonniques se montrèrent d'autant plus accueillantes aux « gentlemen » qui ne maniaient pas professionnellement la truelle, que les gens du métier se désintéressaient de plus en plus d'une institution ne répondant plus guère à leurs besoins pratiques. Les Maçons acceptés devinrent ainsi peu à peu aussi nombreux que les Maçons libres, et, au commencement du XVIIIe siècle, ils furent franchement en majorité.

C'est à ce moment que fut prise une résolution d'une extrême importance. Elle eut pour effet de faire renoncer aux entreprises matérielles de l'ancienne maçonnerie professionnelle, désignée comme opérative, par opposition à une nouvelle Maçonnerie purement philosophique, dite spéculative.

Ainsi prit naissance la Maçonnerie moderne, qui emprunte aux constructeurs du Moyen Age un ensemble de formes allégoriques et de symboles ingénieux, des règles de bonne discipline et des traditions de fraternelle solidarité, afin d'appliquer le tout à l'enseignement d'une architecture sociale, s'efforçant de construire le bonheur humain, en travaillant au perfectionnement intellectuel et moral des individus.

Elias Ashmole

La Maçonnerie moderne répondait à un besoin ressenti dans toute l'Europe par les plus nobles esprits. Elle devait donc se répandre avec une rapidité qui semblait tenir du prodige. Aussi, lorsque plus tard on voulut remonter à sa source, on ne put se défendre de l'idée que, semblable à Minerve surgissant toute armée du cerveau de Jupiter, la conception maçonnique avait dû être mûrie par quelque penseur de génie.

Afin de découvrir le fondateur d'une aussi merveilleuse institution, les Maçons anglais du XVIIIe siècle furent passés en revue. On apprit ainsi que, le 16 octobre 1646, un savant antiquaire, adepte de l'hermétisme et des connaissances secrètes alors en vogue, fut reçu Maçon à Warington, petite ville du comté de Lancastre. Il n'en fallut pas davantage pour ériger Elias Ashmole — c'est le nom du personnage — en héros de légende. On lui attribua tout le mérite de la réforme accomplie. Selon le F∴ Ragon et d'autres historiens, ce serait lui, le Rose-Croix, qui aurait imprimé un caractère initiatique aux rituels ouvriers primitifs (10). Or, il n'en est rien ; l'influence que cet amateur de sciences cachées exerça sur la Franc-Maçonnerie resta nulle. Déçu vraisemblablement par la nature des « mystères » qui lui furent révélés lors de son initiation, il ne reparut en loge qu'au bout de 31 ans, le 11 mars 1682, pour la seconde et dernière fois de sa vie, comme en témoigne son *diary* (journal) qu'il n'a jamais cessé de tenir jour par jour avec une scrupuleuse minutie.

La première Grande Loge

Contrairement à ce que, en bonne logique, il était permis de se figurer, les documents positifs nous montrent l'organisation de la Maçonnerie moderne prenant naissance inconsciemment. Les plus grandes choses peuvent, en effet, être appelées à l'existence par des individualités qui n'ont aucun soupçon de la portée de leurs actes.

Ce fut le cas des Maçons londoniens qui, le 24 juin 1717, se réunirent pour célébrer la fête traditionnelle de Saint Jean-Baptiste. Ils étaient membres de quatre Loges si peu prospères que, pour ne pas se désagréger entièrement, elles décidèrent de rester unies sous l'autorité d'officiers spéciaux. Or, chacune des loges étant présidée par un Maître (11), on donna le titre de Grand-Maître au président du nouveau groupement, qui, lui-même, se qualifia *Grande-Loge*. Encore est-il douteux que ces appellations furent adoptées dès 1717, la principale préoccupation ayant fort bien pu être, cette année-là, de se réunir à nouveau en nombre suffisant au prochain solstice d'été.

Le premier Grand-Maître fut Antony Sayer, homme obscur, de condition fort modeste. Il avait été choisi faute de mieux, aussi s'empressa-t-on, en 1718, de lui donner comme successeur George Payne, bourgeois bien posé, qui n'avait pas assisté à la réunion précédente. Le prochain élu fut Jean-Théophile Désaguliers (12), docteur en philosophie et en droit, membre de la Société Royale des Sciences de Londres, Après avoir accompli son année de grande maîtrise, ce physicien distingué restitua le maillet au F∴ Payne, faute d'un plus illustre personnage.

Pour consacrer le prestige de la Grande-Loge, il importait d'ailleurs de placer à sa tête un homme de qualité. Aussi les Maçons de Londres furent-ils au comble de leurs vœux, lorsqu'en 1721, Sa Grâce, le duc de Montagu, daigna accepter la dignité de Grand-Maître. Cette élection fut du meilleur effet sur le monde profane. Il devint désormais de bon ton d'appartenir à la Société des Francs-Maçons, universellement cotée comme une compagnie distinguée.

---

10 Cette assertion téméraire, reconnue depuis inexacte, a été reproduite page 25 de la première édition (1894) du Livre de l'Apprenti.

11 Pour la distinguer des autres Maîtres, on lui donnait l'épithète de « Vénérable » (*Worshipful Master*), ou on le désignait comme *Master in the Chair* ou *Chair Master*, d'où est venue l'expression de Maître en chaire (*Meister vom Stuhl* ou *Stuhlmeister* en allemand).

12 Né à la Rochelle, le 12 Mars 1683, fils d'un pasteur calviniste qui dut se réfugier en Angleterre à la suite de la révocation da l'Édit de Nantes (1685).

Le Livre des constitutions.

Les modifications apportées au régime des anciennes confraternités constructives donnèrent lieu à la promulgation d'un nouveau code de la loi maçonnique. La rédaction en fut confiée au F∴ James Anderson dont l'ouvrage est intitulé : *The Book of Constitutions of the Freemasons*, *containing the history, charges and régulations of that most ancient and right worshipful fraternity*.

Il y est dit, en « ce qui concerne Dieu et la religion » :

« Un Maçon est obligé, de par sa tenure (13), d'obéir à la loi morale ; et, s'il comprend bien l'Art, il ne deviendra jamais un stupide athée, ni un libertin irréligieux.

« Bien que, dans les temps passés, les Maçons furent astreints, dans chaque pays, de pratiquer la religion du dit pays, quelle qu'elle fût, on estima désormais plus opportun de ne leur point imposer d'autre religion, que celle sur laquelle tous les hommes sont d'accord, et de leur laisser toute liberté quant à leurs opinions particulières. Il suffit donc qu'ils soient des hommes bons et loyaux, gens d'honneur et de probité, quelles que soient les confessions ou les convictions qui les distinguent,

« Ainsi, la Maçonnerie deviendra le centre d'union et le moyen d'établir une sincère amitié entre personnes qui, en dehors d'elle, fussent constamment demeurées séparées les unes des autres. »

Relativement à l'autorité civile, suprême ou subordonnée nous lisons ensuite :

« Le Maçon est un paisible sujet des pouvoirs civils, en quelque lieu qu'il réside ou travaille ; il ne doit jamais être impliqué dans des complots ou des conspirations contre la paix et la prospérité de la nation, ni se comporter incorrectement à l'égard des magistrats subalternes, car la guerre, l'effusion du sang et les insurrections ont été, de tout temps, funestes à la Maçonnerie. ....

Si quelque Frère venait à s'insurger contre l'État, il faudrait se garder de favoriser sa rébellion, tout en le prenant en pitié, comme un malheureux. S'il n'est d'ailleurs convaincu d'aucun autre crime, la loyale confraternité, — bien que tenue de désavouer la rébellion, afin de ne point porter ombrage au gouvernement établi, ni lui fournir un motif de méfiance politique — ne saurait l'expulser de la Loge, ses rapports avec celle-ci demeurant indissolubles. »

L'article VI, qui traite « de la conduite en Loge » recommande enfin :

« Que vos démêlés particuliers ou vos querelles ne franchissent jamais le seuil de la loge, évitez plus encore les controverses sur les religions, les nationalités ou la politique, attendu, qu'en notre qualité de Maçons, nous ne professons que la religion universelle mentionnée plus haut. Nous sommes d'ailleurs de toutes les nations, de toutes les langues, de toutes les races, et si nous excluons toute politique, c'est qu'elle n'a jamais contribué dans le passé à la prospérité des loges et qu'elle n'y contribuera pas davantage dans l'avenir. »

Les Principes fondamentaux de la Franc-Maçonnerie.

A la lumière des extraits qui précèdent, la Franc-Maçonnerie moderne nous apparaît comme une association d'hommes choisis, dont la moralité a pu être éprouvée, si bien que, se sentant parfaitement sûrs les uns des autres, ils peuvent pratiquer entre eux une fraternité sincère et sans réserve.

Ces hommes, reconnus bons, loyaux et probes, sont tenus d'éviter avec le plus grand soin tout ce qui risquerait de les diviser. Il leur est spécialement interdit de se chercher chicane quant à leurs convictions intimes, tant religieuses que politiques, leur vertu caractéristique devant être, en toutes choses, la TOLÉRANCE.

Or, pour être tolérant, il est indispensable d'acquérir des idées larges et de s'élever au-dessus de l'étroitesse de tous les préjugés. La Franc-Maçonnerie s'efforce, en conséquence, d'émanciper les esprits ; elle s'applique, en particulier, à les affranchir des erreurs qui entretiennent la méfiance et la haine parmi les hommes. Ceux-ci, à ses yeux, ne doivent être estimés qu'en raison de la valeur effective qu'ils tiennent de leurs qualités intellectuelles et morales, toute autre distinction de croyance, de race, de nationalité, de fortune, de rang, ou de position sociale, devant s'effacer au sein des réunions maçonniques.

Extension rapide de la Franc-Maçonnerie.

Le code maçonnique, rédigé et imprimé par ordre de la Grande Loge d'Angleterre, reçut l'approbation solennelle de celle-ci le 17 janvier 1723. Il a toujours été considéré, depuis, comme le document qui détermine les normes caractéristiques de la Franc-Maçonnerie moderne. Son importance est donc capitale, puisque toute organisation qui s'écarterait des principes dont il fut inspiré, cesserait, par le fait même, d'être maçonnique.

Le livre d'Anderson permit d'ailleurs de faire connaître au loin la nouvelle confraternité, qui répondait aux aspirations à la fois les plus nobles et les plus généreuses. Elle ne tarda pas à exercer une véritable fascination sur quantité d'esprits d'élite. On y vit affluer, en particulier, les penseurs qui étaient alors épris de la doctrine de l'Humanitarisme. N'était-ce pas une forme, une organisation, qui s'offrait spontanément, pour revêtir d'un corps tangible les conceptions, jusque-là nuageuses, des philosophes ? Alors que le sectarisme et l'intolérance venaient de mettre l'Europe à feu et à sang, on devait hautement apprécier, en outre, la largeur de vues dont les Francs-Maçons faisaient preuve en matière de religion et de dogmatisme, non moins que sous le rapport des dissentiments politiques. A la pureté des principes et à l'élévation des tendances s'associaient enfin certaines allures de mystères et d'impénétrabilité, dont la séduction ne fut pas moins puissante.

Dans ces conditions, les loges se multiplièrent très rapidement, d'abord en Angleterre, en Ecosse et en Irlande, puis sur le continent, pour gagner finalement jusqu'aux confins du monde civilisé.

---

13 Terme féodal : obligation contractée par le détenteur du fief.

Au début, il est vrai, les loges ne se fondaient pas toujours en vertu de pouvoirs formels émanant de la première Grande Loge. Tout Maître-Maçon, régulièrement initié en Angleterre, se croyait le droit de propager à l'étranger la lumière maçonnique. A cet effet, il s'entourait, autant que possible, de quelques autres Maçons et procédait avec eux à des réceptions selon les formes rituéliques. A la rigueur, il initiait, de son autorité privée, un profane qu'il estimait digne de cette faveur, puis, à eux deux, ils procédaient à l'initiation d'un nouvel adhérent, en sorte de constituer une loge simple, destinée à devenir d'abord juste, par l'adjonction de deux nouveaux membres et finalement parfaite, lorsque par son effectif, elle atteindrait ou dépasserait le nombre sept.

Une loge pouvait d'ailleurs se tenir en n'importe quel local convenablement clos et à l'abri de toute indiscrétion. Certaines figures tracées à la craie sur le plancher suffisaient pour transformer en sanctuaire la première chambre venue.

On conçoit que des loges aussi facilement appelées a l'existence aient pu disparaître avec une égale facilité, sans laisser de traces documentaires de leur activité. Aussi, l'histoire de l'introduction de la Franc-Maçonnerie dans les différents pays se trouve-t-elle enveloppée, le plus souvent, d'une profonde obscurité. On est réduit fréquemment à des récits équivoques, dont il est impossible de contrôler l'exactitude.

La Maçonnerie anglo-saxonne

Dès qu'un grand seigneur fut à la tête de la Grande Loge d'Angleterre, sa prospérité se trouva immédiatement assurée. Douze loges seulement avaient pris part, le 24 juin 1721, à l'élection du duc de Montagu. Or, trois mois après, il y en avait seize, puis vingt à la fin de l’année ; en 1725, quarante-neuf loges furent représentées à la Grande Loge.

Ce qui fit surtout rechercher désormais l'initiation maçonnique, c'est qu'elle conférait, en quelque sorte, un brevet de respectabilité. Le public anglais manifestait cependant quelque méfiance à l'égard d'une société par trop indifférente en matière de religion. Afin de le rassurer, les Freemasons ne tardèrent pas à s'affirmer en toutes choses d'une scrupuleuse orthodoxie anglicane.

Tout un mouvement se dessina dans ce sens peu après 1723, nombre d'esprits timorés se scandalisant des innovations consacrées par le Livre des Constitutions. Celui-ci avait, à leurs yeux, le très grave tort de ne rendre aucune croyance obligatoire, alors que traditionnellement tout Maçon avait l'impérieux devoir d'être fidèle à Dieu et à la Sainte Église »,

Jalouses de leur autonomie, beaucoup de loges refusèrent, en outre, de reconnaître à la Grande Loge de Londres une autorité qu'elles prétendaient usurpée.

Pour des motifs de cet ordre, et sous d'autres prétextes, il se produisit au sein de la Maçonnerie anglaise une série de scissions qui eurent pour conséquence, à partir de 1751, d'opposer l'une à l'autre deux Grandes Loges ennemies.

La plus récente de ces Grandes Loges ne fut pratiquement constituée qu'en 1753. Comme ses adhérents se targuaient de rester attachés aux anciens usages, ils ne s'en instituaient pas moins *Ancient Masons*, par opposition aux *Modern Masons*, dont la Grande Loge était en réalité la plus ancienne, puisqu'elle remontait à 1717.

Ce fut là ce que les historiens ont appelé le Grand Schisme. La constitution des Ancients rendait obligatoire la croyance en Dieu. Leur rituel abondait en prières et multipliait les citations bibliques, autant que les formules pieuses. Il comportait d'ailleurs un grade supplémentaire, celui de *Royal Arch*.

Dans ces conditions, étant donné l'esprit qui règne parmi les Anglo-Saxons, la concurrence des Anciens devait s'affirmer désastreuse pour les Modernes. Afin de ne point se discréditer entièrement dans leur propre pays, ceux-ci durent céder, en capitulant peu à peu sur la plupart des principes qui, au début, avaient séduit l'élite des penseurs de toute l'Europe.

De réaction en réaction, les Modernes en arrivèrent finalement à ne plus se différencier des Anciens, que par des nuances rituéliques. Il n'y avait plus là de quoi faire sérieusement obstacle à la fusion des deux Grandes Loges anglaises, qui en 1813, s'entendirent pour constituer ensemble la Grande Loge Unie d'Angleterre.

Les débuts de la Maçonnerie en France.

Il se peut que des réfugiés anglais se soient livrés, en France, à des travaux maçonniques peu après 1649, date de la condamnation à mort et de l'exécution de Charles Ier. Parmi ceux d'entr'eux qui fréquentaient la cour de Saint-Germain, ou parmi les officiers des régiment* irlandais au service du roi de, France, il y eut très vraisemblablement des Maçons acceptés. Se sont-ils parfois réuni, dans les formes consacrées, pour « tenir loge » selon l'usage de l'époque ? Cela est fort possible : mais nous manquons jusqu'à ce jour de preuves documentaires (14).

De toutes les façons, il ne saurait être question de fondation de loges permanentes, se réunissant périodiquement, qu'à partir du premier quart du XVIIIe siècle. Encore ne peut-on rien affirmer de précis relativement aux loges qui, les premières, furent régulièrement constituées sur le Continent : *L'Amitié et Fraternité*, O∴ de Dunkerque (actuellement L∴ n° 313 de la Grande Loge de France) et la Parfaite Union, O∴ de Mons, revendiquent à cet égard la priorité, l'une et l'autre se prétendant fondées en vertu de constitutions délivrées par le duc de Montagu en 1721.

Malheureusement, les procès-verbaux de la Grande Loge d'Angleterre ne font mention d'aucune création semblable.

---

14 Un adversaire véhément de la F∴ M∴ M. Gustave Bord, qui s'est livré aux recherches historiques les plus minutieuses prétend posséder les preuves, mais ne les a pas publiées.

Pour Paris, on fait remonter les premières réunions maçonniques en 1725. Un groupe d'Anglais, à la tête desquels se trouvaient Charles Radclyffe, devenu lord Derwentwater depuis la décapitation de son frère aîné (15), le chevalier Maclean (dont les Français firent Maskelyne) et François Heguerty, cadet au régiment de Dillon, semble avoir pris l'habitude, vers cette époque, de se réunir rue des Boucheries, chez un traiteur anglais nommé Hure, à l'enseigne du « Louis d'Argent ». Cette loge n'avait pu se constituer que *motu proprio*, c'est-à-dire en vertu des seuls droits que ses fondateurs croyaient tenir de leur initiation. Elle ne songea probablement même pas à se donner dès le début un titre distinctif ; elle parait cependant s'être placée sous le patronage de Saint-Thomas de Cantorbery.

Composée surtout de réfugiés Jacobites, cette loge ne se rattachait en rien à la Grande Loge de Londres, dont l'autorité centrale tendait à s'établir. Certains Maçons français y virent une infériorité, aussi fondèrent-ils le 7 mai 1729, une nouvelle loge, dont André-François Lebreton devint le premier Maître. Ce fut la loge *Saint-Thomas au Louis d'Argent* qui se réunissait rue de la Boucherie, « A la Ville de Tonnerre », chez Debure. Le 3 avril 1732, elle se fit octroyer une charte régulière sous le n° 90, par le vicomte de Montagu, alors grand-maître de la Grande Loge d'Angleterre. Cette loge fut visitée en 1735 par Desaguiliers et le duc de Richmond, qui dirigèrent ses travaux au milieu d'une brillante assistance, comportant Montesquieu et le comte de Waldegrave, ambassadeur d'Angleterre.

De cette loge se détacha, le 1er décembre 1729, une autre loge qui prit d'abord le nom de son fondateur, le lapidaire anglais Coastown, dit Coustaud, pour s'intituler plus tard Loge des Arts Sainte-Marguerite.

Une quatrième loge fut enfin constituée en 1735, rue de Bussy, dans la maison d'un traiteur nommé Landelle. Ce devint la *Loge d'Aumont*, lorsque le duc de ce nom s'y fit recevoir.

Le travail maçonnique selon la conception anglaise

Les Maçons anglais n'ont jamais éprouvé le besoin d'imprimer à leur travaux un caractère particulièrement philosophique. En soulevant des discussions au sein des loges, ils auraient craint de contrevenir à cet esprit de fraternité que la Franc-Maçonnerie a pour mission essentielle de propager et d'entretenir. Ils ont toujours cru qu'il fallait se contenter en loge de pratiquer le rituel et rien du plus. Aussi, au cours de leurs réunions, se bornent-ils à procéder scrupuleusement, selon toutes les formes, aux réceptions prévues. Comme c'est là cependant une occupation monotone, souvent fastidieuse et toujours fort aride, ils s'en dédommagent chaque fois par un festin, qu'ils estiment honnêtement gagné. Tant qu'il est procédé aux cérémonies rituéliques, la discipline la plus parfaite est observée : chacun se tient correct, solennel et digne, sans se permettre d'échanger le moindre propos avec son voisin. Mais lorsque les ouvriers sont appelés à passer du labeur au rafraîchissement, et que, clos dans le temple, les travaux sont repris sous une autre forme autour de la table de banquet, alors toute contrainte disparaît, la plus franche cordialité s'établit entre les convives, et c'est le verre en main, que la fraternité se manifeste vraiment expansive.

C'est parce que les loges parisiennes ne connurent d'abord d'autre mode de travail, qu'elles se réunissaient invariablement chez des restaurateurs. Parmi ceux-ci, il s'en trouva qui cherchèrent à exploiter la situation, en se faisant recevoir Maçons et même en acquérant le droit de tenir loge. Or, le Maître de Loge qui vendait à boire et à manger avait une tendance naturelle à se préoccuper surtout de ses intérêts commerciaux. Sous sa direction, les travaux maçonniques risquaient fort de perdre le caractère de dignité qui leur convient.

Cela conduisit, par la suite, à de graves abus. Certaines loges donnèrent lieu, en effet, à des critiques malheureusement trop justifiées. On y admettait n'importe quel candidat, pourvu qu'il fût en état de subvenir aux frais d'initiation ; puis, les « travaux de mastication » devinrent ouvertement la chose essentielle, l'Instruction maçonnique se concentrait avec prédilection sur ce vocabulaire grotesque et aucunement initiatique, dont on persiste parfois à faire usage dans les agapes ou banquets d'ordre.

L'Égalité

On ne se faisait cependant pas recevoir Maçon, même dans les loges équivoques, pour le seul plaisir de faire ripaille. Ce qui fascinait par dessus tout dans l'institution, c'est la pratique de l'égalité. On savait que, sous l'égide du niveau maçonnique, les plus grands seigneurs fraternisaient sans réserve avec ce que l'on appelait alors les gens du commun. Au sein des loges se trouvait donc réalisé l'idéal d'une vie plus parfaite. Les castes s'y effaçaient, l'individu n'y étant plus apprécié qu'en tant qu'Homme, c'est-à-dire en raison de sa valeur réelle, abstraction faite de ses conditions de naissance.

La Franc-Maçonnerie vint ainsi offrir un excellent, terrain de culture au ferment des idées révolutionnaires.

Le gouvernement de Louis XV ne devait pas s'y tromper. Il ne s'était pas ému, tant que des étrangers seuls se réunissaient plus ou moins mystérieusement entre eux. Lorsque des personnages de la haute noblesse française se joignirent à eux, il ne songea pas encore à prendre ombrage. Mais dès qu'il fut reconnu que des manants s'associaient, sous le couvert de la Maçonnerie, aux gens de condition, l'autorité envisagea comme particulièrement suspect le mystère dont les Maçons s'obstinaient à s'entourer.

Désormais, les loges furent surveillées par la police, qui fut amenée à prendre à leur égard une série de mesures de rigueur. Rien n'y fit : le mouvement était lancé. Les interdictions officielles, les arrestations brutales, les amendes infligées aux cabaretiers qui recevaient les Maçons ne firent que du bruit et de la réclame. On en fut quitte pour redoubler de précautions. Les esprits frondeurs estimèrent d'ailleurs piquant d'affronter quelque danger et de prendre des allures de conspirateurs.

Les premiers Grands-Maîtres

---

15 James Radcliffe, exécuté à Londres, la 14 février 1716.

Vers la fin de 1736, les membres des quatre loges parisiennes, réunis au nombre d'une soixantaine, procédèrent pour la première fois, à l'élection d'un Grand-Maître. Le scrutin désigna Charles Radcliff, comte de Derwentwater, pair d'Angleterre, qui succéda au chevalier écossais Jacques Hector Macleane, lequel depuis plusieurs années, remplissait l'office de Grand-Maître, probablement en sa qualité de plus ancien Maître de loge (16).

Se préparant à quitter la France (17), le nouveau Grand-Maître convoqua, pour le 24 juin 1738, une assemblée ayant mission de lui choisir un successeur.

Il avait été entendu que la Grande-Maîtrise serait confiée désormais à un Français, élu *ad vitam*. En ayant été informé, le roi menaça de la Bastille celui de ses sujets qui se permettrait d'accepter ce poste. Louis de Pardaillon de Gondrin, duc d'Antin, connu d'abord sous le nom de duc d'Epernon, ayant été élu, ne s'en laissa pas moins proclamer « Grand-Maître général et perpétuel des Maçons dans le royaume de France ».

Louis XV ne crut pas devoir sévir contre ce Pair de France. En revanche, le lieutenant de police, Hérault, voulut s'en prendre à une réunion de Francs-Maçons que présidait précisément le duc d'Antin. Celui-ci se porta sans hésiter au devant du chef de la police, et, l'épée au poing, lui intima l'ordre de se retirer. Cet incident servit grandement la propagande maçonnique.

Ce Grand-Maître énergique devait malheureusement mourir à l'âge de trente-six ans, le 9 décembre 1743.

Il fut d'autant plus regretté que son successeur, Louis de Bourbon-Condé comte de Clermont, prince du sang, ne s'attacha aucunement à marcher sur ses traces.

Constitution d'une autorité centrale

L'assemblée qui, le 11 décembre 1743, confia la grande-maîtrise au comte de Clermont, eut l'ambition de soumettre toutes les loges françaises à une autorité centrale rattachée à la Grande Loge d'Angleterre. C'est ainsi que fut alors adopté le titre de Grande Loge Anglaise de France, sans qu'une charte de grande loge provinciale ait été obtenue de Londres. Il s'agissait, moins de se subordonner au pouvoir maçonnique reconnu comme régulier, que de marquer l'adhésion aux mêmes principes et l'adoption d'un mode de travail identique.

Deux faits sont à ce point de vue caractéristiques. D'abord la promulgation d'Ordonnances générales, destinées à servir de règle à toutes les loges du royaume. Or, ce premier code maçonnique français reproduit, en les adaptant aux circonstances, les principales dispositions du Livre des Constitutions du F∴ Anderson.

Un article spécial stipule, en outre, que la Grande Loge ne reconnaît aucun grade en dehors de ceux d'Apprenti, Compagnon et de Maître, entendant ainsi répudier les nouveautés qui venaient de surgir.

Les Maîtres Écossais

Le 21 mars 1737, le chevalier André-Michel Ramsay, qualifié « Grand Orateur de l'Ordre », fut amené à prononcer, pour une réception de Francs-Maçons, un discours qui eut un immense retentissement.

La Franc-Maçonnerie y était rattachée aux mystères de l'antiquité, mais plus directement encore aux ordres religieux et militaires qui se constituèrent à l'occasion des croisades. Instruit de l'histoire de son pays, Ramsay croyait de plus retrouver en, Ecosse le foyer où les traditions maçonniques se seraient conservées avec le maximum de pureté.

Ce morc∴, d'arch∴ ne visait qu'à instruire les néophytes et les Maçons en général. Des théories hasardées s'y trouvaient exposées avec une entière bonne foi. L'auteur ne proposait d'ailleurs aucune innovation, pas plus la création de grades supplémentaires, que la réforme du ritualisme alors en usage.

Il a cependant été rendu responsable de toutes les inventions qui devaient lancer la Maçonnerie dans d'inextricables complications. En réalité, Ramsay n'y fut directement pour rien, car jamais il n'imagina le système de grades qui lui fut attribué plus tard. Mais ceux qui le conçurent s'inspirèrent visiblement des idées émises dans le fameux discours de 1737.

Comparant la Maçonnerie à la Chevalerie religieuse, Ramsay avait fait correspondre
les Apprentis aux Novices,
les Compagnons aux Profès
et les Maîtres aux Parfaits.

On en prit texte, plus tard, pour combiner une Maçonnerie d'abord en six grades, puis en sept ou neuf, ensuite en vingt-cinq et finalement en trente-trois degrés.

A l'origine, cependant, on ne vit surgir que des Maîtres Écossais, dont les intentions étaient on ne peut plus louables. Ils se proposaient, en effet, de réformer la Maçonnerie importée d'Angleterre, en prenant comme modèle la Maçonnerie d'Ecosse que, sur la foi des affirmations de Ramsay, ils croyaient plus ancienne et mieux organisée.

---

16 C'est par erreur que les historiens ont donné jusqu'ici la nom de « Lord Hanouester » comme celui de l'élu de 1736. Le nobiliaire britnnique ignore ce personnage. Des documents conservés dans les archives de la grande Loge de Suède établissent, par contre qu'en 1735 Macleane a signé, à Paris, des pièces en qualité de Grand-Maître et que, l'année suivante le 27 octobre 1736 son successeur signait : Derwentwater. Ces faits sont confirmés par un écrit paru en 1744, à Francfort et à Leipzig sous le titre: *Der sich selbst vertheidigende Freimaurer*.

17 On suppose que lord Derwentwater se rendit à Rome, auprès du prétendant Charles-Edouard, avec qui il débarqua en Ecosse la 27 juin 1745. Fait prisonnier après la bataille de Culloden (27 avril 1746), désastreuse pour la cause des Stuarts, il fut décapité le 3 décembre 1746, partageant ainsi le sort de son frère aîné.

Ces réformateurs ne semblent pas avoir immédiatement constitué un quatrième grade ; mais comme ils prétendaient dans les loges à certaines prérogatives, la Grand Loge Anglaise de France crut devoir leur opposer le texte suivant, qui forme l'article 20 des Ordonnances générales arrêtées le 11 décembre 1743 :

« Ayant appris depuis peu que quelques frères se présentent sous le titre de maîtres écossais et revendiquent, dans certaines loges, des droits et des privilèges dont il n'existe aucune trace dans les archives et usages de toutes les loges établies sur la surface du globe, la Grande Loge, afin de maintenir l'union et l'harmonie qui doivent régner entre tous les Francs-Maçons, a décidé que tous ces maîtres écossais, à moins qu'ils ne soient Officiers de la Grande Loge ou de toute autre Loge particulière, doivent être considérés par les frères à l'égal des autres apprentis ou compagnons, dont ils devront porter le costume sans aucun signe de distinction. »

La Période critique

Les abus auxquels les Maîtres Écossais se proposaient de remédier provenaient surtout du recrutement défectueux de certaines loges. On y avait admis trop facilement des esprits frivoles ou grossiers, incapables de comprendre la Franc-Maçonnerie et de s'en montrer dignes. Ceux d'entre les Maçons qui se considéraient comme plus raffinés éprouvèrent alors la besoin de se distinguer des autres et de se réunir à part. S'étant concertés en assez grand nombre, ils résolurent de chercher à s'emparer graduellement de la direction des loges, afin d'y appliquer leurs projets de réforme.

Cette conspiration ne fut pas du goût des Maîtres de loges parisiens réunis en Grande Loge. Aussi leur premier soin fut-il de se déclarer « perpétuels et inamovibles, de peur que l'administration générale de l'Ordre, confiée à la Grande Loge de Paris, en changeant trop souvent de mains, ne devint trop incertaine et trop chancelante. » Constitué sous d'aussi fâcheux auspices, le pouvoir central de la Maçonnerie française devait nécessairement manquer d'autorité. Il eut contre lui l'organisation naissante des Maîtres Ecossais, qui, à la Maçonnerie dite « anglaise », préconisée par la Grande Loge comme seule authentique et régulière, ne tardèrent pas à opposer une autre Maçonnerie baptisée « écossaise », prétendue de beaucoup plus ancienne, plus excellente et plus respectable.

Il s'agissait, en réalité, d'une conception essentiellement française, dont on aurait en vain cherché le modèle en Ecosse. Mais Ramsay avait donné de la Maçonnerie de son pays une notion si avantageuse, que plus d'un Maçon français a pu, de la meilleure foi du monde, localiser dans les brumes du nord de la Grande-Bretagne des utopies conçues par contraste avec ce qu'il avait sous les yeux.

Les imaginations une fois lancées dans cette voie, il se trouva, par la suite, des fantaisistes assez peu scrupuleux pour étayer leurs assertions trompeuses de documents forgés de toutes pièces, ou pour le moins scandaleusement antidatés. En l'absence de toute autorité régulatrice reconnue, chacun voulut finalement se mêler de reformer ou de perfectionner la Maçonnerie à sa façon. C'est alors que l'on vit surgir de toutes parts les organisations les plus variées, s'intitulant : Mères-Loges, Chapitres, Aréopages, Consistoires et Conseils de toutes sortes. Les Maçons en étaient venus à ne plus se grouper qu'à la faveur d'un nouveau système de hauts-grades. Le plus récent de ces systèmes voulait naturellement toujours se faire passer pour plus ancien et plus illustre que tous les autres. Des légendes fallacieuses furent ainsi accréditées, et l'on inventa des grades aux titres de plus en plus flatteurs pour la vanité de ceux qui les recherchaient.

La Maçonnerie initiatique

L'exubérance vitale, qui s'est manifestée au sein de la Maçonnerie française du XVIIIe siècle, ne devait pas se traduire uniquement par des effets fâcheux.

Réduite à la sécheresse de sa forme anglaise, la Maçonnerie ne pouvait guère convenir au génie latin. Le mot *initiation* implique pour nous bien autre chose que la simple révélation des « mystères » qui permettent aux Francs-Maçons de se reconnaître entre eux. Il évoque un passé prestigieux, et sollicite le Maçon moderne à réaliser l'idéal de l'Initié antique.

Précisément, un académicien versé dans l'étude de l'antiquité, l'abbé Terrasson, avait fait paraître, en 1728, un roman philosophique intitulé Séthos, qui eut de nombreuses éditions. Ce récit, inspiré des *Aventures de Télémaque*, de Fénelon, avait pour héros un prince égyptien, dont l'éducation se complète sous la grande Pyramide. Là, dans des sanctuaires secrets machinés en conséquence, tout aspirant à la suprême sagesse devait, aux dires de l'auteur, subir les épreuves les plus terrifiantes.

En comparant cette mise en scène dramatique — et d'ailleurs parfaitement imaginaire — au cérémonial de réception en usage dans la Franc-Maçonnerie, on fut amené à ne voir en celle-ci qu'une pâle réminiscence des anciens mystères. Des réformateurs se préoccuperont par suite, d'imprimer au rituel maçonnique un caractère plus conforme aux traditions initiatiques. Il devait viser à former réellement des Initiés, c'est-à-dire des hommes supérieurs, des penseurs indépendants dégagés des préjugés du vulgaire, des sages instruits de ce qui n'est pas à la portée de chacun.

Sous l'empire de ces préoccupations, le rituel français des trois premiers grades fut progressivement transformé en un véritable chef-d'œuvre d'ésotérisme. Pour qui sait le comprendre, il enseigne à conquérir réellement la Lumière. Aucun des détails du cérémonial qu'il prévoit n'est arbitraire ; tout s'y tient, l'ensemble étant logiquement coordonné et chaque partie donnant lieu à des interprétations du plus haut intérêt.

On ne saurait en dire autant du rituélisme des stades dits supérieurs, qui trahissent fréquemment, de la part de leurs auteurs, une ignorance déplorable en matière de symbolisme. Si mal venus qu'ils aient pu être, ces grades n'en présentaient pas moins une certaine utilité pratique. En conférant aux roturiers des titres pompeux de chevaliers ou de princes, ils réalisaient à leur manière l'égalité des conditions sociales, à une époque où il importait moins de rabaisser la noblesse que de s'élever jusqu'à elle.

Les Substituts du Grand-Maître

Si le comte de Clermont avait voulu prendre à cœur les fonctions de grand-maître, il aurait pu parer à la plupart des désordres qui devaient compromettre l'unité du la Maçonnerie française. De grandes espérances s'étaient fondées sur ce prince du sang, dont l'élection, confirmée avec empressement par les loges de province, semblait à tous pleine de promesses. Hélas ! on ne devait pas tarder à reconnaître que le choix du grand-maître avait porté sur un courtisan et non sur un véritable Maçon.

Sachant la Maçonnerie mal vue en haut lieu, le comte de Clermont se garda bien de prendre fait et cause pour elle. Loin d'user de son crédit pour la défendre contre un redoublement de tracasseries policières, il ne songea, dès le début, qu'à se dérober aux devoirs de la charge qu'il avait acceptée (18). Prenant prétexte du commandement que, sans le moindre talent militaire, il exerçait aux armées, son premier soin fut de transmettre ses pouvoirs au grand-maître à un substitut.

Comme tel figura d'abord un banquier nommé Baure, lequel, plus timoré sans doute encore que le comte de Clermont, s'abstint complètement de faire acte de grand-maître. Comme il allait jusqu'à se dispenser d'assembler la Grande-Loge, on fit comprendre au comte de Clermont la nécessité de se choisir un mandataire plus actif. C'est alors que le maître de danse Lacorne, un intrigant suspect de complaisances honteuses, parvint à se faire nommer substitut particulier du Grand Maître, titre qui mit à sa discrétion toute l'administration maçonnique.

Ce choix, estimé scandaleux, souleva des protestations véhémentes. Il y eut scission au sein de la Grande Loge, dont la majorité refusa de s'assembler sous la présidence de Lacorne. L'anarchie devint alors complète, sans que le Comte de Clermont tentât d'y remédier.

En 1762, cependant, la confusion ayant été portée à son comble, les plus sérieuses représentations sont faites au comte de Clermont. Celui-ci se décide alors à révoquer Lacorne et à nommer le F∴ Chaillon de Jonville son substitut général. Il en résulte une trêve, qui rapproche momentanément les factions rivales. Mais l'harmonie n'est pas possible : des dissentiments s'élèvent de plus en plus aigus. On en arrive aux injures et même aux coups. Lorsque, le 4 février 1767, la Grande Loge s'assemble pour célébrer la fête de l'Ordre, un tumulte se produit et dégénère en pugilat. Le lieutenant de police, M. de Sartines, en ayant été informé, ordonne alors à la Grande Loge de suspendre ses séances.

L'Autonomie illimitée des Loges.

En l'absence de tout pouvoir régulateur, la Franc-Maçonnerie française n'en continua pas moins à déployer ses potentialités latentes bonnes ou mauvaises. La Grande Loge n'avait jamais exercé d'ailleurs qu'un semblant d'autorité. En 1755, elle avait renoncé à se dire « anglaise », pour ne plus s'intituler que « Grande Loge de France ».

Ce changement de titre avait coïncidé avec une révision des statuts de l'Ordre. Le texte qui fut alors adopté stipule, à l'article 23, que seuls les Maîtres de Loge et les Ecossais auront le droit de rester couverts. Les Maîtres Ecossais reçoivent, en outre, mission d'inspecter les travaux des Loges et d'y rétablir l'ordre le cas échéant (article 42).

C'était là, par rapport aux « Ecossais », un revirement complet d'attitude. Repoussées en 1743, leurs prétentions furent, douze ans plus tard, reconnues et légitimées par une sanction officielle. C'est que, dans l'intervalle, leur prestige avait grandi alors que s'amoindrissait celui du Grand-Maître. On les croyait seuls capables désormais de porter remède aux abus contre lesquels ils n'avaient cessé de s'élever.

Ils ne purent malheureusement que veiller à l'observation plus scrupuleuse des formes rituéliques, sans réussir à rendre certaines Loges plus sévères en matière de recrutement. Une sorte de concordat tacite avait, du reste, été conclu entre eux et les Maîtres de Loge, dont ils étaient ainsi tenus de respecter l'inamovibilité. Or, c'est précisément celle-ci qui était la source des pires scandales.

Il est à remarquer, que pendant la suspension forcée des travaux de la Grande Loge, quelques FF∴ remuants ne se firent aucun scrupule d'usurper son titre et d'agir en son nom. C'est ainsi qu'au commencement de 1768, la Grande Loge d'Angleterre fut saisie d'une proposition d'entrer en correspondance régulière avec la Grande Loge de France. Négligeant de se renseigner d'une façon précise, on crut à Londres pouvoir accepter, sans concevoir le moindre soupçon du subterfuge.

En réalité, à partir de 1767, aucun lien administratif, si relâché soit-il, ne maintint plus, ne fût-ce qu'un semblant de cohésion entre les loges françaises. Pour la plupart, elles ne voulurent plus relever que d'elles-mêmes, Chacune pratiquait le rite qu'il lui avait plu d'adopter, et si tant d'ateliers se plurent alors à se dire « écossais », c'est que ce vocable couvrait toutes les fantaisies. Il consacrait l'indépendance des loges qui avaient rompu avec les règles et traditions de la Maçonnerie dite « anglaise ».

Le Grand Orient de France.

A la mort du comte de Clermont, survenue le 16 juin 1771, la Grande Loge jusque-là en sommeil, fut convoquée en vue de procéder à l'élection d'un nouveau Grand-Maître. Son Altesse sérénissime Louis- Philippe-Joseph d'Orléans, duc de Chartres, qui prit plus tard le nom de Philippe- Egalité, obtint la majorité des suffrages.

Tout comme son prédécesseur, ce personnage princier ne fut jamais qu'un piètre Maçon, qui devait aller, en 1793, jusqu'à renier formellement la Franc- Maçonnerie (19). On paraît, du reste, ne pas s'être trop illusionné sur son compte, car, en même

---

18 Le comte de Clermont n'osa porter le titre de grand-maître qu'à partir de 1747, la roi, par dérision sans doute, ayant alors daigné le lui permettre.

19 Voir Daruty. *Recherches sur le Rite Ecossais*, p. 134, la lettre par laquelle il répudie ses fonctions.

temps que le Grand-Maître, dont les fonctions étaient surtout honorifiques, on eut soin de nommer un administrateur-général, chargé de présider d'une manière effective aux destinées de l'ensemble de la Maçonnerie française. Ce poste, qui n'était secondaire qu'en apparence, fut confié au duc de Luxembourg, alors âgé de trente-trois ans. Nul choix ne pouvait être mieux inspiré. Plein de zèle et d'ardeur, l'administrateur-général comprit qu'il lui incombait de grouper en un seul faisceau toutes les forces maçonniques du royaume. L'anarchie ayant atteint son paroxysme, le besoin d'une autorité centrale coordinatrice se faisait puissamment sentir. Résolu à constituer cette autorité, le duc de Luxembourg songea tout d'abord à provoquer des réformes au sein de la Grande Loge ; mais il ne tarda pas à se convaincre qu'il n'y avait rien à espérer de ce côté. Les Maîtres de loges inamovibles se considéraient comme des détenteurs de fiefs et n'admettaient pas que leurs droits fussent mis en question.

S'entourant alors des Maçons les plus compétents, l'administrateur -général élabora, de concert avec eux, un plan complet de réorganisation ; puis, quand tout fut prêt, il prit une initiative sans précédent, eu invitant les loges de province à se faire représenter à Paris par des députés, lesquels, conjointement avec les représentants des loges de la capitale, devaient délibérer sur le projet de réforme et prendre, d'une manière générale, des mesures d'intérêt commun.

L'assemblée qui, à la suite de cette convocation, se réunit à Paris, au commencement de mars 1773, prit le titre de Grande Loge Nationale. Elle se considéra comme investie de pleins pouvoirs pour l'organisation en France d'un gouvernement maçonnique basé sur le régime représentatif, la loi maçonnique devant être désormais l'expression de la volonté générale. Il fut donc décidé que chaque loge serait représentée d'une manière permanente, auprès de la nouvelle autorité centrale, appelée Grand Orient de France. On stipula, en outre, que les officiers des ateliers ne seraient plus élus que pour une année, ce qui mit fin au privilège du Maître de loge, intitulé depuis vénérable Maître ou simplement Vénérable.

La diversité des rites étant admise, le Grand Orient ne visait pas à réaliser l'uniformité au sein de la Maçonnerie française. Il se bornait à constituer une centralisation essentiellement administrative, qui, tout en fédérant les loges, leur permettait de rester rattachées aux multiples corps maçonniques précédemment établis. L'autorité centrale reçut cependant mission de vérifier les pouvoirs de tous ces groupements, afin de déterminer nettement les droits de chacun.

Tous les Maçons qui, à la suite de cette vérification générale, furent reconnus comme réguliers, reçurent communication, à partir de 1777, d'un double mot de reconnaissance, renouvelé tous les six mois. Cette mesure est restée particulière à la Maçonnerie française, l'emploi des mots de semestre ne s'étant pas répandu à l'étranger, où le « tuilage » continue à s'effectuer dans toute sou ancienne ampleur.

La Grande Loge de Clermont

Les réformes provoquées par le duc de Luxembourg froissaient de nombreuses susceptibilités. Le Grand Orient avait été substitué a l'ancienne Grande Loge par une sorte de coup d'État, dont la légalité pouvait être contestée. Les mécontents se retranchèrent donc derrière des droits prétendus imprescriptibles, pour refuser d'adhérer au nouvel ordre des choses. Il y eut ainsi en France deux autorités maçonniques rivales, subsistant l'une à côté de l'autre en fort mauvaise intelligence. Tout en se dénonçant réciproquement comme irrégulières, elles n'en avaient pas moins simultanément toutes deux à leur tête, le duc de Chartres, en sa qualité de Grand-Maître de toutes les loges régulières de France. Les adversaires du Grand Orient formaient ce que l'on appelait communément la Grande Loge de Clermont, laquelle se désignait elle-même comme l'Ancien et Unique Grand Orient de France.

La Franc-Maçonnerie avant la Révolution

De 1773 à 1789, la Maçonnerie prit en France une immense extension. Elle était alors en vogue. Il était de bon ton d'en faire partie. Ses mystères excitaient la curiosité générale, d'autant plus qu'on leur demandait la clef de toutes les énigmes. Les nouvelles idées semblaient ne pouvoir mieux s'accréditer qu'à la faveur des formes maçonniques. C'est ainsi que la Maçonnerie servit aux propagandes les plus diverses. Les initiations secrètes donnaient du piquant aux abstractions philosophiques les plus ardues ; elles astreignaient à réfléchir sur des problèmes scientifiques, quand elles ne conféraient pas un enseignement voilé, mais d'autant plus redoutable, en matière politique.

L'influence que les loges exercèrent sous ce dernier rapport a été mise en lumière par Louis Blanc dans les termes suivants :

« Il importe, dit-il, d'introduire le lecteur dans la mine que creusaient alors sous les trônes, sous les autels, des révolutionnaires bien autrement profonds et agissants que les encyclopédistes [20]. »

Puis il montre comment la chute de l'ancien régime fut préparée par les loges, sans que néanmoins il y ait eu complot de leur part. Les Maçons de l'époque n'étaient ni des conspirateurs ni des énergumènes se consumant en vaines déclamations contre les abus dont il y avait à se plaindre. C'étaient uniquement des hommes sincères, qui se contentaient de mettre en pratique dans les loges les idées de Liberté, d'Égalité et de Fraternité. Mais la F∴ M∴ présentait dans ses usages l'image d'une société fondée sur des principes contraires à ceux du milieu ambiant :

« Dans les loges maçonniques, les prétentions de l'orgueil héréditaire étaient proscrites et les privilèges de la naissance écartés... Dans le cabinet de réflexions, le profane lisait cette inscription caractéristique : « Si tu tiens aux distinctions humaines, sors : on n'en connaît point ici ! » Par le discours de l'orateur, le récipiendaire apprenait que le but de la F∴ M∴, était d'effacer les distinctions de couleur, de rang, de patrie ; d'anéantir le fanatisme : d'extirper les haines nationales ; et c'était là ce qu'on exprimait sous l'allégorie d'un Temple immatériel, élevé au grand architecte de l'univers par les sages des divers climats, temple auguste dont les colonnes, symboles de force et de sagesse, étaient couronnées des grenades de l'amitié.

---

20 *Histoire de la Révolution française* (Les Révolutionnaires Mystiques), p. 37.

« Ainsi, par le seul fait des bases constitutives de son existence, la F∴ M∴, tendait a décrier les institutions et les idées du monde extérieur qui l'enveloppait. Il est vrai que les instructions maçonniques portaient soumission aux lois, observation des formes et des usages admis par la société du dehors, respect aux souverains. Il est vrai que, réunis à table, les Maçons buvaient au roi dans les Etats monarchiques, et au magistrat suprême dans les républiques. Mais de semblables réserves, commandées à la prudence d'une association que menaçaient tant de gouvernements ombrageux, ne suffisaient pas pour annuler les influences naturellement révolutionnaires, quoique en général pacifiques de la F∴ M∴. Ceux qui en faisaient part» continuaient bien à être, dans la société profane, riches ou pauvres, nobles ou plébéiens ; mais, au sein des loges, temples ouverts à la pratique d'une vie supérieure, riches, pauvres, nobles, plébéiens, devaient se reconnaître égaux et s'appelaient frères. C'était une dénonciation indirecte, réelle pourtant et continue, des iniquités, des misères de l'ordre social; c'était une propagande en action, une prédication, vivante (21). »

Claude de Saint-Martin

Vers 1750, Martinez Pasqualis, un kabbaliste d'origine portugaise, institua le Rite des Élus Cohens (ou Prêtres), qui eut des loges à Bordeaux, à Toulouse, à Lyon et à Paris. On s'y livrait à des pratiques de théurgie. Les adeptes prétendaient approfondir la science des âmes et acquérir des facultés extraordinaires.

Le plus célèbre d'entre eux fut Louis-Claude de Saint Martin dit le Philosophe Inconnu, qui devint à la fin du XVIIIe siècle le chef de l'école mystique française. Ses ouvrages eurent un immense retentissement, surtout le premier, intitulé : *Des Erreurs et de la Vérité,* ou *les Hommes rappelés au principe universel de la Science*. L'influence de ce penseur raffiné fut considérable. On lui doit la devise ; Liberté, Égalité, Fraternité, comme le montre Louis Blanc dans son *Histoire de la Révolution*, au chapitre des « Révolutionnaires Mystiques » (22).

Mesmer

Dès 1778, un médecin autrichien attira l'attention des savants français sur un agent thérapeutique qu'il croyait avoir découvert dans ce qu'il appelait le magnétisme animal. Repoussé d'abord avec mépris, il réussit à convaincre d'Eslon, le médecin du comte d'Artois. Ses théories magnétiques furent alors mises en lumière et justifiées par des cures surprenantes.

D'Eslon et Mesmer, son initiateur, étaient Maçons, et, afin de n'enseigner leurs secrets qu'à des hommes choisis, reconnus incapables d'en faire mauvais usage, ils instituèrent une Maçonnerie ad hoc, pratiquant le rite dit de l'Harmonie universelle.

Cagliostro

Nul homme n'eut le don d'émerveiller autant ses contemporains que Joseph Balsamo, plus connu sous le nom de comte de Cagliostro. Après avoir fait l'admiration des principales villes d'Europe, ce prestigieux Sicilien vint étonner Paris en 1785. Il y fut accueilli avec empressement par la loge les Philalèthes, qui était toujours en quête de mystères et de révélations surnaturelles. Or, Cagliostro se donnait comme un grand initié, instruit des suprêmes arcanes des antiques sanctuaires de Thèbes et de Memphis. A ce titre, il avait déjà fondé à Lyon la loge la Sagesse triomphante. A Paris, il perfectionna son système pour créer une Maçonnerie androgyne, prétendue égyptienne, dont il fut le Grand-Copte. La suggestion et l'hypnotisme y eurent une grande place et peuvent expliquer certaines pratiques divinatoires qui n'ont plus lieu de nous surprendre de nos jours,

La Maçonnerie d'Adoption

Les Maçons français songèrent, dès 1730, à faire participer la femme aux travaux maçonniques. Diverses associations furent créées à cet effet, de 1740 à 1750, sous le titre de Félicitaires, d'Ordre des Chevaliers et Chevalières de l'Ancre, d'Ordre des Chevaliers et Nymphes de la Rose, d'Ordre des Dames Ecossaises de l'Hospice du Mont-Thaba, d'Ordre de la Persévérance, etc.

Mais toutes ces créations ne se rattachaient que très vaguement à la F∴ M∴, qui n'accorda qu'en 1774 son patronage officiel à la Maçonnerie des Dames. De nombreuses loges d'adoption furent alors fondées. Parmi elles se distingua la loge la Candeur, dont les fêtes brillantes attiraient les plus hautes notabilités de la Cour (duchesse de Chartres, duchesse de Bourbon, princesse de Lamballe, etc.).

L'Initiation de Voltaire

La loge des Neuf-Sœurs procéda, en 1778, à la réception de Voltaire, présenté par Franklin et Court de Gebelin. Ce fut un triomphe pour la Maçonnerie. La séance était présidée par Lalande, qui avait groupé autour de lui les Maçons les plus distingués de l'époque. Parmi ceux dont les noms sont restés célèbres, il convient de citer : Helvétius, Bailly, Mirabeau, Garat, Brissot, Camille Desmoulins et Condorcet ; puis Chamfort, Danton, don Gerle, Rabaut Saint-Etienne, Pétion et le génovéfain Pingré, membre de l'Académie des Sciences.

L'Eglise et la Franc-Maçonnerie

21 Louis Blanc, *loc. cit.*

22 Pages 46 et 47.

La Maçonnerie française du XVIIIe siècle n'était nullement hostile au Catholicisme. Elle ne discutait aucune question de dogme, laissant à chacun ses croyances et ne demandant qu'à respecter tout ce qui, sous une forme quelconque, se rapportait au service divin. Tout prêtre lui apparaissait comme sacré, l'ordination correspondant, selon les idées de l'époque, à la suprême initiation. Aussi les membres du clergé, tant séculier que régulier, étaient-ils accueillis dans les loges avec empressement. On leur conférait d'emblée les plus hauts grades, sans les astreindre aux épreuves traditionnelles, et cela le plus souvent à titre gratuit, sur simple présentation, toute enquête préalable étant jugée superflue. Dans ces conditions, plus d'un ecclésiastique cumula les dignités de l'Église avec celles de la Franc-Maçonnerie, et l'on trouvait cela tout naturel ! A deux reprises déjà, la Papauté avait cependant lancé l'anathème contre les Francs-Maçons.

La rumeur publique avait, en effet, révélé au pape Clément XII l'existence de certaines sociétés de *Liberi Muratori* ou de Francs-Maçons. On avait rapporté à Sa Sainteté, que, « dans ces associations, des hommes de toute religion et de toute secte, attentifs à respecter une apparence d'honnêteté naturelle, se liaient entre eux par un pacte aussi étroit qu'impénétrable. Se soumettant à des lois et à des statuts faits par eux-mêmes, ils s'engageaient, en outre, par un serment rigoureux prêté sur la Bible, et sous les peines les plus sévères, à tenir cachées, par un silence inviolable, les pratiques secrètes de leur société ».

Le Souverain Pontife en conçut les plus vives inquiétudes, et, faisant appel aux lumières de plusieurs cardinaux, il les réunit d'urgence à Rome le 25 juin 1737. On ne négligea pas de convoquer en cette occurrence l'inquisiteur du Saint-Office de Florence, qui fut pour beaucoup, sans doute, dans la rédaction de la bulle *In eminenti Apostolatus Specula* du 28 avril 1738.

Clément XII part de ce principe que si les associations maçonniques « ne faisaient pas le ma!, elles n'auraient point cette haine de la lumière ». Il repasse ensuite dans son esprit « les grands maux qui résultent ordinairement de ces sortes de sociétés ou conventicules, non seulement pour la tranquillité des États, mais encore pour le salut des âmes. Aussi, dit-il, considérant combien ces sociétés sont en désaccord, tant avec les lois civiles qu'avec les lois canoniques, et instruit par la parole divine à veiller jour et nuit, en fidèle et prudent serviteur de la famille du Seigneur, pour empêcher ces hommes d'enfoncer la maison comme des brigands et de ravager la vigne comme des renards, c'est-à-dire de pervertir les coeurs simples, et, à la faveur des ténèbres, de percer de leurs traits les âmes pures ; pour fermer la voie si large qui de là pourrait s'ouvrir aux iniquités qui se commaitraient impunément, et pour d'autres causes justes et raisonnables à nous connues, de l'avis de plusieurs de nos Vénérables Frères les Cardinaux de la Sainte Église Romaine, et de notre plein pouvoir apostolique, nous avons résolu de condamner et de défendre ces dites sociétés, assemblées, réunions, associations, agrégations ou conventicules appelés de *Liber Muratori* ou de Francs-Maçons, ou appelés de tout autre nom, comme nous les condamnons et défendons par notre présente constitution, qui demeurera valable à perpétuité. »

Le pape interdit ensuite aux fidèles toute espèce de rapport avec la F∴ M∴, sous peine d'excommunication « pour laquelle personne, si ce n'est à l'article de la mort, ne pourra recevoir le bienfait de l'absolution de qui que ce soit autre que nous-même ou le Pontife romain alors existant ».

Pour terminer, il est prescrit au clergé de faire usage de ses pouvoirs contre les transgresseurs comme fortement suspects d'hérésie. Ils doivent être punis des peines qu'ils méritent, et quand besoin sera, on ne doit pas hésiter à requérir l'intervention du bras séculier.

Cette bulle devait rester sans effet en France, les magistrats du Parlement de Paris en ayant constamment refusé l'enregistrement. Elle ne fut donc jamais légalement promulguée dans les états de Sa Majesté très chrétienne, pas plus que la Constitution apostolique *Providas* de Benoît XIV, parue en 1751. Les Maçons français purent ainsi croire que les interdictions pontificales ne les concernaient pas.

Suspension des travaux maçonniques

Au cours de la tourmente révolutionnaire, presque toutes les loges cessèrent de se réunir. On croyait alors que l'idéal de la Franc-Maçonnerie allait se réaliser dans la société profane, et plus d'un Franc-Maçon estimait, avec le citoyen Philippe-Egalité, « qu'il ne doit y avoir aucun mystère ni aucune assemblée secrète dans une République, surtout au début de son établissement » (23). Le temps n'était d'ailleurs plus aux études sereines. La lutte qui enfiévrait les esprits s'opposait à la recherche calme et désintéressée du Vrai. Dans ces conditions, les clubs politiques, tapageurs et passionnés, répondaient infiniment mieux aux besoins des hommes d'action, que les loges, réservées au recueillement philosophique et à la tolérance humanitaire. Sauf de très rares exceptions, tous les ateliers maçonniques cessèrent donc de fonctionner à partir de 1793. Le régime de la Terreur fit tomber en sommeil le Grand-Orient de France, en même temps que tous les corps rivaux qui, à des titres divers, prétendaient au gouvernement des loges.

En 1793, Rœttier de Montaleau, un Maçon courageux et zélé, entreprit de réveiller les loges du Grand-Orient, qui, au nombre de dix-huit, répondirent à son appel. Leur exemple fut suivi par quelques ateliers de l'ancienne Grande Loge de Clermont, qui, trop faibles pour constituer une puissance maçonnique autonome, acceptèrent, en 1799, de fusionner avec le Grand-Orient. Celui-ci devint ainsi transitoirement l'unique pouvoir administratif de la Maçonnerie française.

Le Rite Ecossais

23 Lettre adressés par le Grand Maître au Secrétaire du Crand-Orient, le 5 janvier 1793. (Daruty, Recherches sur le Rite Écossais, p. 134.)

L'unité devait être rompue dès 1801 par le F∴ Claude-Antoine Thory, qui s'efforça de réorganiser l'ancien Rite Ecossais Philosophique, comportant dix grades (1. Apprenti. — 2. Compagnon. — 3. Maître. — 4. Maître parfait. — 5. Chevalier Elu Philosophe. — 6. Grand Ecossais. — 7. Chevalier du Soleil. — 8. Chevalier de l'Anneau lumineux. — 9. Chevalier de l'Aigle blanc et noir. — 10. Grand Inspecteur Commandeur). Ce corps, qui s'adressait plus particulièrement aux esprits épris d'Alchimie et de Mysticisme, se maintint jusqu'en 1826. Il eut son importance, puisque 75 loges ont travaillé sous ses auspices ; mais un autre « Rite Ecossais » était destiné à le supplanter.

Le 22 septembre 1804, le F∴ de Grasse-Tilly réussit, en effet, à constituer un Suprême Conseil pour la France des Souverains Grands Inspecteurs Généraux du 33e et dernier degré du Rite Ecossais Ancien Accepté. C'était une nouveauté importée de Charleston (Etats-Unis), où huit grades supplémentaires avaient été ajoutés aux vingt-cinq de l'ancien Rite de Perfection, propagé en Amérique en vertu d'une patente délivrée, le 27 août 1761, au F∴ Etienne Morin par le Conseil des Empereurs d'Orient et d'Occident.

Pour accréditer l'innovation, ses auteurs n'avaient pas craint de l'attribuer à Frédéric II, roi de Prusse, à qui le prétendant Charles-Edouard Stuart passait pour avoir légué jadis la suprême direction de la Maçonnerie Ecossaise. On affirmait à ce sujet que, le 1er mai 1786, le monarque prussien avait revêtu de sa signature les grandes Constitutions qui portaient à 33 les degrés écossais.

Les Maçons allemands ont démontré depuis à satiété le caractère apocryphe de ce document, dont l'original n'a du reste jamais pu être produit. Initié à Brunswick, le 15 aôut 1738, avant son avènement au trône, le grand Frédéric, ne s'est plus occupé de Maçonnerie à partir de 1744. Il n'a jamais possédé que les trois premiers degrés et l'on sait actuellement qu'il blâmait la complication des hauts-grades. Mais on ignorait tout cela en 1804, et la nouvelle hiérarchie de grades fut acceptée avec empressement. En voici la nomenclature :

1. Apprenti.
2. Compagnon.
3. Maître.
4. Maître Secret.
5. Maître Parfait.
6. Secrétaire Intime.
7. Prévôt et Juge.
8. Intendant des Bâtiments.
9. Maître Élu des Neufs.

10 Illustre Élu des Quinze.
11 Sublime Chevalier Élu (Chef des Douze Tribus)
12 Grand Maître Architecte.
13 Royale Arche.
14 Grand Élu, Parfait et Sublime Maçon (Ancien Maître Parfait, dit de la Perfection ou Grand Écossais de la Voûte sacrée de Jacques VI.)
15 Chevalier d'Orient ou de l'Épée.
16 Prince de Jérusalem.
17 Chevalier d'Orient et d'Occident.
18 Rose-Croix.
19 Grand Pontife ou Sublime Écossais de la Jérusalem céleste.
20 Vénérable Grand Maître de toutes les Loges régulières (ancien : Grand Patriarche Noachite).
21 Noachite (ou Chevalier Prussien ; ancien : Grand Maître de la Clef de la Maçonnerie).
22 Chevalier Royale-Hache (Prince du Liban).
23 Chef du Tabernacle.
24 Prince du Tabernacle.
25 Chevalier du Serpent d'Airain. Grades nouveaux
26 Écossais Trinitaire (Prince de Merci),
27 Grand Commandeur du Temple.
28 Chevalier du Soleil (ancien 23e : Souverain Prince Adepte).
29 Grand Écossais de Saint-André. (Grade nouveau.)
30 Chevalier Kadosch (ancien 24e : Illustre Chevalier Commandeur de l'Aigle Blanc et Noir).
31 Grand Inspecteur Inquisiteur Commandeur. (Grade nouveau).
32 Sublime Prince du Royal Secret. (ancien 25e.)
33 Souverain Grand Inspecteur Général. (Grade nouveau)

Comme le Grand-Orient pratiquait alors, sous le nom de « rite français », un système comportant sept grades, dont le dernier, celui de Rose-Croix, correspondait au 18e du rite écossais, les fondateurs du Suprême Conseil auraient pu se contenter de la collation des degrés qu'ils appelaient philosophiques (du 19e au 30e) et administratifs (31e, 32e et 33e). Se réservant ainsi dans la Franc-Maçonnerie un rôle d'état-major, l'Écossisme pouvait en assumer la direction spirituelle ou théorique, en abandonnant au Grand-Orient tous les soins d'administration et de gouvernement pratique.

Un concordat fut bien signé dans ce sens, le 5 décembre 1804, mais les clauses n'en furent loyalement exécutées ni d'un côté ni de l'autre. Il y ont donc rupture dés l'année suivante à la suite de l'institution au Grand-Orient, le 21 juillet 1805, d'un Directoire des Rites (24). Il y eut dans la suite de nombreuses tentatives de fusion des Rites et d'unification, par ce moyen, de la Maçonnerie française. Mais la division devait se maintenir entre les Maçons « Écossais » et leurs F∴ « Français », les uns et les autres se targuant, avec quelque puérilité, de pratiquer les traditions maçonniques les plus pures.

L'organisation définitive du Rite Écossais remonte d'ailleurs à 1821, le Suprême Conseil s'étant mis à constituer, à partir de cette époque, aussi bien des loges symboliques (des trois premiers degrés), que des ateliers supérieurs.

La Maçonnerie Impériale

Après la Révolution, la F∴ M∴ fut soumise dans tous les pays à un régime de surveillance étroite. Pour se faire tolérer les Maçons durent protester dans les diverses monarchies de leur attachement au souverain.

En France, le premier Consul fut sur le point de supprimer la société des Francs-Maçons. Les représentations des FF∴ Masséna, Kellermann et Cambacérès le décidèrent néanmoins à ménager une association qui n'était à craindre que si on l'obligeait à se cacher. Devenu empereur, Bonaparte jugea donc plus politique d'autoriser son frère Joseph à prendre la haute direction de l'ordre, en acceptant la Grande-Maîtrise qui lui était offerte. Mais Cambacérès et Murat durent lui être adjoints en vue d'exercer une étroite surveillance au bénéfice du gouvernement.

La Maçonnerie devint ainsi, en quelque sorte, une institution officielle. Envahie par la foule des dignitaires de l'Empire, elle dut s'abstenir de tout ce qui aurait pu contribuer à émanciper les esprits. Il ne lui était permis de vivre qu'à la condition d'afficher en toute circonstance l'adulation la plus plate du despotisme. Ce régime porta à son apogée la prospérité matérielle du Grand Orient qui, en 1814, comptait 905 loges, dont 73 militaires.

Contrairement à toute attente, ces dernières, souvent fort indépendantes, se firent à l'étranger les propagatrices des principes de la Révolution. Des officiers républicains ont même pu conspirer sous le couvert de formes maçonniques spéciales. C'est ainsi qu'un certain *Ordre du Lion* intervint dans la tentative du général Mallet qui, en 1812, faillit renverser l'Empire.

La Maçonnerie d'adoption, prétexte à de brillantes fêtes, de bienfaisance, bénéficia, d'autre part, des encouragements de l'impératrice Joséphine.

La Restauration

Les changements dynastiques de 1814 et 1815 mirent la Maçonnerie française en fâcheuse posture. Après avoir encensé l'Empire avec toute l'emphase d'une sincérité équivoque, on crut devoir amadouer Louis XVIII par des flagorneries élevées au même diapason. Lors des Cent Jours, il fallut faire volte-face, quitte à renchérir d'acclamations frénétiques en faveur du second retour du roi légitime !

De cruelles humiliations firent ainsi expier à la Franc-Maçonnerie la faute qu'elle avait commise en sortant de sa sphère. Il ne lui appartient pas plus de féliciter que de blâmer les gouvernements sous l'autorité desquels ses adeptes se trouvent placés, puisqu'elle astreint celui-ci à respecter, toujours et partout, l'ordre établi quel qu'il soit. Toute manifestation politique lui est, en conséquence, interdite, non moins par sa dignité, que par la conscience de sa haute mission éducative et philosophique.

Il serait injuste, cependant, de se montrer trop sévère à l'égard de palinodies auxquelles, vu l'exceptionnelle difficulté des temps, il n'était guère possible d'échapper. L'Église, alors toute puissante, venait, en effet, d'entrer en ligne contre la Franc-Maçonnerie, que le clergé dénonçait à la haine de tous les amis du trône et de l'autel. Le pape Pie VII venait de lancer sa bulle *Ecclesiam a Jesu Christo*, du 13 septembre 1821. Elle est plus spécialement dirigée contre les Carbonari, dont la société est certainement, selon le pape « une imitation, sinon un rejeton de la F∴ M∴ » — « La promiscuité d'hommes de toute religion et de toute secte » est un grief capital aux yeux de l'Eglise, qui redoute également de voir « donner à chacun, par la propagation de l'indifférence, en matière de religion, toute licence de se créer une religion à sa fantaisie et suivant ses opinions, système tel que peut-être ne pourrait-on pas en imaginer un plus dangereux. »

Quant à la Constitution Apostolique *Quo graviora* de Léon XII, parue le 13 mars 1825, elle se borne à reproduire les précédentes condamnations en les étendant à toutes les sociétés secrètes, présentes et à venir, qui concevraient des projets hostiles à l'Eglise et aux souverainetés civiles. Les serments prêtés par les affilés sont déclarés nuls, en vertu de la décision du IIIe Concile de Latran qui déclare qu' « il ne faut point appeler serments, mais plutôt parjures, tous les engagements contraires au bien de l'Église et aux institutions des Saints-Pères. « Rien n'est d'ailleurs aussi touchant que l'affection du Pape pour les « Princes Catholiques » ses « très-chers Fils en Jésus-Christ » qu'il aime « d'une tendresse singulière et toute paternelle. » Il les exhorte à lui prêter main forte contre des gens qui « sont semblables à ces hommes à qui Saint Jean, dans sa seconde épître, défend de donner l'hospitalité et qu'il ne veut pas qu'on salue, et que nos pères ne craignent point d'appeler les premiers-nés du démon. » — Aux fidèles qui seraient tentés de se laisser enrôler dans ces sectes criminelles, Léon XII cite la parole de l'Apôtre aux Romains : « Ceux qui font ces choses sont dignes de mort ; et non seulement ceux qui les font, mais encore ceux qui s'associent à ceux qui les font. » Pour terminer, le Pape ouvre la porte au repentir. Il conjure les égarés de revenir à Jésus-Christ, et, « afin de leur aplanir une voie facile à la pénitence », il suspend en leur faveur pendant l'espace d'une année, tant, l'obligation de dénoncer leurs associés, que la réserve des censures qu'ils ont encourues, en sorte que tout confesseur régulier peut momentanément les absoudre.

---

24 Devenu, en 1814, Suprême Conseil des Rites et depuis Grand Collège des Rites, Suprême Conseil des Grands Inspecteurs Généraux, 33e et dernier degré du rite écossais ancien et accepté pour la France et toutes les possessions françaises.

Contrairement à celles du XVIIIe siècle, les nouvelles excommunications eurent en France leur plein effet. Il n'y avait plus de corps juridique pour en refuser l'enregistrement (25) et, grâce au concordat de 1801, le pape exerçait désormais un pouvoir qui ne lui avait jamais été concédé par l'ancienne monarchie.

Le Règne de Louis-Philippe

La F∴ M∴, n'avait pas conspiré contre le gouvernement de Charles X, mais elle s'était montrée favorable aux idées libérales qui prévalurent en 1830. La monarchie constitutionnelle lui en fit un crime et se montra plus tracassière encore que le régime précédent.

Condamnés dès lors à une réserve extrême, les Maçons furent détournés de tout travail sérieux. La politique leur étant interdite, celle-ci se tramait en dehors des loges, dans les « ventes » des Carbonari ou sous le couvert de conventicules plus secrets encore. Les idées nouvelles, dont Saint-Simon et Fourrier s'étaient faits les apôtres, se discutaient d'ailleurs en dehors du la Franc-Maçonnerie, qui se montrait méfiante à leur égard. Dans ces conditions, les temples maçonniques ne retentirent plus guère que des échos de querelles fastidieuses se renouvelant sans cesse entre Grand Orient et Suprême Conseil. Il y avait là de quoi rebuter de nombreux FF∴, qui, en se retirant, obligèrent leurs loges a se mettre en sommeil.

Il y eut cependant des tentatives de fusion des Rites, d'abord en 1819 et 1826, puis en 1835 et en 1841. Si l'on ne parvint pas à s'unir, on finit cependant pas se tolérer réciproquement et à vivre presque en bonne intelligence. Le 10 décembre 1830 les deux puissances rivales offrirent même en commun une fête brillante au général Lafayette,

Un réveil da l'activité maçonnique semble se manifester fin 1840, par la fondation d'une maison de secours en faveur des Maçons malheureux.

Le Grand Orient tente ensuite de secouer la torpeur des loges en publiant un bulletin trimestriel de ses travaux (1843). Des Maçons instruits se trouvent ainsi encouragés à publier des ouvrages sur la Franc-Maçonnerie. Mal leur en prit, car, émue de divulgations déclarées illicites, l'autorité maçonnique se mit à sévir de la façon la plus malencontreuse, d'abord contre le F∴ Ragon, vénérable de la loge. « Les Trinosophes », auteur d'un *Cours Philosophique et interprétatif des initiations anciennes et modernes*, puis contre le F∴ Clavel, coupable d'avoir fait imprimer sans permission une *Histoire pittoresque de la Franc-Maconnerie*»

Plus tard, le Grand Orient est assez mal inspiré pour entraver l'heureuse initiative des loges de province, qui se réunissent en congrès à la Rochelle (1845), à Rochefort et à Strasbourg (1840), puis à Saintes et à Toulouse (1847)

La Grande Loge Nationale de France

Le triomphe de la démocratie en 1848 devait avoir sa répercussion dans la F∴ M∴ : dix-sept loges se dérobèrent à la tutelle du Suprême Conseil, pour se constituer en confédération indépendante, régie par une Grande Loge Nationale de France.

La nouvelle puissance maçonnique proclame la souveraineté des loges, dont elle garantit l'autonomie. Elle vise à la fusion des rites et déclare abolis les grades supérieurs, dont elle met le rituel à la disposition des Maîtres.

Ces procédés révolutionnaires ne sont goûtés ni du Grand Orient, ni du Suprême Conseil, qui refusent de reconnaître la Grande Loge Nationale. Celle-ci en revanche réussit à nouer des relations suivies avec la Maçonnerie étrangère.

Mais la nouvelle organisation était trop démocratique. Elle déplut à la police, qui prononça la dissolution de la Grande Loge. Il fallut s'incliner, et, après s'être réuni une dernière fois le 15 janvier 1851, on se sépara, non sans avoir dressé un acte d'énergique protestation.

Révision constitutionnelle

Le premier code maçonnique du Grand Orient date de 1826. Avant cette époque la confédération n'était régie que par des statuts remontant à 1773 et par la série des décrets, souvent contradictoires, pris par les assemblées successives.

Une révision des statuts adoptés en 1826 avait eu lieu en 1839; mais en 1847 on mit à l'étude un remaniement plus profond de la loi maçonnique. On aboutit ainsi à un projet de constitution élaboré par une commission spéciale. Ce travail fut soumis en 1849 à la sanction des représentants de toutes les loges de France, sans distinction de rite. Tous les Maçons réguliers avaient du moins été invités à coopérer à cette œuvre réformatrice, mais, en fait, les ateliers du Grand Orient envoyèrent à peu près seuls des délégués.

La nouvelle Constitution permet aux loges d'exercer un contrôle permanent sur les actes de l'administration centrale. A. cet effet les mandataires de tous les ateliers de la confédération se réunissent chaque année pendant une semaine en Assemblée générale ou Convent, avec mission de voter des mesures d'intérêt commun, de procéder à l'élection des administrateurs de l'Ordre, de sanctionner la gestion financière, etc.

Dieu et l'Immortalité de l'Ame

Tout en déclarant que la F∴ M∴, regarde la liberté de conscience comme un droit propre à chaque homme et qu'elle n'exclut personne pour ses croyances, les constituants de 1819 crurent devoir proclamer comme principe fondamental de la F∴ M∴ la croyance à l'existence de Dieu et à l'immortalité de l'âme.

---

25 Voir page 60.

Ces déclarations constitutionnelles furent dans la suite jugées contradictoires.

Le Prince Lucien Murat

En 1848 le Grand Orient s'était départi de la réserve stricte que la F∴ M∴, doit s'imposer en matière politique. Une délégation officielle avait exprimé ses félicitations aux membres du gouvernement provisoire.

Ce précédent entraîna aux démarches les plus humiliantes lorsque se produisit le coup d'État. La Grande-Maîtrise, restée vacante depuis 1814, dut alors être rétablie au bénéfice du prince Murat, qui, imposé par le gouvernement, fut docilement élu le 9 janvier 1852.

Ce cousin de l'Empereur voulut régir en despote. Afin de paralyser l'inclinaison de la F∴ M∴, il lui suscita des embarras financiers par l'acquisition de l'hôtel de la rue Cadet, puis en 1860, il n'hésita pas à faire intervenir la police pour assurer sa réélection. Au vote, ce fut cependant le prince Napoléon qui obtint la majorité. Mais un ordre impérial obligea les deux princes à décliner toute candidature. La Grande-Maîtrise resta par suite sans titulaire jusqu'au 11 janvier 1862, date d'un décret de l'Empereur nommant lui-même le Maréchal Magnan Grand-Maître du Grand Orient.

C'est à cette même année (1862) que remonte la fondation de l'Orphelinat Maçonnique, institution qui n'a cessé depuis de rendre d'immenses services.

Le Maréchal Magnan

En plaçant à la tête de la Maçonnerie l'un de ses complices du coup d'Etat, l'Empereur n'avait pas précisément eu vue de favoriser les travaux symboliques.

La nouveau Grand-Maître apporta tout d'abord dans l'exercice de ses fonctions une brutalité bien digne d'un héros de guerre civile. Il fit sommation au Suprême Conseil du Rite Ecossais d'avoir à se rallier de force au Grand Orient.

Mais les Maçons écossais ne se montrèrent accessibles à aucune intimidation. Ils avaient à leur tête l'académicien Viennet, qui répondit aux injonctions arbitraires de la créature de l'Empereur par la lettre suivante :

« Paris, le 25 Mars 1862.

« Monsieur le Maréchal,

« Vous me sommez pour la troisième fois de reconnaître votre autorité maçonnique, et cette dernière sommation est accompagnée d'un décret qui prétend dissoudre le Suprême Conseil du Rite Ecossais ancien et accepté. Je vous déclare que je ne me rendrai pas à votre appel, et que je regarde votre arrêté comme non avenu.

« Le décret impérial qui vous a nommé Grand-Maître du Grand Orient de France, c'est-à-dire d'un rite maçonnique qui existe seulement depuis 1772, ne vous a point soumis l'ancienne Maçonnerie qui date de 1723. Vous n'êtes pas, en un mot, comme vous le prétendez, Grand-Maître de l'Ordre Maçonnique en France et vous n'avez aucun pouvoir a exercer à l'égard du Suprême Conseil que j'ai l'honneur de présider : l'indépendance des loges de mon obédience a été ouvertement tolérée, même depuis le décret dont vous vous étayez sans en avoir le droit.

« L'Empereur a seul le pouvoir de disposer de nous, si sa Majesté croit pouvoir nous dissoudre, je me soumettrai sans protestation ; mais comme aucune loi ne nous oblige d'être Maçons malgré nous, je me permettrai de me soustraire, pour mon compte, à votre domination.

« Je suis, etc.

« Signé : Viennet. »

Cette attitude énergique attira vers l'Écossisme les esprits hostiles à l'Empire, et le Suprême Conseil, en dépit de son organisation peu démocratique, devint désormais un centre de protestation républicaine.

L'échec du Maréchal Magnan lui fît concevoir une plus haute idée de la F∴ M∴. Instruit peu à peu par ses conseillers, il devint finalement un Maçon sincère, dont le zèle produisit les plus heureux résultats. Il s'efforça de réparer tout le mal dû à la fâcheuse intervention du prince Murat. Les finances du Grand Orient furent réorganisées. Puis, comme les pouvoirs de la Grande-Maîtrise avaient été étendus d'une manière abusive, le Maréchal se fit le promoteur d'une révision constitutionnelle qui restitua à l'Assemblée générale du Grand Orient l'exercice intégral du pouvoir législatif. Il obtint en outre de l'Empereur le droit pour le Grand Orient de nommer à nouveau son Grand-Maître. Enfin son changement d'attitude fut si complet, que, lors de sa mort, survenue en 1868, il avait acquis des droits à la reconnaissance des Maçons.

Le Général Mellinet

Pendant les cinq dernières années de l'Empire, le Grand Orient eut à sa tête le général Mellinet, vieux Maçon profondément dévoué à la F∴ M∴, qu'il servit avec autant de bienveillance que de fermeté.

La Maçonnerie française était alors à l'apogée de son prestige. L'anathème fulminé contre elle à plusieurs reprises par le fougueux Pie IX lui valut les sympathies de tous les esprits éclairés que révoltait le *Syllabus*.

Le Grand Orient avait pris l'habitude d'intervenir auprès des différentes puissances maçonniques, chaque fois qu'un principe humanitaire paraissait méconnu. Il insista auprès de la Maçonnerie prussienne pour lui faire rapporter les décisions prises à l'égard des Israélites, déclarés inadmissibles dans la F∴ M∴. Des démarches furent faites, en outre, pour amener les loges amé-

ricaines à ne plus refuser l'initiation aux hommes de couleur. Enfin, le Grand Orient s'affirmait au dehors avec une autorité digne de la nation française, qui se complaisait dans la mission chevaleresque qu'elle s'était attribuée.

Les loges, d'autre part, se livraient à des études qui eurent à l'intérieur un retentissement considérable. Tandis que le F∴ Massol préconisait la *Morale Indépendante*, des questions de philosophie ou d'économie sociale et politique étaient partout discutées avec une grandi liberté.

La Troisième République

En 1870, le F∴ Babaud-Laribière n'accepta la Grande-Maîtrise que pour préparer la suppression de cette dignité. Les travaux maçonniques furent interrompus par la guerre franco-allemande. Dix loges parisiennes se réunirent cependant en septembre 1870 dans l'intention de charger une députation de se rendre auprès du roi de Prusse, à l'effet de faire appel à son cœur de Franc-Maçon. Il s'agissait d'obtenir que ses troupes épargnassent femmes, vieillards et enfants, tout en respectant la propriété individuelle et en s'abstenant de bombardements inhumains comme celui de Strasbourg. Surexcitée par des discours véhéments la réunion vota finalement un manifeste déclarant le roi et le prince royal de Prusse, « ces monstres à face humaine», indignes de leur titre de Franc-Maçon.

Voulant éviter une effusion de sang entre Français, les Maçons parisiens organisent le 29 avril 1871 une manifestation pacifique qui parvint jusqu'à Neuilly, d'où une délégation se rendit à Versailles sans rencontrer auprès du Gouvernement l'esprit de conciliation espéré.

L'autorité allemande ayant exigé, à la suite de l'annexion de l’Alsace-Lorraine, que les huit loges de la région rompissent toute relation avec le Grand Orient de France, ces ateliers préférèrent cesser leurs travaux et se dissoudre. Leurs membres fondèrent à Paris la L∴ Alsace-Lorraine et le Grand-Orient brisa tout rapport avec les puissances maçonniques de l'empire allemand.

Après les désastres qui atteignirent si cruellement leur pays, les Maçons français ne songèrent plus qu'au relèvement de la patrie. En présence de la catastrophe amenée par le régime césarien, tous leurs efforts visèrent désormais au triomphe de la démocratie. La cause de la F∴ M∴ fut identifiée avec celle de la République, et si les luttes électorales ont pu parfois tenir une trop grande place dans les préoccupations des loges, c'est que l'étendard maçonnique avait rallié tous les amis du progrès qui s'entendirent pour déjouer les embûches de la réaction et du cléricalisme.

Le Convent de Lausanne

La Maçonnerie Ecossaise, qui s'est fait beaucoup de tort par ses légendes mal fondées et par sa hiérarchie prétentieuse, voulut en 1875 se donner une organisation internationale. Tous les Suprêmes Conseils se firent à cet effet représenter à Lausanne, où l'on arrêta les Grandes Constitutions qui doivent régir l'ensemble des Maçons Ecossais.

Le Grand Architecte de l'Univers

L'Assemblée générale du Grand Orient avait eu fréquemment à discuter l'article 1er de la Constitution. Il fut reconnu en 1876 que la F∴ M∴ doit s'abstenir de toute affirmation dogmatique. Consultées sur le maintien du paragraphe stipulant que la F∴ M∴, a pour principes, l'existence de Dieu et l'immortalité de l'âme, les loges donnèrent mission à leurs mandataires de voter la suppression de ce texte malencontreux. Le Convent de 1877 modifia donc la Constitution dans le sens requis.

Cette décision entraîna l'abandon de la formule « A la gloire du Grand Architecte de l'Univers » que traditionnellement on plaçait en tête de tous les documents maçonniques.

Quelques ateliers voulurent faire ressortir plus tard que le vote du Convent de 1877 n'impliquait pas nécessairement cette mesure. Le dogme devait être écarté, mais une formule essentiellement symbolique n'aurait du offusquer personne, puisque chacun reste libre de l’interpréter selon ses convictions personnelles.

Mais une Assemblée, qui n'a que quelques jours devant elle pour se prononcer sur un très grand nombre de questions, ne peut apporter dans son examen ni le soin, ni la compétence désirables. Le symbolisme maçonnique resta donc mutilé.

A l'étranger, on en prit texte pour rompre avec le Grand Orient de France. La Grande Loge d'Angleterre pouvait obéir en cela à de vieilles rancunes contre une puissance maçonnique qui avait un moment éclipsé son prestige. De même que la Maçonnerie suédoise, elle devait, en outre, voir d'un mauvais œil la propagande républicaine des Maçons français. Quant aux diverses Grandes Loges des Etats-Unis, elles furent inspirées autant par leurs sentiments piétistes, que par leur animosité contre une obédience qui avait voulu leur imposer la fraternité des nègres. — Les cléricaux ne manquèrent naturellement pas cette occasion de déclamer contre l'athéisme de la l'F∴ M∴.

La Grande Loge Symbolique Écossaise

En 1868, 1873 et 1879. le Suprême Conseil avait frappé de radiation un certain nombre d'Ateliers et de Maçons qui s'étaient insurgés contre son autorité.

A la suite de ces mesures disciplinaires, douze loges victimes de leur attachement aux idées de progrès et d'émancipation maçonniques, constituèrent une alliance autonome sous le nom de Grande Loge Symbolique Ecossaise.

La nouvelle puissance maçonnique fut aussitôt reconnue par le Grand Orient et plus tard par le Suprême Conseil. Ne pratiquant que les trois premiers degrés, elle revendiquait pour les loges le droit de s'administrer elles-mêmes et se basait essentiellement sur le principe : Le Maçon libre dans la Loge libre.

L'Encyclique « Humanum Genus »

Dans son Allocution solennelle « Multiplices inter » du 25 septembre 1865, Pie IX avait énuméré les actes par lesquels ses prédécesseurs avaient prétendu exterminer « cette société perverse vulgairement appelée Maçonnerie. » Mais il le constate le cœur navré: « Ces efforts du Siège apostolique n'ont pas eu le succès que l'on eût dû espérer. La secte maçonnique n'a été ni vaincue ni terrassée : au contraire, elle s'est tellement développée, qu'en ces jours difficiles elle se montre partout avec impunité et lève le front plus audacieusement que jamais. » De là, nouvel anathème, dont la Maçonnerie ne se trouva pas plus mal, au contraire. Mais, comme la papauté ne peut pas se résoudre à reconnaître l'inanité de ses foudres, nous voyons paraître, le 20 avril 1884, une très longue instruction de Sa Sainteté Léon XIII.

Le pape y prend à partie la F∴ M∴, et ce qu'il appelle le « naturalisme », par opposition au surnaturalisme révélé de l'Eglise. Il applique son éloquence à réfuter des doctrines qu'il prête souvent fort gratuitement à ses adversaires. Mais, ce qui surprend de la part d'un pape que l'on a voulu faire passer pour un homme de génie, c'est qu'il se fasse l'écho des plus pitoyables racontars. « Ceux qui sont affiliés, dit-il, doivent promettre d'obéir aveuglément et sans discussion aux injonctions des chefs ; de se tenir toujours prêts, sur la moindre notification, sur le plus léger signe, à exécuter les ordres donnés, se vouant d'avance, en cas contraire, aux traitements les plus rigoureux, et même à la mort. De fait, il n'est pas rare que la peine du dernier supplice soit infligée à ceux d'entre eux qui sont convaincus, soit d'avoir livré la discipline secrète de la Société, soit d'avoir résisté aux ordres des chefs ; et cela se pratique avec une telle dextérité que la plupart du temps, l'éxécuteur de ces sentences de mort échappe à la justice établie pour veiller sur les crimes et pour en tirer vengeance. »

Quel est de nos jours l'homme de bon sens qui s'attache encore à de pareilles fables ? Est-il admissible que l'on soit de bonne foi lorsqu'on se fait l'écho d'aussi ridicules calomnies? En tous les cas, on comprend les Maçons du XVIIIe siècle qui ne prenaient pas les excommunications au sérieux.

Révision des Rituels

Les formes traditionnelles de la F∴ M∴, avaient cessé d'être comprises par un grand nombre de Maçons. L'initiation réelle était perdue. On réclamait par suite des réformes tendant à tout simplifier, sous prétexte de se mettre en harmonie avec les progrès — et malheureusement aussi avec l'ignorance — du siècle.

Le Grand Collège des Rites du Grand Orient de France crut donner satisfaction à toutes les exigences en publiant un rituel inspiré des desiderata formulés par les ateliers (1886).

Mais le nouveau cérémonial ne fut pas du goût des Maçons instruits, qui le jugèrent dénué de toute portée ésotérique. Sur leur avis, beaucoup de loges refusèrent de renoncer aux anciens usages. D'autres au contraire, renoncèrent à toute espèce de symbolisme. Il en est résulté un défaut absolu d'homogénéité, contre lequel il est très important de réagir.

Congrès Maçonniques internationaux

L'Exposition universelle de 1889 devait réunir à Paris un grand nombre de Maçons étrangers. Le Grand Orient voulut en profiter pour convoquer un congrès maçonnique international, permettant à la Maçonnerie française de se justifier des accusations dirigées contre elle depuis 1877.

Les motifs des décisions prises à cette époque furent exposés d'après les documents officiels, de manière à bien établir que, si la F∴ M∴, s'est refusée à prendre pour base un dogme, c'est qu'elle entend planer au-dessus de toutes les questions d'églises et de sectes. Elle tient à dominer toutes les discussions, sans prendre parti pour aucune école. Le temple symbolique ne saurait ressembler à quelque chapelle étroite : il ne peut représenter que le vaste abri toujours ouvert à tous les esprits généreux et vaillants, à tous les chercheurs consciencieux et désintéressés de la Vérité, de même qu'à toutes les victimes du despotisme et de l'intolérance. Les puissances maçonniques qu'il importait le plus de convaincre n'avaient malheureusement pas cru devoir répondre à l'invitation du Grand Orient, dont la situation ne resta éclaircie qu'aux yeux des fédérations amies. Mais celles-ci, du moins, se déclarèrent pleinement satisfaites des explications fournies, aux termes desquelles il n'avait jamais été question de substituer une négation matérialiste à une affirmation spiritualiste, l'unique souci des Maçons français ayant été de sauvegarder le principe de la liberté absolue de conscience, en restant dans l'esprit de l'article premier de la Constitution de 1723 (26).

Le Congrès de 1889 eut d'ailleurs pour résultat pratique de faire ressortir la nécessité d'une organisation permettant aux corps maçonniques du monde entier de se concerter et d'entretenir des relations suivies. On songea tout d'abord a convoquer des congrès périodiques, auxquels toutes les puissances maç∴ du monde devraient être représentées. Mais une entente préalable était indispensable à cet effet ; c'est ce que comprit la Grande Loge Suisse « Alpina », qui proposa par la suite la constitution d'un Bureau international de relations maçonniques.

Le Bureau ne devait entrer en fonction que le 1er janvier 1903. — Dans l'intervalle, une conférence maçonnique universelle avait eu lieu à Anvers, du 21 au 24 juillet 1894. Elle fut suivie, en 1896, d'une réunion qui se tint à La Haye, à l'occasion de la cé-

26 Voir page 38.

lèbre conférence diplomatique relative au désarmement et à l'arbitrage entre nations. L'Exposition de 1900 permit ensuite de donner un éclat particulier au deuxième Congrès maçonnique de Paris. Puis vint, en septembre 1902, le Congrès de Genève, auquel des délégués allemands participèrent pour la première fois à titre officieux. Ils devaient ensuite assister officiellement au Congrès maçonnique international de Bruxelles, en août 1904 et préluder, dans ces deux circonstances, à la réconciliation des Grandes Loges de leur pays avec la Maçonnerie française.

La Grande Loge de France

La scission, dont la Grande- Loge symbolique Ecossaisse était issue en 1880, n'avait pas empêché le Suprême Conseil de persister à régir en souverain les ateliers placés sous sa juridiction. Les loges cependant devaient, par la suite, s'émanciper peu à peu de son autorité qui, en fin de compte, ne fut plus guère reconnue qu'en théorie. Ce relâchement eut une répercussion d'autant plus fâcheuse sur le trésor central, que la gestion financière du Suprême Conseil avait soulevé des critiques dont prirent prétexte les ateliers peu empressés à s'acquitter de leurs redevances.

Pour sortir d'embarras, le Suprême Conseil consentit à octroyer aux loges leur autonomie administrative (Décret du 7 novembre 1894). Aussitôt les délégués de toutes les loges écossaises, dissidentes ou non, résolurent de se constituer en Grande Loge de France. Cette nouvelle fédération devait réunir les loges placées jusqu'ici sous l'obédience du Suprême Conseil à celles qui avaient formé la Grande Loge Symbolique Écossaise. La fusion fut immédiatement acceptée en principe ; mais, le 23 février 1895, on crut devoir l'ajourner jusqu'au moment où les deux groupes auraient liquidé chacun sa situation financière. L'unité de la Maçonnerie symbolique écossaise ne fut ainsi réalisée qu'à partir de 1897. Encore n'y eut-il pas d'emblée fusion effective entre les éléments qui avaient consenti à s'associer. Longtemps encore chacun d'eux devait conserver son individualité, avec ses tendances propres, souvent contradictoires, au sein de la nouvelle organisation.

Celle-ci eut ainsi des débuts difficiles, car aux antagonismes à concilier s'ajoutait la nécessité de substituer l'ordre à l'anarchie dans les rapports entre les loges et l'autorité centrale. Grâce à des concessions réciproques, l'harmonie fut cependant toujours maintenue et progressivement consolidée. Les Maçons dévoués qui eurent à présider aux destinées de la Grande Loge de France surent, en outre, inspirer confiance, donner aux loges des habitudes de régularité, en assurant, par ce fait, le bon fonctionnement administratif de la fédération.

Ils comprirent d'ailleurs que la Grande Loge de France pouvait, se préparer un brillant avenir, en nouant des relations fraternelles avec toutes les puissances maçonniques reconnues comme régulières. Dans l'intérêt de ces relations, la Grande Loge prit soin de ne s'écarter en rien des traditions symboliques de la Maçonnerie universelle. Elle croyait ainsi pouvoir entrer officiellement en rapport avec toutes les autres Grandes Loges, et des démarches furent faites en conséquence. Il lui fut alors objecté de n'être pas pleinement souveraine et indépendante puisque, dans le but de rester « écossaise », elle continuait à travailler, « au nom et sous les auspices du Suprême Conseil du Rite Ecossais Ancien Accepté pour la France et ses dépendances ».

Cette objection fut levée par un décret du Suprême Conseil, rendu le 26 juillet 1904, à la suite duquel la Grande Loge de France a pu se proclamer strictement autonome, indépendante et souveraine. Il fut alors possible à la fédération française des loges du Rite Ecossais d'entrer en relations d'amitié avec de nombreuses puissances maçonniques étrangères, et en particulier avec l'Union des huit grandes loges allemandes.

Publications maçonniques françaises

En 1890 parut le dernier fascicule de *la Chaîne d'Union*, revue mensuelle dirigée pendant vingt-cinq ans par le F∴ Hubert avec un infatigable dévouement.

La Truelle tente de recueillir sa succession, mais les efforts de ses rédacteurs échouent devant l'apathie des Maçons, qui avaient déjà laissé péricliter *le Monde Maçonnique*.

Le Bulletin Maçonnique, fondé en 1880, resta longtemps ainsi en France l'unique organe périodique destiné à faire connaître les travaux des loges. Cette publication devenue *la Revue Maçonnique mensuelle* cessa de paraître en 1910.

Depuis octobre 1902, parut ensuite *L'Acacia*, revue mensuelle d'études maç∴, rédigée exclusivement par des Franc-Maçons. Cet organe important a beaucoup contribué à relever le prestige de la Maçonnerie française aux yeux des Maçons instruits de l'étranger. A partir de 1910, la *Lumière Maçonnique* publia mensuellement d'intéressants travaux. Ces deux revues s'éteignirent en 1914.

Le Symbolisme parut d'abord de 1912 à 1914, puis reprit en 1920 une propagande qui vise à mettre l'idée maçonnique à la portée de tous les initiables.

L'Etoile flamboyante n'eut, en 1919, qu'une durée éphémère.

*
* *

La presse maçonnique relie entre eux les Maçons les plus instruits du monde entier. Elle s'efforce de dissiper les malentendus entre Maçonneries nationales et s'élève contre les abus.

Alors que les gouvernements maçonniques ne parviennent pas à s'entendre et font obstacle à l'unité de l'institution, l'accord s'établit entre écrivains maçonniques au bénéfice de l'esprit d'universalité qui est l'essence même de la F∴ M∴

LA SITUATION MAÇONNIQUE
EN 1920

Grand Orient de France

Des trois juridictions maçonniques reconnues en France le Grand Orient est à la fois la plus ancienne et la plus importante. Il compte 441 loges, 78 chapitres et 31 conseil».

Le pouvoir législatif est exercé dans cette confédération par les délégués des ateliers symboliques, qui se réunissent chaque année, pendant six jours, en Assemblée générale ou Convent. Dans ce trop court espace de temps, les mandataires des loges ont à délibérer sur les propositions préalablement soumises à l'examen des ateliers. Ils votent en outre le budget annuel de la fédération et procèdent aux élections pour le Conseil de l'Ordre, qui se compose de 33 membres élus pour 3 ans et renouvelables par tiers chaque année. Ce conseil est chargé de l'administration. A sa tête se trouve le Président du Conseil de l'Ordre, qui représente l'ensemble de la fédération, sans jouir néanmoins d'aucune des prérogatives attachées jadis à la Grande Maîtrise.

La justice maçonnique est rendue en dernier ressort par la Chambre de Cassation, dont les membres sont désignés par le Convent.

Il existe de plus, au sein du Grand Orient, un Grand Collège des Rites, chargé de conférer les trois derniers degrés de l'Ecossisme (31e, 32e et 33e), puis de veiller au maintien des traditions maçonniques.

L'Ecossisme.

Les ateliers de la juridiction française du rite écossais se groupent, depuis 1894, en deux puissances maçonniques distinctes.

Les loges symboliques, pratiquant exclusivement les premiers grades, forment dans leur ensemble la fédération de la Grande Loge de France : les ateliers supérieurs (du 4e au 33e degré) continuent par contre à travailler sous l'obédience du Suprême Conseil.

La Grande Loge, est, à proprement parler, l'assemblée législative constituée par les députés que les loges sont appelées à élire chaque année, à raison d'un représentant par cinquante membres ou fraction de cinquante membres. La Grande Loge n'exerce cependant la plénitude du pouvoir législatif, que lorsqu'elle est réunie en Convent, c'est-à-dire en une assemblée générale, à laquelle les loges des départements sont tenues de se faire effectivement représenter par un de leurs membres, et non simplement par un député choisi parmi les Maçons parisiens. Le Convent prend toutes les décisions ayant force de loi, il vote le budget et procède aux élections des officiers de la Grande Loge, des membres du Conseil Fédéral, du Tribunal de Cassation et de diverses Commissions administratives. Hors Convent, la Grande Loge n'a que des prérogatives restreintes, qui ont fait considérer comme stériles ses réunions ordinaires, où ne figurent presque exclusivement que des députés habitant Paris. Le Conseil Fédéral, composé de trente-trois membres, n'est en effet responsable que devant le Convent, si bien que, d'une assemblée annuelle à l'autre, il exerce le pouvoir administratif sans contrôle efficace. Aucun inconvénient pratique n'en est résulté jusqu'ici ; mais il n'en est pas moins désirable que le fonctionnement de la Grande Loge do France soit assuré d'une manière plus logique. — Cette fédération, qui compte 156 loges, ne saurait rivaliser numériquement avec le Grand Orient de France. Ces deux puissances, inégales sous tant de rapports, doivent poursuivre parallèlement leur œuvre, chacune s'efforçant de faire mieux que l'autre, sans que cette Compétition pour le bien n'apporte le moindre trouble dans leurs relations fraternelles.

Depuis que le Suprême Conseil a été déchargé du souci de l'administration des loges bleues, il a pu s'attacher à perfectionner l'institution des haut-grades. Ce ne sont plus désormais de vains prétextes à titres pompeux : il faut les mériter, en faisant preuve d'une instruction maçonnique effective. La sélection devient ainsi réelle dans les ateliers supérieurs du rite écossais, qui comportent 3 loges de perfection (4e au 14e degré), 32 chapitres (15e au 18e degré) et d'aéropages (19e au 30e degré).

Les Rites non reconnus

Le 14 janvier 1882. la L∴ *Les Libres Penseurs*, O∴ du Pecq (Seine-et-Oise) avait cru pouvoir accorder l'initiation maçonnique à Maria Deraismes, conférencière éminente, estimée digne de porter le tablier symbolique. C'était là une innovation contraire aux usages de la Maçonnerie universelle. Elle obligea la Grande Loge Symbolique Ecossaise à mettre en sommeil la loge du Pecq et à déclarer nulle une réception entachée d'illégalité. Cela n'empêcha pas la nouvelle recrue de se considérer comme une bonne et légitime Maçonne, si bien que plus tard, en mars 1893, elle put se croire autorisée à conférer à son tour la lumière maçonnique à d'autres femmes. Ainsi naquit la Grande Loge mixte : *Le Droit humain*, qui s'applique, en Maçonnerie, à traiter l'homme et la femme sur un pied d'une parfaite égalité.

Cette obédience est considérée comme irrégulière. Il en est de même des loges qui ont adopté ses principes, ainsi que de la Grande Loge Mixte qui s'en est détachée en 1914. La F∴ M∴, est loin cependant de se désintéresser de l'initiation de la femme; mais le problème est difficile à résoudre et ne doit pas être envisagé du seul point de vue des revendications féministes.

Bibliographie

Une notice historique sur la Maçonnerie française au XVIIIe siècle constitue la partie la plus importante d'un ouvrage consacré aux *Enseignements secrets de Martines de Pasqually*, d'après Franz von Baader Paris, Chacornac, 1900, 1 vol. in-16.

Parmi les ouvrages anciens, difficiles à se procurer, les plus recherchés sont les suivants :

Recherches sur le Rite Ecossais Ancien accepté, par J. Emile Daruty, Paris, 1879.

Thory : *Acta Latomorum, ou Chronologie de l'histoire de la Franc-Maçonnerie française et étrangère*, Paris, Nouzou, 1815, 2 vol.

Rebold (E.) : *Histoire des trois grandes loges de Francs-Maçons en France*, Paris, 1865.

Jouaust (A. G.); *Histoire du Grand-Orient de France*. Rennes et Paris.

MAÇONNERIE ÉTRANGÈRE

La F∴ M∴, s'est adaptée partout au milieu dans lequel s'est effectué son développement. Elle est devenue républicaine dans les démocraties, tout comme elle se montre dévouée au souverain dans les pays monarchiques. D'autre part, elle est entrée en lutte contre les religions qui l'ont attaquée, mais elle a conservé un caractère religieux partout où les Maçons n'ont pas été voués à l'exécration des croyants.

C'est ainsi que, partout où domine le Protestantisme, la Maçonnerie se distingue par son attachement au culte chrétien. La Bible y figure parmi les symboles obligatoires des loges, dont les travaux affectent volontiers des allures pieuses. Le rituel multiplie les invocations au Grand Architecte, qui est identifie avec le Dieu personnel, Père Tout Puissant, Maître Suprême de l'Univers, dont la protection est implorée avec autant de ferveur que dans une église.

Grande Bretagne

La Grande Loge Unie d'Angleterre est née en 1813 de la fusion de l'ancienne Grande Loge de 1717 avec une Grande Loge dissidente érigée vers 1750-53.

Cette dernière puissance maçonnique prétendait avoir repris les traditions de la Grande Loge d'York et pratiquait le grade de Royal Arch, que le traité d'union de 1813 fit définitivement ajouter aux trois degrés de Saint Jean, comme complément du grade de Maître.

La Grande Loge Unie d'Angleterre compte plus de 2958 ateliers, répartis entre 70 Grandes Loges Provinciales, dont 44 sont établies en Angleterre et 26 aux colonies. — La Maçonnerie anglaise est fort riche et entretient de nombreuses institutions de bienfaisance. Le roi Edouard VII, son ancien grand-maître, lui a donné pour devise : « Loyalty and charity ». Les formes rituéliques y sont scrupuleusement observées, mais elles ne sont pratiquées que dans leur lettre morte, tout caractère intellectuel ayant fait défaut, jusqu'ici, à la Maçonnerie anglo-saxonne.

La Grande Loge d'Ecosse ne pratique que les trois grades symboliques ; elle compte plus de 1107 loges administrées par 30 Grandes Loges Provinciales.

A la Grands Loge d'Irlande se rattachent 415 loges groupées en 15 Grandes Loges Provinciales.

Pays Scandinaves

Fondée en 1717, la Grande Loge Nationale du Danemark compte 12 loges. Elle a pour G∴ M∴, le roi régnant, et, conformément au principe suédois, elle réserve l'initiation maçonnique aux seuls chrétiens.

En Norvège, la Maçonnerie s'élève au-dessus de toute distinction religieuse ; elle est franchement libérale et affirme ses sympathies pour la Maçonnerie française.

La G∴ L∴ de Norvège compte 16 loges.

La première loge fut fondée en Suède vers 1735, par le comte Axel Ericson Wrede-Sparre, qui avait été initié à Paris, le 4 mai 1731. D'autres loges s'étant fondées peu à peu, une Grande Loge se constitua en 1761, mais l'organisation actuelle ne fut définitivement adoptée que le 15 mars 1780. Elle se base sur un Rite spécial comportant les douze grades suivants :

1. Apprenti, 2. Compagnon.— 3. Maître,—4. Compagnon Écossais, 5 Maître de Saint André, — 6. Chevalier d'Orient, 7. Chevalier d'Occident ou Vrai Templier, 8 Chevalier du Sud ou Frère favori de Saint Jean. - 9. Frère favori de Saint André, —10. Membre du Chapitre. — 11. Dignitaire du Chapitre, — 12. Vicaire de Salomon. — Il existe en outre un ordre de Charles XIII dont les marques distinctives se portent en public et qui ne peut être composé que de Francs-Maçons. Il est d'autant plus honorable d'y être admis qu'il ne peut jamais avoir plus de 30 membres, dont 27 laïques et 3 ecclésiastiques (protestants), sans compter les princes royaux et le roi régnant.

Le roi Gustave V a succédé à son père Oscar II, comme chef suprême de la Grande Loge de Suède, qui compte 45 loges de Saint Jean et 13 loges de Saint André.

Allemagne

La Maçonnerie allemande comprend un ensemble de 566 loges, comptant 58.749 membres actifs en 1919. Elle a pour organe central une fédération de huit grandes loges (Grosslogenbund), dont la fondation remonte au 19 mai 1872. Les délégués des huit grandes loges confédérées se réunissent annuellement pour décider des affaires communes, chacune des grandes loges conservant d'ailleurs son entière autonomie.

La plus ancienne et en même temps la plus importante de ces huit puissances maçonniques s'intitule : Grande-Mére Loge Nationale aux Trois Globes. Elle tire son origine d'une loge fondée à Berlin en 1740, par Frédéric II, qui avait été initié à Brunswick, le 15 août 1738. Son organisation actuelle date de 1772. Elle se trouve à la tête de 228 ateliers, dont 156 loges symboliques

et 72 loges écossaises. Ces dernières confèrent quatre degrés d'intruction (27) qui ne doivent pas être envisagés comme hauts-grades proprement dits, car ils ne comportent la révélation d'aucun secret nouveau, leur rôle se bornant à l'étude de plus en plus approfondie des mystères des trois premiers grades, considérés comme renfermant la doctrine maçonnique dans son intégrité.

La Grande Loge Nationale des Francs-Maçons d'Allemagne, fondée par le F∴ von Zinnendorf, en 1770, pratique le Rite suédois comportant les neuf grades suivants : 1. Apprenti 2. Compagnon. 3. Maître, conférés en loge de Saint Jean. 4. Apprenti et Compagnon de Saint André. 5. Maître, Ecossais de Saint André, conférés en loge écossaise ou de Saint André. 6. Chevalier d'Orient. 7. Chevalier d'Occident. 8. Confident de Saint Jean. 9. Confident de Saint André ou Frère Elu, conférés en chapitre. Il existe enfin un dixième grade, celui de Chevalier-Commandeur, réservé aux FF∴ chargés du gouvernement de l'Ordre, dont le chef suprême prend le titre de Vicaire de Salomon.

De même que la Grande Loge précédente, cette puissance maçonnique n'accorde l'initiation qu'aux profanes chrétiens ; elle admet les Juifs a ses travaux comme visiteurs, mais se refuse à les affilier (28).

Son développement a été très rapide depuis une trentaine d'années. Ses loges étaient en 1919, au nombre de 151, avec 15.215 membres actifs.

La Grande Loge de Prusse dite « Royal York de l'Amitié » s'est érigée en Grande Loge en 1768. Jusqu'en 1794, ses travaux eurent lieu en langue française, d'après une coutume qui fut générale en Allemagne au milieu du XVIIIe siècle. Depuis cette Grande Loge accorde l'initiation aux Juifs, sans cependant leur permettre de prétendre aux degrés supérieurs au troisième. Elle compte 81 loges, avec. 7980 membres,

La Grande Loge de Hambourg fut d'abord constituée, en 1741, comme Grande Loge provinciale de la Grande Loge d'Angleterre, puis elle se déclara indépendante en 1811. Ses tendances ont toujours été très libérales. Elle ne pratique que les trois grades de Saint Jean et compte 62 loges, avec 5.300 membres.

La Grande Loge de Saxe (38 loges, avec 4892 membres) date de 1811. Elle ne reconnaît également que les trois premiers grades. Son organisation est strictement représentative, de manière à faire prévaloir dans ses décisions la volonté générale des loges, qui, d'ailleurs, jouissent de la plus large autonomie, en particulier de la liberté de choisir leur rituel.

La Grande Loge « Au Soleil », de Bayreuth, n'est devenue définitivement indépendante qu'en 1829. Elle compte 40 loges avec 3670 membres, L'une de ses loges, celle de Fribourg-en-Brisgau, a fait beaucoup parler d'elle en substituant un livre blanc à la Bible sur laquelle se prête le serment maçonnique dans les loges allemandes.

La Grande-Mère Loge de l'Union Eclectique, à Francfort-sur-le-Mein, procède d'une Grande Loge provinciale anglaise fondée en 1766 et devenue indépendante en 1782. Elle compte 25 loges avec 3318 membres. En 1844 elle rendit l'initiation accessible aux Juifs, ce qui mécontenta certaines de ses loges, dont le groupement dissident constitua une nouvelle Grande Loge.

La Grande Loge « La Concorde », O∴ de Darmstadt, s'est constituée en 1846, à la suite de la scission survenue au sein de la grande loge précédente, relativement à la question juive. Celte grande loge s'est, en effet, refusée à recevoir les Juifs jusqu'en 1875, époque à laquelle elle est, «venue aux principes de tolérance qui caractérisent la Maçonnerie universelle. Ses loges, au nombre de 8, réunissent 700 membres.

En dehors de l'Union des Grandes Loges, mais reconnues par celles-ci, subsistent cinq loges indépendantes, groupées depuis 1883. Deux de ces loges sont établies à Leipzig, les trois autres à Altenburg, Hildburghausen et Gera. Elles sont particulièrement prospères et comptent dans leur ensemble plus de mille membres.

A coté de la Maçonnerie régulière, qui ne recrute que dans les classes les plus élevées la société, il s’est constitué en Bavière une Confédération maçonnique du Soleil-levant (Freimaurerbund zur aufgehenden Sonne) qui se compose d'éléments plus démocratiques et aspire à entrer en relations officielles avec la Maçonnerie française.

Les loges allemandes déclarent s'abstenir strictement de politique et prétendent ne s'occuper à aucun titre des actes du gouvernement. Elles s'efforcent d'intéresser leurs adeptes à la philosophie maçonnique, telle qu'elle a été exposée dès le XVIIIe siècle par Leasing, Herder, Fichte et d’autres écrivains classiques. Les Maçons allemands lisent beaucoup, ayant à leur disposition de nombreuses revues mensuelles ou hebdomadaires et des ouvrages fort bien faits concernant l'histoire et le rituélisme de la Franc-Maçonnerie. L'instruction maçonnique a surtout été répandue depuis 1861 par l’Association des Francs-Maçons Allemands, qui a eu le mérite de publier, avec le concours des Maçons les plus compétents, une encyclopédie maçonnique (Allgemeines Handbuch der Freimaurerei) dont la haute valeur a été universellement appréciée.

De très vives sympathies pour la Maçonnerie française se sont fait jour au sein des loges allemandes, de 1905 à 1914. On pouvait croire alors que les peuples se rapprocheraient et qu'ils se feraient des concessions mutuelles en vue de leur collaboration pacifique. L’événement devait prouver qu'une union qui n'exerce pas un contrôle suffisant sur son gouvernement peut se laisser entraîner par celui-ci à des entreprises criminelles.

Les Maçons allemands les plus éclairés comprennent désormais que la philosophie maçonnique ne se traduit pas uniquement en belles théories, qui s'étalent avec complaisances dans l'intimité des Loges, sans viser a la moindre action sur le monde extérieur. La Maçonnerie a mission de construire — et le cas échéant de reconstruire —la société humaine. Il faut qu'en elle s'accumule une force éducative capable de rayonner dans les masses pour y former les matériaux de la construction politique et sociale.

---

27 Le 4e degré est celui d'Ecossais, le 5e celui d'Élu, le 6e celui d'Initié du Temple intérieur et le 7e celui de Confident de la Perfection.

28 Depuis 1849, la Grande Loge « Aux Trois Globes » se montre plus tolérante à ce dernier point de vue.

La Maçonnerie allemande, dont les relations internationales étaient très étendues avant 1914, se trouve actuellement réduite à un isolement relatif. Il est à souhaiter qu'une activité méritoire lui fasse regagner la confiance qu'elle a perdue.

Autriche et Hongrie

Après avoir été protégée par l'empereur Joseph II en 1780, la Maçonnerie est restée complètement interdite en Autriche depuis 1801.

Pour remplacer les loges, on avait fondé à Vienne une société *Humanitas*, dont les membres étaient Maçons et recevaient l'initiation sur le territoire hongrois.

Le roi de Hongrie était astreint, en effet, à se montrer plus tolérant que l'empereur d'Autriche, et la Maçonnerie avait toute latitude de se développer ouvertement au delà de la Leitha. Les Magyars ont donc pu fonder de nombreuses loges, tout d'abord sous l'obédience du Grand Orient de France. En 1870, ces ateliers se constituèrent en Grande Loge Symbolique de Hongrie, administrant les degrés symboliques, le gouvernement des hauts grades étant réservé à un Suprême Conseil écossais. La Maçonnerie hongroise comptait 93 loges en 1919, lorsque la révolution provoquée par Bela Kun la déclara supprimée en raison de ses tendances bourgeoises. A la chute du régime communiste, les Loges hongroises reprirent leur activité ; mais un gouvernement clérical étant venu au pouvoir, des mesures draconiennes furent prises contre la Grande Loge Symbolique de Hongrie, accusée d'avoir fomenté la démagogie. Toute réunion maçonnique fut interdite et les biens des Loges confisqués sur tout le territoire hongrois.

La République Magyare persécute ainsi la Maçonnerie que la monarchie n'avait pas voulu inquiéter.

Par compensation les loges ne sont plus interdites en Autriche, ou la Grande Loge de Vienne compte 14 ateliers.

Roumanie

La plupart des loges roumaines doivent leur fondation au Grand Orient de France. Elles constituent actuellement, au nombre de 6, la Grande Loge de Roumanie.

Italie

Longtemps persécutée, la Maçonnerie n'a pu prendre officiellement racine dans les états italiens qu'à une date récente. Le rite écossais, introduit en Lombardie au commencement du XIIe siècle, a eu pour grand-maître Garibaldi. Actuellement, le Grand Orient d'Italie compte 482 loges et 180 triangles (groupes de Maçons régulièrement constitués, mais non autorisés à procéder à des initiations). Le Suprême Conseil d'Italie régit, en outre, 28 ateliers du 4e, 25 du 9e, 38 du 18e et 16 du 30e degré.

Au point de vue des tendances générales et de la manière de travailler, la Maçonnerie italienne est plus que toute autre la sœur de la Maçonnerie française. Elle l'a prouvé par son attitude en 1914, car, tout en restant correcte au point de vue international, elle sut préparer les Maçons italiens à remplir tout leur devoir envers leur patrie et la civilisation.

Pays du Levant

Il existe à Constantinople et à Salonique des groupes de loges françaises, italiennes, grecques, anglaises, allemandes et arméniennes.

On trouve des loges en outre à Smyrne, à Damas, à Jaffa et dans les différents ports de Syrie. De même qu'en Egypte, où la Maçonnerie est très prospère, les loges contribuent puissamment dans ces contrées à neutraliser les antipathies de race et de croyance.

Le Grand Orient de Grèce administre 18 loges.

Il a aussi été question d'un Grand Orient Ottoman de Constantinople, sur lequel on est assez mal renseigné.

Suisse

La Grande Loge Alpina, fondée en 1844, ne reconnaît que les trois grades symboliques. C'est une alliance de 36 loges pleinement autonomes.

Les Maçons suisses n'ont pas à lutter en faveur de la démocratie qui fait l'âme de toutes les institutions de leur patrie. Ils font du socialisme pratique et s'efforcent d'acquérir une instruction solide en Maçonnerie.

En 1915, les GG∴ LL∴ allemandes rompirent les relations avec la G∴ L∴ Alpina, dont le G∴ Orat∴ avait déploré l'incendie de Louvain.

Belgique et Pays-Bas

Le Grand Orient de Belgique administre toutes les loges symboliques, au nombre de 24. Le Suprême Conseil régit les ateliers supérieurs et s'est fait une particularité du travail au 22e degré (chevalier de la Hache Royale, ou prince du Liban).

La Maçonnerie belge ne se différencie guère de la Maçonnerie française.

Le 27 septembre 1914, son G∴ M∴, le F∴ Ch. Magnette écrivit aux GG∴ LL∴ allemandes pour leur proposer de procéder à une enquête contradictoire sur les atrocités commises en Belgique par les troupes allemandes. Sur huit, deux GG∴ LL∴ répon-

dirent en rejetant la proposition comme injurieuse pour l'armée allemande, dont la discipline impeccable ne laisse place à aucun soupçon d'incorrection ou d'inhumanité. Malgré cet échec, le F∴ Magnette crut devoir faire un nouvel appel à l'humanité des Maçons allemands lors des déportations de la population civile belge réduite à l'esclavage. Cette fois, il fut emprisonné, puis condamné à la détention et à une forte amende, sans avoir été dénoncé, il est vrai, par ses FF∴ allemands, les poursuites ayant été provoquées par la censure militaire.

Le Grand Orient de Hollande compte 108 loges, dont un grand nombre aux colonies. Les loges sont riches et fort actives.

La Maçonnerie néerlandaise poursuit un idéal de paix internationale et s'efforce d'entretenir des relations cordiales avec les organisations maçonniques de tous les pays.

L'unique Loge du Grand Duché de Luxembourg est régie par un Suprême Conseil Maçonnique, qui n'a rien de commun avec les Suprêmes Conseils du Rite Écossais (33°).

Espagne et Portugal

La Maçonnerie espagnole se distingue par une activité fièvreuse, mais trop souvent intermittente. Elle compte 103 loges, composées surtout de républicains et d'amis éclairés de la France.

Au Portugal, la Maçonnerie est, comme en France, intimement liée au développement de la République. Les LL∴ sont des foyers d'éducation démocratique, mais elles s'abstiennent en général de toute attaque contre l'Eglise dont les Maçons portugais suivent volontiers les pratiques, si bien qu'il s'est trouvé dans leurs rangs des évêques et de nombreux ecclésiastiques.

Cet état de choses remonte à 1713, date d'un procès qui se termina par la condamnation aux galères et à l'exil de plusieurs Francs-Maçons. L'inquisition se rendit ainsi odieuse, et la F∴ M∴, rallia tous ses adversaires.

Le Grand Orient Lusitanien uni, fondé en 1805, et fusionné en 1862, compte actuellement 113 loges.

Russie et Nations Slaves

Protégée jadis par Catherine II, la Maçonnerie, depuis 1822, est restée sévèrement interdite dans tout l'empire des Czars, quelques loges y furent cependant constituées secrètement par le Grand Orient de France.

La Maçonnerie a pu ainsi prendre racine en Ukraine, où une Grande Loge s'est constituée en 1919.

L'année précédente, une Grande Loge de Bulgarie était d'ailleurs née à Sofia d'une Loge régulièrement installée avant la guerre par la Grande Loge de France.

A Belgrade s'est organisée d'autre part une Grande Loge de Yougo-Slavie qui s'est modelée sur la constitution de la G∴ L∴ Alpina.

Il est à prévoir que les Loges qui existent en Pologne ne tarderont pas à former une fédération, dont le noyau sera fourni par les ateliers de Posnanie détachés de la Maçonnerie prussienne.

La Tchéco-Slovaquie ne manquera pas non plus d'avoir sa Maçonnerie, de même que la Finlande et la Russie, dès que l'ordre s'y sera rétabli.

Amérique du Nord

Neuf grandes loges régissent 1056 loges au Canada.

Les Etats-Unis comptent 15.068 ateliers, qui se répartissent entre 49 Grandes Loges et 3 Suprêmes Conseils, sans compter les Grandes Loges de couleur, accessibles aux nègres, qui sont rigoureusement exclus des loges envisagées comme régulières.

Les Maçons américains professent pour la Bible une vénération quelque peu superstitieuse. Ils ont en outre facilement la manie des hauts grades et recherchent surtout le 32e degré, qui les fait Princes de Royal Secret ! L'Ecossisme est donc très fortement organisé, surtout dans les Etats du Sud. Ses prétentions ont été brillamment soutenues par le F∴ Albert Pike de Charleston, qu'on avait surnommé — fort gratuitement d'ailleurs — «le pape des Francs-Maçons ».

Amérique Latine

La Maçonnerie Mexicaine a été longtemps mêlée aux luttes politiques et ne possède guère d'organisation stable.

La Grande Loge de Cuba, fondée en 1859, comporte 102 loges. Un Suprême Conseil de Cuba, Colon et Porto-Rico, fondé la même année, régit 33 ateliers supérieurs.

La Grande Loge de Porto-Rico, fondée en 1885, compte 37 loges.

Le Grand Orient National de Haïti, fondé en 1824, régit 64 loges, 49 chapitres et 34 aréopages.

Le Suprême Conseil de Saint-Domingue date de 1861 et compte 13 loges.

A la Guadeloupe, trois loges se rattachent au Grand Orient et une à la Grande Loge de France, — Les deux obédiences françaises possèdent, en outre, des loges à la Martinique et à la Guyane.

En 1870, un Suprême Conseil de l'Amérique centrale fut fondé à San-José de Costa-Rica, où, depuis 1899, fonctionne une Grande Loge comptant 7 ateliers.

Le Grand Orient de Guatemala, fondé en 1887, a fait place en 1803 à la Grande Loge de la République de Guatemala, qui compte 12 loges.

Les loges de Colombie sont régies par un Suprême Conseil fondé en 1827 (5 loges).

Celles de l'Etat de Bolivie se rattachent au Suprême Conseil Néo-Grenadin, qui date de 1833.

Le Grand Orient National de Venezuela, fondé en 1865, compte 9 loges.

Au Brésil, le Grand Orient et le Suprême Conseil, fusionnés en 1882, comptent 390 loges et de nombreux ateliers des degrés supérieurs. Pendant fort longtemps les Maçons brésiliens ont combattu l'esclavage. — Ils n'éprouvent guère le besoin de rompre avec les usages catholiques et fréquemment on a vu des conflits surgir à propos des cérémonies religieuses dont on voulait les exclure.

— La Grande Loge du Pérou date de 1831 et compte 33 loges. — Le Cléricalisme rend les Maçons péruviens responsables de toutes les crises politiques que traverse le pays et met en circulation à ce propos les légendes les plus dramatiques.

La Grande Loge Symbolique du Chili, compte 49 loges. Le Suprême Conseil, Grand Orient de la République de l'Uruguay, fondé en 1355, compte 18 loges.

On lui doit la fondation du Grand Orient Argentin (1859) qui groupait 81 loges en 1886. Mais à la suite de dissensions regrettables ces ateliers se sont partagés depuis en diverses fédérations indépendantes. Le Grand Orient de la République Argentine s'est cependant reconstitué en 1895, et il compte actuellement 115 loges.

Parmi les ateliers relevant d'obédiences étrangères, la L∴ L'Amie des Naufragés, qui relève du G∴ O∴ de F∴, et date de 1852, se fait remarquer par une attitude vraiment exemplaire.

Il est bon de rappeler qu'en 1814, Bolivar et d'autres Maçons de Cadix fondèrent à Buenos-Aires la Loge Lautaro qui devait exercer une influençe décisive sur les destins de toute l'Amérique du Sud, puisque ses membres furent les instigateurs du mouvement républicain et de la proclamation d'indépendance des états du Sud (1810 à 1826).

Afrique

Le Grand Orient de France a constitué 21 loges en Algérie, 4 à Tunis et 3 au Maroc ; il possède en outre 3 loges au Sénégal, une au Gabon, une en Abyssinie, 2 à Madagascar, une à la Réunion et 2 à l'Ile Maurice.

La Grande Loge de France compte de son côté 7 loges en Algérie, une à Tunis, 3 au Maroc, une en Guinée, une à Djibouti et 2 à Madagascar.

En Egypte, 12 loges travaillent sous les auspices de la Grande Loge de France et 3 sous l'obédience du Grand Orient de France. La Grande Loge Nationale d'Egypte groupe en outre une quarantaine d'ateliers ne comportant au total qu'environ 500 membres.

La Maçonnerie est représentée d'autre part en Afrique australe par de nombreuses loges britanniques et par quelques ateliers hollandais.

Il convient enfin de mentionner une grande Loge de la République de Libéria fondée en 1850.

Asie

La Maçonnerie fut introduite aux Indes en 1728. Elle est très répandue dans tout l'Indoustan, où les loges relèvent des constitutions anglaise, écossaise ou irlandaise. Nulle part l'ordre symbolique ne rend peut-être autant de services , la civilisation. Les races ennemies et les castes tranchées ne fraternisent aux Indes que dans les temples maçonniques.

Les loges de Singapour, de Canton et de Shangai se rattachent à la Maçonnerie anglaise, qui pénétra également au Japon en 1888. — Une loge passe pour avoir été ouverte à Canton dès 1768 par la Grande Loge de Suède.

Le Grand Orient de France a des loges à Saigon, depuis 1868, à Hanoi depuis 1886 a Haïphong depuis 1892, à Pnom-Penh depuis 1906 et à Tourane depuis 1907. La Grande Loge de France possède, de son côté une loge à Saïgon et une autre à Hanoi.

Australie

La F∴ M∴ a pris racine à Sydney en 1828. De nombreuses loges se sont depuis constituées en Australie sous l'obédience des trois Grandes Loges britanniques. Ces loges ont rompu leurs attaches avec la métropole pour constituer une série de Grandes Loges indépendantes, d'abord pour l'Australie du Sud en 1884 (78 loges), puis successivement pour la Nouvelle-Galles du Sud en 1888 (289 loges), Victoria en 1889 (234 loges), la Tasmanie en 1890 (33 loges), la Nouvelle Zélande en 1890 (26 loges), l'Australie occidentale en 1898 (94 loges), Queensland an 1903, (62 loges).

La Maçonnerie française compte d'ailleurs des loges à Nouméa (Nouvelle-Calédonie) et à Papeete (Tahiti).

Chaque trimestre, le Bureau international de Relations Maçonniques publie un bulletin qui est adressé à toutes les loges st contient des informations, permettant à ses lecteurs de suivre les événements de l'histoire maçonnique au fur et à mesure qu'ils se déroulent. Cette publication devrait être régulièrement lue par tous les Francs-Maçons.

AVENIR DE LA. FRANC-MAÇONNERIE

Il faut connaître bien mal la F∴ M∴ pour voir en elle une institution vieillie, prête à se dissoudre après avoir accompli la partie la plus essentielle de sa tâche. Un examen sérieux de la question porterait plutôt à conclure., que loin d'être prête à mourir, la F∴ M∴, n'a pour ainsi dire pas encore vécu, qu'elle est à peine sortie de sa période d'enfance. — Née d'hier, elle s'est dé-

veloppée, elle a grandi, mais elle n'a pas encore atteint l'âge adulte, la phase qui permet aux êtres de prendre possession d'eux-mêmes.

Comme Hercule, elle a pu, étant encore au berceau, étouffer les serpents qu'une déesse jalouse avait excités contre elle. Mais cet exploit n'est rien par rapport aux travaux qu'il lui incombe d'accomplir.

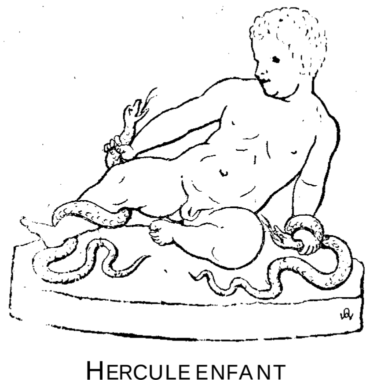
La F∴ M∴ est appelée à refaire le monde, et la tâche n'est pas au-dessus de ses forces, mais à la condition qu'elle devienne ce qu'elle doit être.

Peut-elle le devenir ? Assurément, puisqu'elle a la faculté de se perfectionner et d'acquérir tout ce qui lui manque !

Or, ce qui lui fait le plus défaut, c'est la conscience d'elle-même. Elle est comme l'adolescent qui sent se réveiller en lui le sens de la pensée. Les Maçons n'ont agi jusqu'ici que par instinct : Ils étaient guidés par des sentiments plus ou moins confus, plutôt que par un discernement raisonné. Mais déjà la raison s'est manifestée en eux par cet esprit de révolte qui les porte à demander : « pourquoi ?»

Se refusant à subir des usages uniquement parce qu'ils sont anciens, on demande à savoir ce qui les justifie. C'est donc le moment de faire comprendre la Maçonnerie. Elle ne doit plus se contenter d'être simplement symbolique, il faut qu'elle devienne initiatique.

Et lorsque les Maçons seront instruits, lorsqu'ils seront des Initiés réels, des Penseurs dans toute la force du terme, alors quelle sera leur puissance ? — Ils ont déjà tant fait, même en agissant inconsciemment, qu'on peut attendre d'eux des œuvres gigantesques, des transformations modifiant la face des choses et assurant le salut collectif des hommes !



HERCULE ENFANT

L'INITIATION MAÇONNIQUE

Les Trois Grades

La F∴ M∴, vise à former des Initiés, c'est-à-dire des hommes dans la plus haute acception du mot. Elle s'attache à développer l'individu, en lui enseignant à conquérir les plus nobles prérogatives de la nature humaine. D'un être ignorant et grossier, elle fait un penseur et un sage.

Mais une pareille transformation ne saurait s'accomplir d'emblée : elle exige un travail soutenu, qui s'accomplit en trois phases.

Il s'agit, en premier lieu, de procéder à une sorte de décrassement intellectuel et moral, ayant pour but de débarrasser l'esprit de tout ce qui empêche la lumière de parvenir jusqu'à lui. De là les purifications que doit subir l'Apprenti ; elles le conduisent à voir la lumière.

Mais il ne faut pas se contenter de reconnaître simplement la vérité. Il importe surtout d'agir conformément à la raison. C'est le moyen d'attirer la lumière à soi, afin de s'en imprégner totalement. Le symbolisme du grade de Compagnon se rapporte a cette illumination propre au véritable Initié.

L'homme pleinement éclairé, qui a réussi à se saturer de lumière, devient à son tour un foyer lumineux. Il rayonne, il éclaire les autres, et se trouve par ce fait revêtu de la dignité de Maître.

De cette création de l'homme par lui-même naît l'homme perfectionné, ou le Fils de l'Homme de l'Evangile. Le travail de ce perfectionnement est représenté par le Grand Œuvre des philosophes hermétiques. Le Maçon doit donc opérer sur lui-même une transmutation semblable à celle des alchimistes. L'or est le symbole de ce qui est parfait. Il incombe à l'Apprenti d'accomplir la partie de l'Œuvre des Philosophes : le rituel du grade lui trace un programme fidèle des opérations à effectuer dans ce but.

Les Métaux

Le profane, qui se présente pour être admis dans la F∴M∴, est tout d'abord introduit dans un lieu retiré, ou on l'invite à se dépouiller de tous les objets métalliques qu'il peut porter sur lui : monnaie, bijoux, armes, décorations, etc., tout doit être remis au F∴ Préparateur.

Les métaux représentent, en cela, tout ce qui brille d'un éclat trompeur. — Lorsque l'esprit est inexpérimenté, il se laisse facilement séduire par les notions fausses communément admises. Le penseur doit se défier des opinions reçues. La monnaie cou-

rante des préjugés vulgaires constitue une richesse illusoire, que le sage doit apprendre à mépriser. Il faut se faire pauvre en esprit, si l'on veut entrer dans te Royaume des Cieux, c'est-à-dire si l'on veut être initié et parvenir à concevoir la vérité. On est plus près de celle-ci lorsqu'on ne sait rien, que lorsqu'on reste attaché à des erreurs. Mieux vaut ne rien posséder, plutôt que d'avoir des dettes.

L'homme qui aspire à être libre doit apprendre, d'ailleurs, à se détacher des choses futiles. Les anciens sages méprisaient le luxe. La raison leur prescrivait de réduire leurs besoins au strict nécessaire et de chercher la richesse dans l'absence de désirs immodérés. Qui vit content de rien possède toute chose.

L'Initié, cependant, n'est pas astreint à faire vœu de pauvreté. Il doit simplement se souvenir que la cupidité est le pivot de tous les vices antisociaux : c'est le grand élément de désordre, que les anciennes cosmogonies représentent sous la figure d'un serpent : L'ambition individuelle provoque la rupture de l'harmonie générale : elle fait chasser l'humanité de l'Éden, elle détruit l'Age d'Or.

Le penseur doit se placer lui-même dans les conditions de pureté et d'innocence qu'on attribue à l'état de nature.

C'est en revenant à la simplicité du plus jeune âge qu'on réalise les conditions les plus favorables à la recherche désintéressée du vrai.

Le Cabinet de Réflexion

Pour apprendre à penser, il faut s'exercer à s'isoler et à s'abstraire. On y parvient en rentrant en soi-même, en regardant au dedans, sans se laisser distraire par ce qui se passe au dehors.

Les anciens ont comparé cette opération à une descente aux enfers. Il s'agit, pour le penseur de pénétrer jusqu'au centre des choses, afin de parvenir à en connaître l'essence intime. L'esprit doit s'emprisonner dans, les entrailles de la terre, où ne s'infiltre aucun rayon du jour extérieur (par les notions que nous fournissent les sens).

Au sein de ces ténèbres absolues, la lampe de la raison éclaire seule des fragments de squelette, qui semblent évoquer des spectres.

Ces débris d'ossements figurent la réalité, telle qu'elle apparaît dépouillée de son décor sensible. C'est la vérité brutale, privée du voile des illusions, la vérité toute nue, qui se cache au fond d'un puits.

Ce puits, qui aboutit au centre du monde, c'est l'intérieur de l'homme. Il y est fait allusion dans le mot VITRIOL, dont l'interprétation était un grand secret parmi les alchimistes. Les lettres dont il se compose leur rappelaient la formule : *Visita Interiora Terræ, Rectificando Invenies Occultum Lapidem* (Visite l'intérieur de la terre et, en rectifiant [par des purifications], tu trouveras la Pierre cachée des Sages).

Cette Pierre, la fameuse Pierre Philosophale, n'est autre chose que la Pierre cubique des Francs-Maçons. C'est la base de certitude que chacun doit chercher en lui-même, afin de posséder la pierre angulaire (le noyau de cristallisation) de la construction intellectuelle et morale qui constitue le Grand Œuvre.

Dans les mystères de Cérès à Éleusis, le Récipiendaire représentait la graine enfouie dans le sol. Elle y subit la putréfaction, afin de donner naissance à la plante virtuellement renfermée dans le germe. Le profane soumis à l'épreuve de la Terre est pareillement appelé à mettre en jeu les énergies latentes qu'il porte en lui-même. L'initiation a pour but de favoriser la pleine expansion de son individualité.

L'*in-pace* du futur initié renferme un pain et une cruche d'eau. C'est la réserve alimentaire qui, dans le fruit et dans l'œuf, sert à nourrir le germe en voie de développement. Le sage doit apprendre à se contenter du nécessaire, sans se rendre esclave du superflu.

Les murs du caveau portent des inscriptions telles que les suivantes :

Si la curiosité :'a conduit ici, va-t'en ! '

Si tu crains d'être éclairé sur tes défauts, tu seras mal parmi nous.

Si tu es capable de dissimulation, tremble, on te pénétrera.

Si tu tiens aux distinctions humaines, sors, on n'en connaît point ici !

Si ton âme a senti l'effroi, ne va pas plus loin !

Si tu persévères, tu seras purifié par les éléments, tu sortiras de l'abîme des ténèbres, tu verras la Lumière !

Ces sentences sont groupées autour d'un Coq et d'un Sablier, emblèmes peints qu'accompagnent les mots : *Vigilance* (sur les actions), *Persévérance* (dans le bien).

Le Sablier est un attribut de Saturne, le Temps, qui s'écoule en dissolvant les formes transitoires (putréfaction — couleur noire des Alchimistes).

Le Coq fait allusion au réveil des forces endormies. Il annonce la fin de la nuit et le triomphe prochain de la lumière sur les ténèbres.



Le Sel et le Soufre

Le Rituel prescrit de placer devant le Récipiendaire deux vases contenant l'un du Sel et l'autre du Soufre. Cette pratique ne peut se justifier que par la théorie des trois principes alchimiques : Soufre, Mercure et Sel.

Le Soufre correspond à l'énergie expansive qui part du centre de tout être (Colonne J), Son action s'oppose à celle du Mercure, qui pénètre toutes choses par une influent venant de l'extérieur (Colonne B). Ces deux forces antagonistes s'équilibrent dans le Sel, principe de cristallisation, qui représente la partie stable de l'être.

Le penseur ne peut se recueillir qu'en s'isolant des influences mercurielles. C'est pourquoi, dans la chambre des réflexions, le Soufre, principe d'initiative et d'action personnelle, doit seul agir sur le Sel, symbole de tout ce qui, au point de vue intellectuel, moral et physique, constitue l'essence même de la personnalité.

Le Testament

Les emblèmes funèbres du cabinet de réflexion doivent rappeler la fin nécessaire des choses, la fragilité de la Vie humaine et de la vanité dus ambitions terrestres. Le Profane, après s'être suffisamment absorbé dans cet ordre d'idées, est s'être suffisamment absorbé dans cet ordre d'idées, est invité à répondre par écrit à trois questions, portant sur les devoirs de l'homme envers Dieu, envers lui-même et envers ses semblables.

Cette division ternaire de toutes nos obligations morales est basée sur les trois principes alchimiques dont il vient d'être question.

Dieu est ici l'Idéal que l'homme porte en lui-même : c'est la conception qu'il peut avoir du Vrai, du Juste et du Beau, c'est le guide suprême de ses actions, l'Architecte qui préside à la construction de son être moral. —« Il ne s'agit point là de l'idole monstrueuse que la superstition se forge sur le modèle des despotes terrestres. - La divinité est représentée dans l'homme par ce qu'il y a en lui de plus noble, de plus généreux et de plus pur. Nous portons en nous un Dieu qui est notre principe pensant. De lui émanent la raison et l'intelligence, choses intérieures, que les hermétistes rapportaient au Soufre. (Le soleil occulte qui brille dans le Séjour des morts - Osiris — Sérapis — Pluton — la Colonne J, centre d'initiative et d'action expansive.)

Les devoirs envers soi-même sont relatifs au Sel, essence de la personnalité, et les devoirs envers ses semblables au Mercure, qui figure l'influence pénétrante du milieu ambiant. Or, tout est nécessairement compris dans la réunion du contenu (Soufre) du contenant (Sel) et de l'ambiance (Mercure). Les trois questions posées embrassent donc tout le domaine de la morale universelle.

Les ayant résolues, le penseur ne doit pas s'en tenir à la théorie. Renonçant à toutes les faiblesses du passé, il lui incombe de mourir à la vie profane, pour renaître à un mode supérieur d'existence. — Le Récipiendaire se prépare à cette mort symbolique en rédigeant son testament, acte dans lequel il consigne les volontés, qui deviendront exécutoires pour le futur Initié.

Préparation du Récipiendaire

La plante qui perce la surface du sol abandonne dans la terre les écorces qui protégeaient la graine. L'enfant, à sa naissance se dépouille de même des enveloppes qui contenaient le fœtus. Par analogie, le Profane ne sort de la chambre des réflexions qu'en y laissant quelques-uns de ses vêtements.

Il se trouve alors le cœur à découvert, le genou droit mis à nu et le pied gauche déchaussé.

On lui découvre le sein gauche, pour marquer qu'aucune restriction égoïste ne doit isoler le Maçon du reste de ses frères.

Le genou droit est mis à nu, pour indiquer les sentiments de piété philosophique qui doivent présider à la recherche de la Vérité.

Quant au pied sans chaussure, il rappelle l'usage des Orientaux, qui se déchaussent avant de fouler le sol d'une enceinte sacrée. C'est en outre un symbole qui se retrouve dans la légende de Jason. Ce héros, ayant rencontré sur le bord d'une rivière une

vieille femme désireuse de passer l'eau, n'hésite pas à la prendre sur ses épaules, puis à la déposer sur la rive opposée. — On imagine la surprise du jeune homme, qui voit alors l'aïeule aux traits fanés reprendre subitement l'aspect majestueux de Junon, la reine du ciel. En récompense de sa bonne action, la déesse lui promet de le protéger dans toutes ses entreprises. Jason avait perdu l'une de ses sandales dans le lit de la rivière, mais, ravi de son aventure, il n'y prend pas garde et entre dans la ville voisine avec un pied nu. Or, un oracle avait averti Pélias, le roi du pays, de se méfier d'un homme qui n'aurait qu'une chaussure. Inquiet à la vue de Jason, il lui demande : « Que ferais-tu d'un citoyen qu'une prédiction t'aurait dénoncé comme devant attenter à ta vie?» « Je l'enverrais chercher la Toison d'or » répondit Jason, prononçant ainsi son propre arrêt. — La perte d'une chaussure devint donc la cause de l'expédition des Argonautes. — Il appartient aux esprits réfléchis de chercher le sens profondément initiatique de ce mythe.



La Porte du Temple

Privé de ses métaux, dépouillé d'une partie de ses vêtements et les yeux couverts d'un épais bandeau, le Profane est admis à frapper à la porte du sanctuaire. Ses coups retentissent d'une manière désordonnée et viennent troubler les travaux intérieurs. Interrogé, il manifeste son intention d'être reçu Maçon et fait constater qu'il est né libre et de bonnes mœurs.

Cette constatation lui fait accorder l'entrée du Temple. La porte s'ouvre avec fracas et, pour franchir le seuil, le Profane se courbe jusqu'à terre.

Dans l'antiquité, on obligeait le Récipiendaire à ramper à travers un conduit resserré, à l'imitation de l'enfant qui vient au monde. (Le cabinet de réflexion figure la matrice où se développe le germe. L'enfant y laisse les membranes qui la contenaient, puis il vient au monde à la suite d'un suprême effort. Il est retenu par le cordon ombilical, que rappelle la corde, qui dans les loges anglaises est pendue au cou du Récipiendaire.)

Dans les initiations modernes, on veut surtout faire comprendre que toute science , vraie est fille de l'humilité. L'ignorant présomptueux croit tout savoir et n'éprouve aucun besoin de s'instruire. On réalise donc un premier progrès en se rendant compte qu'on ne sait rien. Quantité de Maçons s'imaginent connaître la Maçonnerie, alors qu'ils ne soupçonnent même pas l'existence de ses mystères et de son ésotérisme. Ceux-là n'ont pas su s'incliner en pénétrant dans le sanctuaire, , ou ils se comportent en intrus et en profanateurs.



Le Récipiendaire est introduit dans le temple les yeux bandés. Il ne voit rien, mais il peut sentir. C'est ce qu'on donne à entendre eu lui faisant appuyer contre sa poitrine la pointe d'un glaive. Il est des vérités d'ordre intuitif qui se devinent et se perçoivent, sans qu'elles soient exprimées.

Le glaire flamboyant est le symbole du Verbe, autrement dit de la pensée active. C'est l'arme unique de l'Initié, qui ne saurait vaincre que par la puissance de l'idée et par la force qu'elle porte en elle-même.

Premier Voyage

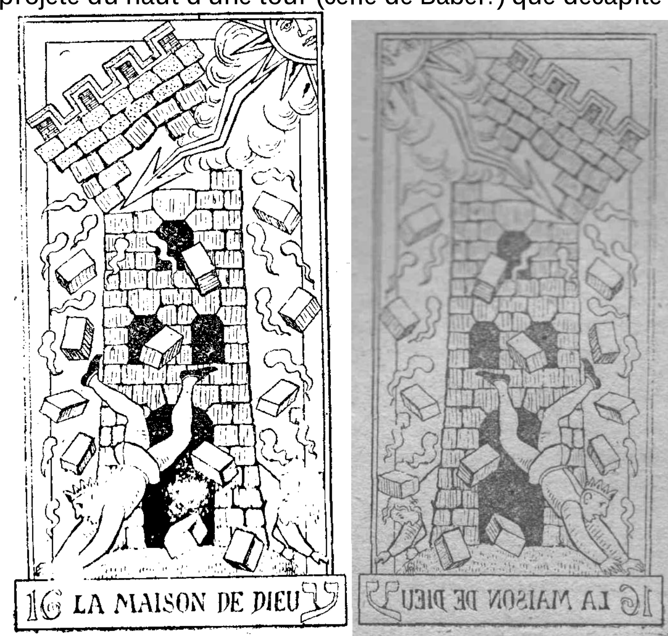
L'homme qui s'exerce à penser marche tout d'abord en aveugle. Il n'avance qu'à talons, trébuchant à chaque pas contre des obstacles qu'il ne saurait surmonter sans l'aide de protecteurs éclairés. Le Récipiendaire, partant de l'Occident (le domaine des faits, la réalité objective, le monde sensible) se hasarde à travers les ténèbres de la région du Nord, Il s'engage dans cette obscure forêt dépeinte par le Dante et citée par Virgile comme cachant le rameau d'or qui procure a Énée l'accès des Enfers.

Ce rameau consacré à Proserpine, c'est la faculté d'induction qui porte l'esprit à généraliser les faits observés. Cette opération mentale, peut conduire aux hypothèses les plus fausses. — La pensée humaine commence par tomber d'erreurs en erreurs. Ce sont autant de pièges et d'embûches dont l'intelligence doit parvenir à se dégager. — La lutte est longue et pénible. Elle conduit

la Récipiendaire jusqu'à l'Orient (le domaine da l'abstraction, la réalité subjective, le monde intelligible). — Des notions rationnelles et synthétiques paraissent alors rendre compte des faits. Il en découle des déductions, c'est-à-dire un retour vers l'Occident (les phénomènes sensibles) par la route du Midi.

Le chemin, pour revenir, n'est plus semé de ronces comme au départ. Mais le voyageur s'impose les plus dures fatigues pour gravir laborieusement la cime d'une montagne abrupte. A peine se félicite-t-il d'avoir atteint une hauteur qui domine de vastes régions, qu'il est soudainement assailli par un orage violent. La foudre gronde, le sol tremble et la grêle accable l'imprudent, qui est finalement entraîné par les tourbillons d'un vent furieux et précipité à travers l'espace jusqu'au lieu d'où il est parti. C'est la purification par l'Air des anciennes épreuves initiatiques. — Le souffle impétueux de l'opinion générale fait effondrer l'échafaudage factice des théories personnelles.

Le Tarot, ce livre hiéroglyphique qui nous a été conservé sous forme d'un jeu de cartes, nous retrace cette épreuve dans sa seizième lame. On y voit un homme projeté du haut d'une tour (celle de Babel?) que décapite le feu du ciel.



Au point de vue moral, le premier voyage est l'emblème de la vie humaine. — Le tumulte des passions, le choc de divers intérêts, la difficulté des entreprises, les obstacles que multiplient sous nos pas des concurrents empressés à nous nuire et toujours disposés à nous rebuter, tout cela est figuré par l'irrégularité de la route que le récipiendaire a parcourue et par le bruit qui s'est fait autour de lui.

Il a gravi avec difficulté une hauteur d'où il serait tombé dans un abîme, si un bras protecteur ne l'eût retenu. Cela indique comment, isolé, livré à ses ressources individuelles et uniquement préoccupé de réussir dans la vie, on se donne souvent beaucoup de peine pour ne récolter que ruine et déception. L'égoïsme est un guide trompeur qui conduit aux mécomptes les plus désastreux.

Deuxième Voyage

Un premier échec ne doit pas décourager. Le penseur déçu s'efforce de discerner la cause de ses erreurs, puis il retourne sur ses pas. Mais il avance avec circonspection, car l'expérience l'a rendu défiant. Par crainte des anciens pièges, il hésite, s'arrête parfois et marche tantôt vite, tantôt lentement. Une grande incertitude pèse sur son esprit. Il manque de confiance en lui-rnême et recule devant les conclusions inattendues auxquelles il est amené.

Pour rendre au Récipiendiaire son assurance, on lui fait subir la purification par l'Eau. C'est une sorte de baptême philosophique qui lave de toute souillure. Toutes les fantasmagories qui faussent l'imagination doivent être entraînées par les ondes de ce fleuve qu'Hercule fit couler à travers les étables d'Augias.

L'Initié doit aussi savoir résister à l'entraînement des courants auxquels, dans la vie, s'abandonnent les natures vulgaires. Il lui appartient, en particulier, de penser par lui-même, sans se faire l'esclave des opinions d'autrui.

Au bruit étourdissant du premier voyage a succédé un cliquetis d'armes, emblème des combats que l'homme est constamment forcé de soutenir pour repousser les influences corruptrices qui l'assiègent et prétendent le dominer. Il doit lutter sans cesse pour se soustraire à la tyrannie des penchants vicieux. Le sage, cependant, saura se tenir à l'écart des conflits déchaînés autour de lui par les passions égoïstes. Il traversera, imperturbable, le champ de carnage où se heurtent les intérêts opposés, se gardant bien, surtout, de se laisser séduire, par les ambitieux sans scrupules, qui savent flatter les appétits et attiser les haines à leur unique profit.

Mais il ne suffit pas de s'abstenir de l'erreur et du vice. Les vertus négatives, indices cependant d'une sagesse trop rare parmi les hommes, sont loin, à elles seules, de donner droit au titre d'Initié. Une dernière épreuve reste donc à subir, et c'est la plus redoutable.

Troisième Voyage

Pour contempler la Reine des Enfers, c'est-à-dire la vérité qui se cache au dedans de lui-même, l'Initié doit franchir une triple enceinte de flammes. C'est l'épreuve du Feu. Le Récipiendaire impassible, qui s'avance d'un pas ferme, parvient au but sain et sauf, après avoir été enveloppé par trois fois d'un manteau brûlant Il marche sans difficulté, ne se heurte à nul obstacle et n'entend aucun bruit.

La facilité de ce voyage est un effet de la persévérance du candidat, qui a su opposer le calme et la sérénité à la fougue des passions (flamme) . Il s'est rendu apte à juger sainement : c'est ce qui lui a permis de pénétrer jusqu'au foyer central de la connaissance abstraite, symbolisé par le Palais de Pluton. (Colonne rouge auprès de laquelle l'Apprenti reçoit son salaire).

L'Initié séjourne au milieu des flammes (passions ambiantes) sans être brûlé, mais il se laisse pénétrer par la chaleur bienfaisante qui s'en dégage. L'enthousiasme éclairé est une force dont il faut savoir tirer parti, car seule elle communique l'énergie nécessaire à la réalisation des grandes choses. Une ardeur vive, mais sagement gouvernée, doit porter l'Initié vers tout ce qui est noble et généreux. Il lui appartient surtout de ne jamais laisser s'éteindre dans son cœur le feu d'un amour profond pour ses semblables. Un rayonnement de sympathie se dégagera ainsi de lui, pour l'entourer d'une atmosphère de bienveillance, auréole d'énergie occultes, permettant d'opérer les prodiges les plus inattendus.

Le Calice d'Amertume

Tout progrès intellectuel étend notre responsabilité morale. On ne peut rien exiger de l'être inconscient ; mais le penseur contracte des devoirs d'autant plus étendus, qu'il est plus avancé dans la connaissance du bien et du mal. Celui qui boit à la coupe du savoir y puise un liquide frais et doux, qui, devenu subitement amer, reprend finalement une douceur primitive.

Il en est ainsi dans la vie de l'Initié. L'insouciance propre aux êtres vulgaires lui est interdite. L'homme éclairé n'a plus le droit de ne vivre que pour lui-même : il se doit à ses semblables, et, loin de ne pouvoir songer qu'a ses intérêts personnels, il porte désormais tout le poids des misères d'autrui. C'est une charge accablante pour l'homme de cœur qui se dévoue, et dont les intentions sont méconnues. Son désintéressement est une anomalie aux yeux des égoïstes ; par suite, sa conduite est suspecté, ses actes sont travestis, il est calomnié, persécuté, abandonné, trahi et méprisé de tous.

Abreuvé d'amertume, la juste est alors tenté de désespérer et risque de succomber, écrasé par l'ingratitude des hommes.

Mais cette suprême épreuve ne saurait surprendre l'Initié. Loin de se laisser abattre et de repousser le calice fatidique, il doit le saisir, décidé à le vider jusqu'à la lie.

C'est alors que la liqueur âcre et brûlante se change en un breuvage réconfortant. L'Initié boit les eaux du Léthé. Il oublie les injures, il ne sent plus ses peines, et persistant dans son abnégation, il retrouve au milieu des tourments de la vie toute sa sérénité d'esprit. Jouissant désormais de la paix des sages, il est admis aux délices des bosquets élyséens. Sa grandeur morale l'élève à une hauteur où la rage des méchants ne saurait plus l'atteindre. Les événements les plus cruels n'ont plus de prise sur lui. Il est au-dessus de tout : véritablement libre et digne du titre d'INITIÉ !

La Bienfaisance

En apprenant au Récipiendaire qu'il vient d'être définitivement admis dans la F∴ M∴, on l'invite à entrer dans la chaîne d'union des Maçons. Cela n'est possible qu'en faisant avec eux acte de solidarité par la participation aux œuvres de bienfaisance de l'Ordre. La vie maçonnique s'inaugure donc par un don volontaire, que chacun proportionne à ses moyens et dont la valeur reste cachée.

C'est avec tact et discrétion que nous devons aider nos frères. Ils ont droit à notre protection, car ceux qui manquent du nécessaire sont les créanciers de ceux qui jouissent du superflu. La bienfaisance est donc de pure justice. Elle doit s'accomplir comme un devoir de solidarité, sans jamais fournir de prétexte à des actes d'ostentation ou de vanité, sources d'orgueil pour celui qui donne et d'humiliation pour celui qui reçoit.

Tous nous pouvons être utiles les uns aux autres. Chacun a besoin de tous, et qui refuserait de secourir son semblable, celui-là s'exclurait lui-même, par ce seul fait, de la communion des Initiés.

La Lumière

Après avoir rempli son premier devoir de Maçon, le Néophyte est conduit à l'autel, où il achève de se lier par un engagement solennel.

Il promet, sur son honneur, de garder inviolablement tous les secrets de la F∴ M∴, et de ne jamais révéler aucun de ses mystères, si ce n'est à un bon et légitime Maçon.

Il promet de s'appliquer de toute son intelligence à la recherche de la Vérité et de consacrer toutes ses forces au triomphe de la Justice.

Il promet d'aimer ses frères et de les secourir selon ses facultés.

Il promet enfin de se soumettre aux lois qui régissent la F∴ M∴

Il consent, s'il devient parjure, à subir les peines qu'il aura méritées, et à ne plus être considéré que comme un être vil, sans honneur ni dignité.

Le Néophyte devra toujours avoir présente à l'esprit l'obligation contractée de sa pleine liberté. Il doit être prêt à la renouveler en toute occasion et se sentir la force de l'observer. Sur l'assurance que le serment qu'il vient de prononcer ne lui donne aucune inquiétude, la Lumière lui est accordée. Au signal donné, le bandeau tombe des yeux du Récipiendaire. Le Temple

s'illumine d'une soudaine clarté, dont le nouvel initié reste d'abord ébloui. Mais dès que sa vue s'est accoutumée à la lumière, il voit les assistants debout et à l'ordre, pointant leurs glaives contre sa poitrine.

Ce n'est pas une menace. Par leur attitude, les assistants annoncent à leur nouveau frère, qu'ils voleront à son secours dans toutes les circonstances difficiles où il pourrait se trouver. Les lames étincelantes dirigées vers lui figurent, en outre, le rayonnement intellectuel que chaque Maçon projettera désormais vers le Néophyte. — Ces glaives, d'ailleurs, sont tenus de la main gauche, côté du cœur, et font allusion ainsi aux effluves de sympathie qui de toutes parts se concentrent sur le nouveau né, qu'on accueille avec joie au sein de la famille maçonnique.

Le Tablier

L'Initié, qui vient de recevoir la Lumière, s'approche de l'Orient pour renouveler son obligation.

Le rituel ancien lui fait mettre le genou gauche à terre et la jambe droite en équerre (soumission, respect à tout ce qui est équitable et juste). La main gauche, tenant un Compas ouvert, il dirige l'une des pointes vers le sein gauche (sincérité parfaite des sentiments exprimés). La main droite est posée sur l'épée flamboyante du Vén∴, glaive couché lui-même sur les statuts de l'Ordre, ou, plus anciennement sur l'Evangile, ouvert au premier chapitre de Saint-Jean.

Le Néophyte ayant confirmé ses engagements, le Vén∴ saisit le glaive flamboyant de la main gauche, il l'étend sur la tête du Récipiendaire et prononce la formule de consécration, en frappant trois coups de maillet sur la lame. Il touche ensuite du glaive les épaules du Néophyte et lui donne l'accolade en l'appelant « mon Frère ». C'est la seule appellation que le nouvel Initié recevra désormais.

Il est en même temps revêtu des insignes de son grade, c'est-à-dire d'un tablier, emblème du travail, qui rappelle qu'un Maçon doit toujours avoir une Vie active et laborieuse. — On ne peut pas se présenter en loge sans en être décoré. Aussi les plus grands hommes se sont-ils fait un honneur de ceindre un modeste tablier de peau d'agneau.

Le penseur y voit le symbole du corps physique, de l'enveloppe matérielle, dont l'esprit doit se revêtir pour prendre part à l'œuvre de la Construction universelle. On peut se souvenir à ce sujet des « tuniques de peau » dont il est question dans la Genèse. Le couple adamique les reçut pour vêtement, lorsqu'il fut contraint de renoncer au Paradis (la jouissance, l'inactivité, le repos). Mais si les anciens textes représentent le travail comme un châtiment, il appartient à la Maçonnerie de le glorifier. L'esclave peut maudire son labeur forcé, mais l'homme libre répugne à la mollesse et à l'oisiveté. Il éprouve le besoin de déployer son activité et trouve le summum du bonheur dans une action constante, féconde et utile au plus grand nombre.

Les Gants

Au Moyen-Age, le nouvel Apprenti devait offrir une paire de gants à tous les membres de l'atelier. Dans la Maçonnerie moderne, c'est au contraire le Néophyte qui reçoit une double paire de gants blancs.

L'une lui est destinée. Il évitera d'en souiller la blancheur, car les mains d'un Maçon doivent toujours rester pures.

L'autre paire doit être offerte par l'Initié à la femme qu'il estime le plus.

La F∴ M∴ rend hommage ainsi aux vertus d'un sexe, qu'elle refuse d'astreindre à l'aridité de ses travaux ordinaires. La femme est la prêtresse du foyer domestique. Elle veille au dedans, alors que l'homme s'agite au dehors. Lorsque celui-ci rentre meurtri des combats de la vie, il puisse de nouvelles forces auprès d'une compagne dévouée, qui panse ses blessures. Intelligente, animée d'un courage d'autre nature que le sien, elle le soutient dans ses défaillances, elle l'encourage dans ses entreprises généreuses et devient ainsi sa collaboratrice incessante. Et si l'homme devait être tenté d'oublier ses devoirs, c'est à la femme qu'il appartient de les lui rappeler. La F∴ M∴ a voulu lui en fournir un moyen puissant. Les gants blancs reçus le jour de son initiation évoquent pour le Maçon le souvenir de ses engagements. La femme qui les lui montrera lorsqu'il sera sur le point de défaillir, lui apparaîtra comme sa conscience vivante, comme la gardienne de son honneur. Quelle mission plus haute pourrait-on confier à la femme que l'on estime le plus ? — Le Rituel fait remarquer que ce n'est pas toujours celle que l'on aime le plus, car l'amour, souvent aveugle, peut tromper sur la valeur morale de celle qui doit être l'inspiratrice de toutes les œuvres grandes et généreuses.

Gœthe, initié à Weimar le 23 juin 1780, s'empressa de faire hommage des gants symboliques à Mme von Stein, en lui faisant remarquer que si le cadeau était infime en apparence, il présentait celle singularité de ne pouvoir être offert par un Franc-Maçon qu'une seule fois dans sa vie.

Restitution des Métaux

Le Néophyte ayant reçu communication des mots, signes et attouchements qui lui permettent de se faire reconnaître comme Apprenti-Maçon, est conduit auprès des surveillants qui le tuilent, en lui faisant exécuter la marche « dans un carré long ». Il est ensuite proclamé membre actif de la loge qui a procédé à sa réception, et désormais tous les Maçons du monde lui devront aide et protection.

L'assemblée acclame le nouvel Initié par la batterie d'usage, puis il est admis à prendre place en tête des frères rangés devant la Colonne du Nord (29).

—

29 La première pièce d'un édifice devait être celle de l'angle nord-est.

Le Vén∴ l'exhorte à mériter par son assiduité aux travaux de la loge, et par la pratique des vertus maçonniques, de pénétrer plus avant dans les mystères de l'Ordre.

Il fait remarquer au Néophyte, que dans l'espace de quelques heures, on lui a donné de quoi réfléchir pendant toute sa vie. Le langage allégorique de la F∴ M∴ doit, en effet, être médité avec soin. Les symboles généralisent en ce que les mots spécifient. Ils permettent d'exprimer des idées générales qui représentent les lois immuables de la pensée humaine. Ils n'ont pas une valeur déterminée et invariable, mais sont susceptibles, au contraire, d'être envisagés à des points de vue multiples, donnant lieu chaque fois, à des interprétations analogues, mais différentes.

On ne saurait donc exposer tout ce que peut signifier un symbole. Il n'y a jamais dans un signe que ce qu'on sait y voir, Le symbolisme est une écriture qu'il faut apprendre à lire. Celui-là seul, pour qui les symboles ne sont plus lettre morte, peut se dire un Penseur et un réel Initié.

Le cérémonial de réception se termine par où il a commencé : l'Initié rentre en possession des métaux dont le Profane avait été dépouillé. Le faux brillant des choses ne doit plus faire illusion à l'homme qui a été purifié intellectuellement et moralement. Quant aux richesses, il ne s'agit aucunement de les mépriser, mais de ne les rechercher qu'en vue de les employer dans l'intérêt de tous.

L'initiation au premier degré constitue par elle-même un cycle complet : celui des purifications, qui enseignent symboliquement au récipiendaire à se dégager des préjugés et des défectuosités profanes, afin de se mettre en état de voir effectivement la Lumière.

Le nouvel initié ne saurait retenir d'emblée tous les détails rituéliques sur lesquels doivent porter ses méditations. Il ne pourra donc compléter son initiation qu'en participant à celle d'autrui. En s'efforçant d'approfondir le sens du cérémonial, au fur et à mesure qu'il se déroulera devant lui, il contribuera par son attitude à rendre plus profond le recueillement au milieu duquel s'accomplissent les initiations.



Le Profane, l'être qui ne pense pas. Affublé d'une défroque bariolée, il porta une besace remplie d'erreurs et de préjugés. Il marche au hasard, sans discernement et sollicité par ses seules passions. Le lynx, qui le mord, figure le châtiment de ses vices. Un crocodile. le guette pour l'engloutir.

CONCEPTIONS PHILOSOPHIQUES SE RATTACHANT AU RITUÉLISME DU GRADE D'APPRENTI

Les Traditions

Certaine» théorie» ont exercé une influence prépondérante sur la pensée humaine. Un Initié ne doit pas les ignorer. Nous exposerons donc ici quelques idées des Anciens susceptibles d'éclairer la question : D'où venons-nous?

Il reste entendu que la F∴ M∴, ne préconise aucune manière de voir déterminée. Elle sollicite la pensée indépendante, et, pour mieux stimuler les intelligences, elle évite de leur jeter en pâture des solutions arbitraires.

Qu'on prenne donc bien garde à ce qui va suivre. C'est a titre de renseignement que nous allons nous efforcer de reproduire les théories des antiques hiérophantes. Notre but est de fournir un aliment aux réflexions de ceux qui veulent penser, et non de soutenir une thèse. La F∴ M∴, repousse tout dogmatisme et ne saurait se faire le champion d'aucune doctrine. Elle refuse de prendre parti et cherche l'accord entre tous les penseurs, car c'est dans cet , accord que lui apparaît la Vérité.

La Régénération

Rien ne commence et rien ne finit d'une manière absolue. Il n'y a de commencement et de fin qu'en apparence. En réalité tout se tient, tout se continue, pour subir d'incessantes transformations qui se manifestent par une série de modes successifs d'existence.

Ces modes sont variés. Tout ce qui se réalise en acte a précédemment existé en puissance. Les énergies qui se groupent pour donner naissance à un être subsistaient avant son apparition. Tout être a donc ses racines dans l'origine même de toutes choses.

Des considérations de ce genre ont fait envisager la vie terrestre de chaque être comme une phase particulière d'une vie plus étendue. Cette phase n'est même apparue que comme un accident dans la vie permanente de l'être. L'homme a semblé faire son entrée sur la scène du monde comme sur celle d'un théâtre. Il s'introduit transitoirement dans la peau d'une personne (*Persona*, en latin, signifie masque, et par extension rôle, acteur). L'identification est si parfaite, que la plupart des humains prennent leur rôle au sérieux : ils croient, comme on dit familièrement, « que les choses sont arrivées ». Grimés et affublés de costumes assortis, ils prennent le langage, le ton, les gestes, le maintien du personnage qu'ils ont à représenter, puis ils jouent avec une telle conviction, qu'ils oublient totalement qu'à la chute du rideau les acteurs jettent masques et oripeaux pour redevenir eux-mêmes.

Les Initiés antiques se prétendaient au-dessus de pareilles illusions, qu'ils jugeaient indispensable de ne pas détruire chez le vulgaire. Pour eux, mystiques raffinés, la vie intégrale de l'homme comportait des phases alternatives d'action et de repos. La vie présente est une période d'activité matérielle. Mais avant de naître, nous avons déjà vécu dans un état imperceptible pour nos sens. Nous étions alors livrés à la vie du rêve, et, selon les souvenirs conservés d'une précédente période active, nous étions en proie au cauchemar du remords, ou nous goûtions la douce satisfaction du devoir accompli. C'était le séjour de l'âme dans le royaume de Pluton (le monde invisible).

Mais les peines du Tartare n'étaient pas éternelles et le repos élyséen n'avait rien de définitif. A un moment donné la partie persistante de l'être se trouvait rappelée à de nouvelles destinées terrestres. Il y avait alors oubli du passé. Le Profane était dépouillé de ses métaux. L'être renonçait à tout ce qu'il avait acquis. Il se reconstruisait lui-même, en se reprenant par la base. Il refaisait toute son évolution, recommençant par le commencement, et repartait d'où il était primitivement venu.

Ce ne sont là que pures extravagances pour qui ne se donne pas la peine d'approfondir. Mais le penseur pourra utilement puiser dans le trésor de ces vénérables traditions, surtout s'il possède quelques notions d'embryologie.

La Genèse individuelle

Les données nébuleuses du mysticisme antique s'éclairent parfois d'une manière nette et précise grâce aux découvertes de la science moderne. Les idées des anciens ne doivent donc pas être dédaignées. — Des méthodes avec lesquelles nous sommes peu familiarisés ont pu les conduire à des solutions qui se rapprochent singulièrement des nôtres.

Rien de surprenant à cela ! Il n'y a qu'une Vérité, et c'est elle qui inspire toutes les méditations.

Mais la Vérité fondamentale s'altère par l'expression. Dès qu'on la revêt d'une forme, son auguste nudité se masque, et les divergences de vue se manifestent. Il appartient dès lors à l'Initié de faire abstraction du signe extérieur. — En matière de formules, de théories, de systèmes, le penseur doit exercer sa pénétration d'esprit, afin de discerner la pensée primitive, qui presque toujours lui apparaîtra comme une éclatante Vérité, enfouie sous, une accumulation d'erreurs.

Les allégories de la Chambre des Réflexions se rapportent pleinement à cette recherche de la pensée pure, saisie dans un état antérieur à toute concrétion, — Cette pensée généralisée, échappant à toute expression, correspond à la Matière Première des Sages, point de départ du Grand Œuvre.

Mais envisageons les choses à un autre point de vue. Considérons l'ovule maternel qui vient de se fixer sur la paroi utérine. C'est une simple vésicule aqueuse au sein de laquelle la fécondation semble avoir allumé un foyer d'initiative (Colonne J), en sorte qu'en elle se marient le Feu et l'Eau, ou la Soufre et le Sel, comme l'ont voulu les anciens rituélistes.

Le Récipiendaire reste censément enfermé pendant neuf jours dans le sein de la terre. Cela rappelle les neuf mois de la gestation humaine. — Tant que durait l'épreuve, le postulant ne se nourrissait que de pain et d'eau ; de plus, il ne parlait à personne. Ces austérités ont pu suggérer l'idée des retraites religieuses et des neuvaines.

Les Epreuves

L'enfant est aveugle moralement et intellectuellement. Il débute dans la vie soutenu par ses proches, qui ne pourront l'abandonner à lui-même que lorsqu'il sera en pleine possession de ses facultés.

Celle-ci se développent peu à peu. L'homme se fait progressivement; ses forces s'accroissent en raison même de leur mise en œuvre : les difficultés qu'il rencontre sont un stimulant. Elles nous obligent à acquérir ce qui nous manque. Si tout se faisait de soi-même, nous n'aurions aucune raison d'être, car, comme tout organe, nous n'existons qu'en vue de la fonction que nous avons à remplir. Si nous n'avions rien à désirer, rien à vaincre et rien à conquérir, notre rôle serait nul. La lutte nous forme, elle préside à notre évolution et nous fait, ce que nous sommes.

La vie d’ailleurs est une école. On n'y est pas pour s'amuser, mais pour se faire et pour s’instruire. Nous devons conquérir nos grades dans la hiérarchie de l'existence et gravir un à un les échelons du perfectionnement individuel.

Mais il s'agit en premier lieu d'atteindre l'âge adulte. L'homme, alors, doit avoir appris à gouverner les forces dont il dispose. La construction corporelle est achevée docile aux impulsions volontaires, l'organisme est l’instrument de travail de l'esprit. C'est un vêtement (tablier) que l'homme invisible emploie comme un scaphandre pour plonger dans le domaine des sens, afin d'y accomplir sa tache.

Le principe intelligent se dégage transitoirement de cet appareil et perd alors tout contact avec le monde sensible. C'est le cas du sommeil ou des états analogues qui interrompent le cours des travaux symbolique : Ceux-ci reprennent force et vigueur dès que nous revenons à nous par le réveil, c'est-à-dire lorsque l'homme invisible s’avise de ceindre à nouveau le tablier allégorique.

L'homme parvenu à se posséder entièrement est comparable à l'artiste qui s'est rendu maître de son instrument au point d'en faire strictement ce qu'il veut. Dans cet état d'harmonie et d'accord parfait entre l'esprit qui commande et le corps qui obéit, il arrive que celui-ci bénéficie de l'expérience acquise par la partie transcendante de l'être. L'atavisme, en effet, ne suffit pas à ex-

pliquer des talents et des dispositions heureuses que certains individus manifestent à un tel degré, qu'ils semblent se ressouvenir de ce qu'ils auraient pu avoir appris dans une précédente existence. — Ce serait un effet de la restitution des métaux.

Si étranges que puissent paraître ces idées, n'ayons pas la présomption de les repousser avec trop de dédain.

Elles sont susceptibles d'une certaine mise au point, et l'Initié ne peut pas se contenter de penser simplement en homme de son temps et de son pays. Il doit s'appliquer à tout comprendre, pour s'assimiler la pensée de toutes les époques et l'esprit intime de toutes les philosophies.

Tout est vrai lorsqu'on comprend, tout est faux lorsqu'on ne comprend pas.



Pluton règne sur le monde intérieur.
Cerbère est le Sphinx des régions infernales.
Ses trois têtes posent les trois questions :
D'où venons-nous ?
Que sommes-nous ?
Où allons-nous ?

DEVOIRS DE L'APPRENTI-MAÇON

Devoirs généraux de l'Initié

Les rites initiatiques n'ont aucune vertu sacramentelle. Le Profane, qui a été reçu Maçon selon les formes traditionnelles, n'a point acquis, par ce seul fait, les qualités qui distinguent le penseur éclairé de l'homme inintelligent et grossier. Le cérémonial de réception n'a de valeur qu'en tant que mise en scène d'un programme qu'il importe au Néophyte de suivre pour entrer en pleine possession de toutes ses facultés. L'Apprenti-Macon a donc pour premier devoir de méditer les enseignements du rituel, afin d'y conformer sa conduite. C'est là son devoir par excellence, son seul devoir qui comprend tous les autres.

Mais un débutant réclame des prescriptions plus précises. Elles sont contenues dans l'obligation qu'il a prêtée avant de recevoir la Lumière.

Se taire devant les Profanes.
Chercher la Vérité.
Vouloir la Justice.
Aimer ses frères.
Se soumettre à la Loi.

Discrétion maçonnique

S'interdire de parler, pour s'astreindre à écouter, est d'une excellente discipline intellectuelle, lorsqu'on veut apprendre à penser. Les idées se mûrissent par la méditation silencieuse, qui est une conversation avec soi-même. Les opinions raisonnées résultent de débats intimes, qui s'engagent dans le secret de la pensée. Le sage pense beaucoup et parle peu.

Un jeune Maçon doit donc, d'une manière générale, se montrer très réservé. Tout prosélytisme intempestif lui est interdit. Il n'est pire erreur que la vérité mal comprise. Parler pour se faire mal comprendre est a la fois dangereux et nuisible. Il faut donc toujours nous mettre à la portée de ceux qui nous écoutent. Chercher à étonner, en exposant des idées trop hardies, est essentiellement anti-maçonnique. A quoi bon effaroucher les esprits timides ? Les intelligences ont besoin d'être préparées à recevoir la lumière : une clarté trop brusque aveugle et n'éclaire point. Lorsque le bandeau symbolique est tombé de ses yeux, tout Initié a pu constater que l'éblouissement produit une sensation douloureuse. Soyons donc attentifs à ne heurter aucune conviction sincère. Ecoutons chacun avec bienveillance, sans faire parade de notre manière de voir. Nous avons à former notre opinion, et, dans ce but, il nous est avantageux d'entendre les avocats des causes les plus contradictoires. Apprenons à juger sans le moindre parti-pris, c'est ainsi que nous deviendrons réellement des penseurs indépendants ou des libres-penseurs dans le vrai sens du mot.

Secret

Un Maçon doit s'abstenir de toute divulgation susceptible de porter préjudice à la F∴ M∴ ou à ses membres.

Tous les membres de l'Ordre sont solidarisés par un contrat formel de réciprocité. Ils ont des obligations les uns envers les autres, et, pour les remplir, il est indispensable que les Initiés puissent se distinguer des Profanes. Les moyens de reconnaissance doivent donc faire l'objet du secret le plus absolu.

Quant au détail des rites qui se pratiquent au sein des temples maçonniques, il est interdit d'en parler au dehors. Les esprits superficiels ne pourraient qu'en prendre prétexte pour ridiculiser la F∴ M∴ Il faut éviter, à ce point de vue, de jeter des perles devant les pourceaux.

Le formalisme du rituel maçonnique n'est point d'ailleurs resté secret. Il a été divulgué dans de nombreux ouvrages parus dès le commencement du siècle dernier. Mais on ne peut faire connaître sous ce rapport que le côté matériel de nos pratiques. L'Ésotérisme n'est pas susceptible de divulgation.

La discipline du silence portait les anciens Maçons à laisser sans réplique les calomnies dont ils étaient l'objet. Ils attendaient stoïquement que la vérité se fit jour. Elle triomphe nécessairement, comme le donne à entendre la vieille maxime : Bien faire et laisser braire.

La pensée, au surplus, est en elle-même une force qui agit au dehors d'une manière mystérieuse. Elle peut influencer la volonté d'autrui, sans, même qu'elle soit exprimée par la parole ou par l'écriture. C'est ce que révèle l'étude des lois occultes de la pensée, L'Initié instruit de ces lois s'applique à se taire. Il se concentre afin d'imprimer à ses idées une plus haute tension. C'est un conspirateur qui dispose du plus puissant de tous les moyens d'action : la pensée dirigée en pleine connaissance de cause. Mais il convient en ces matières de joindre l'exemple au précepte et de ne pas enfreindre, plus qu'il n'est permis, la loi du silence.

Tolérance

Il est toujours présomptueux de se faire juge d'une opinion quelle qu'elle soit. Les manières de voir divergentes qui se font jour sont toutes également respectables lorsqu'elles émanent de personnes sincères. Elles expriment la vérité sous les différents aspects qu'elle présente, en raison des points de vue multiples d'où elle est susceptible d'être envisagée.

Il se rencontre donc une part de vrai dans toutes les opinions. Nul n'est dans l'erreur absolue et nul, d'autre part, ne peut se flatter de posséder la vérité parfaite. Soyons donc indulgents et ne demandons pas à chacun de voir les choses comme nous-mêmes.

Les intelligences sont faibles. Elles ne s'approchent de la Vérité qu'en parcourant une série d'étapes qu'il faut gagner une à une. Pour favoriser le progrès des esprits il faut donc tenir compte des phases successives de toute évolution intellectuelle. On obtiendra les meilleurs résultats en intervenant discrètement. On ne saurait trop mettre en application la devise de Rabelais : *Noli ire, fac venire*. Ne bousculez pas les retardataires pour les obliger à marcher malgré eux ; contentez-vous de les précéder en les encourageant : ils ne manqueront pas de vous suivre. Gardez-vous surtout de procéder par affirmations, par formules et par dogmes. Rien n'est plus contraire à l'esprit maçonnique. Ne cherchez pas à imposer votre manière de voir, mais amenez les autres à découvrir ce que vous avez trouvé vous-mêmes. Pensez et faites penser.

Recherche du Vrai

La F∴ M∴, se distingue des églises par ce fait qu'elle ne se prétend point en possession de la Vérité. L'enseignement maçonnique ne comporte ni dogmes, ni credo d'aucune sorte. Chaque Maçon est appelé à construire par, lui-même l'édifice de ses propres convictions. C'est dans ce but qu'il est initié à la pratique de l'Art de la Pensée.

Cet art s'exerce sur des matériaux qu'il faut dégrossir. Il s'agit, en d'autres termes, d'élaguer les erreurs qui défigurent la vérité. Celle-ci est partout ; mais elle est cachée. Elle demande à être extraite de tout ce qui paraît faux et superstitieux. La superstition n'est que la pétrification, l'écorce ou le cadavre d'une notion vraie, qui n'a su être ni saisie, ni exprimée correctement.

Ne repoussons donc rien *a priori*. Toute prévention, tout parti-pris s'oppose à notre impartialité de jugement. Le véritable ami de la vérité ne saurait être un esprit borné, systématiquement enfermé dans le cercle étroit de son horizon mental. Ce doit être une intelligence largement ouverte à toutes les idées susceptibles de provoquer une modification des convictions présentes. Celui qui a ses idées arrêtées et qui tient à les conserver, n'est pas un homme de lumière et de progrès : c'est un pontife qui croit savoir et qui a foi dans son infaillibilité. Si l'initiation ne parvient pas à le désabuser, c'est qu'il ferme les yeux et qu'il tient à rester Profane.

Réalisation

Si la F∴ M∴ ne se livrait qu'à la spéculation pure, elle resterait dans le domaine abstrait sans compatir aux maux qui accablent l'humanité. Or ces maux ont leur répercussion sensible dans le cœur de tout homme généreux. L'initié, par suite, ne s'isole point du monde. Il se garde d'imiter ces mystiques égoïstes qui cherchent la perfection loin du contact de la corruption générale. Il partage moins encore l'indifférence des satisfaits qui ne visent qu'à jouir de faveurs accordées au petit nombre.

L'homme de cœur se sent lésé par toute iniquité, même lorsqu'il n'en est pas directement victime. Se désintéresser du sort d'autrui, c'est rompre le lien de solidarité qui unit tous les membres de la famille humaine. Or les individus ne tirent leur force que de la collectivité dont ils font partie. Se détacher du tout auquel on est incorporé, c'est se vouer à la mort. L'égoïste qui ne prétend vivre que pour lui-même, cesse de participer à la vie générale. Il se comporte comme un corps étranger au sein de l'organisme humanitaire et devient un élément morbide, une cause de maladie sociale.

La F∴ M∴ est une alliance universelle d'hommes honnêtes, sincèrement dévoués au bien de tous. Par l'union d'un ensemble de volontés fortes une action irrésistible s'exerce sur les volontés faibles. C'est dans ce sens qu'il faut vouloir la Justice, car ce que l'on veut avec persistance et fermeté, on ne peut manquer de l'obtenir.

Fraternité initiatique

La force d'une association réside essentiellement dans la cohésion de ses membres. Plus ils sont unis, et plus ils sont puissants. En Maçonnerie, l'union n'est point l'effet d'une discipline imposée : elle ne peut naître que de l'affection que ressentent les uns pour les autres les Initiés. Il est donc de la plus haute importance de contribuer par tous les moyens à resserrer les liens qui unissent les Maçons.

Il est indispensable, avant toutes choses, de se voir, afin de se connaître, de s'apprécier et de s'estimer. Toutes les réunions maçonniques seront donc suivies avec la plus grande assiduité. On s'y comportera de manière à mériter la sympathie de chacun, et d'autre part, on se montrera plein d'indulgence à l'égard des défauts de ses frères. — L'homme est toujours imparfait. Il faut donc éviter de s'arrêter aux faiblesses d'autrui ; discernons les qualités de nos collaborateurs et passons la truelle sur les rugosités des pierres que doit indissolublement unir le ciment de la plus franche amitié.

Respect de la loi

Au-dessus des lois conventionnelles, il est une Loi idéale, écrite dans le cœur des hommes de bien. C'est à cette règle souveraine que l'Initié se soumet sans réserve.

Quant aux lois positives, si imparfaites qu'elles soient, elles n'en sont pas moins respectables. Elles constituent l'élément fondamental de toute civilisation, elles garantissent contre l'arbitraire, assurent l'ordre et s'imposent comme sanction nécessaire du pacte social.

Un Initié se soumet donc aux lois, alors même qu'elles seraient injustes. Il s'incline devant la volonté générale, même lorsque celle-ci se trompe. — Socrate a préféré boire la ciguë, plutôt que de se soustraire à l'arrêt légal, mais inique, qui le frappait. Robespierre est tombé en refusant d'appeler le peuple à la révolte. Ce sont là de grands exemples.

Les Francs-Maçons se soumettent scrupuleusement à la législation de tous les pays où il leur est permis de se réunir librement, ils ne conspirent contre aucune autorité légalement constituée. Leur action humanitaire ne peut donc porter ombrage qu'aux gouvernements qui ont conscience d'avoir contre eux le droit.

En ce qui concerne la loi maçonnique, les Maçons en observent surtout l'esprit. Les règlements ne s'imposent pas à eux avec une inflexibilité tyrannique. Ils préconisent une ligne de conduite qui a pour elle l'autorité d'une longue expérience. Mais il ne faut jamais perdre de vue que les prescriptions réglementaires s'adressent à des hommes qui pensent et qui se dirigent selon la logique. Or, pour le Penseur, la Raison reste la loi suprême, contre laquelle aucune stipulation écrite ne saurait être invoquée. L'Initié jouit d'une entière liberté, parce qu'il est pleinement raisonnable et que, par suite, il ne peut faire qu'un bon usage de sa volonté. C'est en ce sens que le Maçon doit être libre dans la loge libre. Lorsque Rabelais résumait la règle des Thélémites par : FAIS CE QUE VOULDRAS, il comprenait « que gens libres, bien nez, bien instruictz, conversant en compagnies honnestes, ont par nature un instinct et aguillon qui tousjours les poulse à faicts vertueux et retire de vice, lequel ils nommaient honneur. Iceulx, quand par vile subjection et contraincte sont déprimez et asservit, détournent la noble affection par laquelle à vertuz franchement tendoient, à déposer et enfraindre ce joug de servitude : car nous entreprenons toujours choses deffendues et convoitons ce que nous est dénié. »

CATÉCHISME INTERPRÉTATIF DU GRADE D'APPRENTI

A chaque grade maçonnique se rattache une instruction par demandes et réponses.

Les questions sont posées de manière à stimuler la réflexion. Le penseur doit s'efforcer d'y répondre selon la logique, et ne pas se contenter de retenir simplement les réponses conventionnelles.

Certaines de ces réponses doivent, au tuilage, être données textuellement : elles sont imprimées en caractères spéciaux.

D. — Quel est le lien qui nous unit ? (30)
R. — *La Franc-Maçonnerie.*
D. — Qu'est-ce que la Franc-Maçonnerie ?
R. — C'est une alliance universelle d'hommes éclairés, unis pour travailler en commun au perfectionnement intellectuel et moral de l'humanité.
D. —La Franc-Maçonnerie est-elle une religion ?
R.—Ce n'est pas une religion dans le sens étroit du mot. Mais, mieux que toute autre institution, elle a pour effet de relier les hommes entre eux ; c'est par ce fait une religion (de *religare*, relier) dans le sens le plus large et le plus élevé du terme.
D. — Etes-vous Maçon ?
R. — *Mes frères me reconnaissent pour tel.*
D. — Pourquoi répondez-vous ainsi ?
R. — Parce qu'un Apprenti-Maçon doit se défier de lui-même et craindre de porter un jugement avant d'avoir fait appel aux lumières de ses Frères.
D. — Qu'est-ce qu'un Maçon ?
R. — *C'est un homme né libre et de bonnes mœurs, également ami du riche et du pauvre s'ils sont vertueux.*
D. — Que veut dire *né libre* ?
R. — L'homme *né libre* est celui qui, après être mort aux préjugés du vulgaire, s'est vu renaître à la vie nouvelle que confère l'initiation.
D. — Pourquoi dites-vous qu'un Maçon est également ami du riche et du pauvre s'ils sont vertueux ?
R. — Pour indiquer que la valeur individuelle doit s'apprécier en raison des qualités morales. L'estime ne doit se mesurer que selon la constance et l'énergie que l'homme apporte à la réalisation du bien.
D. — Quels sont les devoirs du Maçon ?
R. — *Fuir le vice et pratiquer la vertu.*
D. — Comment un Maçon doit-il pratiquer la vertu ?
R. — En préférant à toutes choses la Justice et la Vérité.
D. — Où avez-vous été reçu Maçon ?
R. — *Dans une L∴ juste et parfaite.*
D. — Que faut-il pour qu'une L∴ soit juste et parfaite ?
R. — *Trois la dirigent; cinq l'éclairent; sept la rendent juste et parfaite.*
D. — Expliquez cette réponse.
R. — Les *trois* sont le Vén∴ et les deux Surv∴ — Ces officiers avec l'Orat∴ et le Sec∴, sont les *cinq* lumières de la L∴ — Mais il faut que sept membre de la L∴ au moins soient réunis pour pouvoir procéder à des Initiations régulières. — Sur ces sept, trois au moins, doivent posséder le grade de Maître et deux le grade de Compagnon.
Trois Maçons, dont l'un au moins est Maître, constituent une *loge simple*, apte à prendre des délibérations. — La réunion de cinq Maçons, dont trois Maîtres et un Compagnon, forme une *loge juste*, compétente en matière d'instruction judiciaire. — Enfin la *loge parfaite*, composée de sept membres, comme il est dit ci-dessus, possède seule la plénitude de la souveraineté maçonnique.
D. — Depuis quand êtes-vous Maçon ?
R. — *Depuis que j'ai reçu la lumière.*
D. —Que signifie cette réponse?
R.— Que nous ne devenons réellement Maçons qu'à partir du jour où notre esprit s'est ouvert à l'intelligence des mystères maçonniques.
D. — A quoi reconnaîtrai-je que vous êtes Maçon ?
R. — *A mes signes, paroles et attouchements.*
D. — Comment interprétez-vous cette réponse ?
R. — Un Maçon se reconnaît à sa façon d'agir, toujours équitable et franche (*signes*) ; à son langage loyal et sincère (*paroles*) ; enfin à la sollicitude fraternelle qu'il manifeste pour tous ceux à qui il est rattaché par les liens de la solidarité (*serrements de main, attouchements*).
D. — Comment se font les signes des Maçons ?
R. — *Par équerre, niveau et perpendiculaire.*
D. — Expliquez cette réponse.

---

30 D'après les anciens rituels anglais, le tuilage débute comme suit :
D. — Y a-t-il quelque chose entre vous et moi ?
R. — Oui, Vén∴ M∴
D. — Qu'est-ce, mon F∴ ?
R. — Un secret.
D. — Lequel ?
R. — La Fr∴ Mac∴
D. — Je présume donc que vous êtes Franc-Maçon ?
R. — J'ai été reçu et, admis comme tel par mes FF∴ Maîtres et Compagnons.

R. — Le Maçon, dans ses actes, doit s'inspirer des idées de justice et d'équité (*Equerre*) ; il doit viser au nivellement des inégalités arbitraires (*Niveau*) ; et contribuer enfin à élever sans cesse le niveau social (*Perpendiculaire*).

D. — Donnez-moi le signe.

R. — ..... (On le donne).

D. — Que signifie ce signe ?

R. — *Que je préférerais avoir la gorge coupée, plutôt que de révéler les secrets qui m'ont été confiés.*

D. — Ce signe n'a-t-il pas d'autre signification ?

R — La main droite, placée en équerre sous la gorge, paraît contenir le bouillonnement des passions qui s'agitent dans la poitrine et préserver ainsi la tête de toute exaltation fébrile, susceptible de compromettre notre lucidité d'esprit. — Le signe d'Apprenti signifie à ce point de vue : *Je suis en possession de moi-même et je m'attache à juger tout avec impartialité.*

D. — Donnez-moi le mot de passe.

R. — N. I. A. C. L. A. B. U. T.

D. — Que signifie ce mot ?

R. — Il fait allusion à des mystères qu'on ne saurait approfondir d'emblée :

La Bible donne ce nom au premier homme qui ait forgé des métaux. Il se rapporte aux Toublaï, peuple de l'Asie Mineure livré dès la plus haute antiquité à l'industrie minière.

Le père de la métallurgie rappelle Vulcain, dieu du travail chez les Romains. Les Alchimistes en ont fait le fondateur de leur science.

En Maçonnerie on a parfois interprété le mot de passe du gr∴ d'app∴ dans le sens de *possession du monde*, d'où l'idée de la F∴M∴ exerçant son influence sur tous les peuples de la terre.

A un autre point de vue, *Thubal-Kain* nous apparaît comme l'ardeur interne expansive (l'activité du feu vital) qui s'entretient par un mouvement de retour sur elle-même. Cette « diffusion abondante de force centrale » produit l'énergie qui porte l'homme au travail (31).

D. — Donnez-moi le mot sacré.

R. — *Je ne sais ni lire, ni écrire, je ne puis qu'épeler. Dites-moi la première lettre, je vous dirai la seconde.*

D. — J.

R. — (On donne le mot lettre par lettre).

D. — Que signifie ce mot?

R. — *Il établit, il fonde*. C'est le nom d'une colonne de bronze dressée à l'entrée du temple de Salomon. Les Apprentis recevaient près d'elle leur salaire.

D- — Pourquoi dites-vous : « Je ne sais ni lire ni écrire. » A quoi se rapporte votre ignorance ?

R — Au langage emblématique employé par la F∴ M∴ — Le sens ne s'en discerne que progressivement, et l'Initié, au début de sa carrière, épelle avec difficulté ce qui, plus tard, fera pour lui l'objet d'une lecture courante.

D. — Que vous indique la manière d'épeler le mot sacré ?

R. — La méthode d'enseignement de la F∴ M∴, qui sollicite les efforts intellectuels de chacun, tout en évitant d'inculquer des dogmes. — On met le Néophyte sur la voie de la vérité, en lui donnant symboliquement la première lettre du mot sacré ; il doit trouver lui-même la seconde, puis on lui indique la troisième, afin qu'il devine la quatrième.

D. — Qu'appelle-t-on *salaire* en Maçonnerie ?

R. — C'est la récompense du travail, le résultat qu'il produit pour l'ouvrier.

D. — Par quoi se traduit le *salaire* des Maçons ?

R. — Par un perfectionnement graduel de soi-même.

D- — Pourquoi les Apprentis reçoivent-ils leur salaire près de la Colonne J ?

R. — Parce qu'elle symbolise l'*énergie productrice, le foyer d'où rayonne l'activité humaine.*

D. — Quel est ce foyer?

R. — C'est le centre conscient auquel se rapporte chez l'individu la conception du *moi*. — L'Apprenti-Maçon doit s'absorber en lui-même, se replier sur la source initiale de sa pensée, afin de chercher dans la raison pure le point de départ de ses connaissances. C'est pourquoi au début de son initiation il est enfermé dans le sein de la terre, où, rentrant en lui-même, il doit descendre jusque dans les profondeurs du puits où la Vérité se trouve cachée.

D. — Quelle est la forme de votre Loge ?

R. — *Un carré long.*

D. — Dans quel sens est sa longueur ?

R. — *De l'Orient à l'Occident.*

D. - Sa largeur ?

R. — *Du Midi au Septentrion.*

D. - Sa hauteur ?

R. — *Du Zénith au Nadir.*

D. — Que veulent dire ces dimensions ?

R. — *Que la Franc-Maçonnerie est universelle.*

D. — Pourquoi votre Loge est-elle située de l'Orient à l'Occident ?

---

31 Voir pour plus de développements : Fabre d'Olivet, *Langue hébraïque restituée*, Genèse, Ch. IV, v. 22.

R. — Elle est orientée, comme tous les anciens édifices Sacrés, pour rappeler que la Maçonnerie marque à ses adeptes la direction d'où vient la lumière. Il appartient aux Maçons de s'engager dans la voie tracée afin de marcher par eux-mêmes à la conquête du Vrai.

Il est à remarquer que les cathédrales construites par les Francs-Maçons du Moyen-Age ont toujours leur grand axe strictement parallèle à l'équateur terrestre.

D. - Qu'entendez-vous par le mot Loge ?

R. — C'est le lieu secret qui sert d'abri aux Maçons pour couvrir leurs travaux.

D. — Pourquoi les travaux maçonniques doivent-ils, s'accomplir à couvert ?

R. — Parce que toutes les forces, qui sont destinées à se déployer utilement au dehors, doivent tout d'abord être concentrées sur elles-mêmes, afin qu'après s'être mûries par la compression, elles puissent acquérir leur summum d'énergie expansive.

D. — A quoi peut se comparer une loge régulièrement couverte?

R. — A la cellule organique et plus spécialement a l'œuf qui contient un être en puissance de devenir. — Tout cerveau pensant figure en outre un atelier fermé : c'est une assemblée délibérante, abritée contre l'agitation du dehors.

D. — Que dites-vous quand les travaux ne sont pas à couvert ?

R. — *Il pleut !* (Cette expression permet aux Maçons de s'avertir entre eux, lorsque leur conversation risque d'être surprise par des oreilles profanes.)

D. — Qu'est-ce qui soutient votre Loge ?

R. — *Trois grands piliers qu'on nomme Sagesse, Force et Beauté, et qui sont symboliquement représentés par le Vén∴ et les deux Surv∴*

D. — Comment ces piliers allégoriques peuvent-ils soutenir votre Loge, c'est-à-dire présider au travail constructif des Maçons ?

R. — *La Sagesse invente, la Force exécute et la Beauté orne.*

D. — Pourquoi vous êtes-vous fait recevoir Franc-Maçon ?

R. — *Parce que j'étais dans les ténèbres et que j'ai désiré la lumière.*

D. — Expliquez cette réponse.

H. — La société au milieu de laquelle nous vivons n'est qu'à demi civilisée. Les vérités essentielles y sont encore entourées d'ombres épaisses, les préjugés et l'ignorance la tuent, la forée y prime le droit. La plus grande somme de vérités et de lumières ne saurait donc mieux se rencontrer que dans les Temples maçonniques, consacrés au travail et à l'étude par des hommes éprouvés et choisis.

D. — Dans quel état étiez-vous quand on a procédé à votre initiation ?

R. — *Ni nu, ni vêtu, mais dans un état décent et dépourvu de tous métaux.*

D. — Pourquoi dans cet état?

R. — Dépouillé d'une partie de mes vêtements, pour rappeler que la vertu n'a pas besoin d'ornements.

Le cœur à découvert, en signe de sincérité et de franchise.

Le genou droit mit à nu, pour marquer les sentiments d'humilité qui doivent présider à la poursuite du Vrai.

Le pied gauche déchaussé, à l'imitation d'une coutume orientale, et par respect pour un lieu qui est saint, parce qu'on y recherche la Vérité (32).

Dépourvu de tous métaux, comme preuve de désintéressement, et pour apprendre à se priver sans regret de tout ce qui peut nuire à notre perfectionnement.

D. — Comment avez-vous été introduit en Loge?

R. — *Par trois grands coups.*

D. — Quelle est leur signification ?

'R. — *Demandez et vous recevrez* (la Lumière) ; *cherchez et vous trouverez* (la Vérité) ; *frappez et on vous ouvrira* (les portes du Temple).

D. — Que vous est-il arrivé après votre introduction dans le Temple ?

R. — *Après avoir subi diverses épreuves et du consentement de mes frères, le Maître de la Loge m'a reçu Maçon.*

D. — Quelles sont ces épreuves et que signifient-elles?

R. — Ces épreuves ont consisté en trois voyages destinés à m'enseigner la route qui conduit à la Vérité.

D. — Qu'avez-vous fait après avoir subi les épreuves?

R. — J'ai promis de garder les secrets de l'Ordre et d'agir en toutes circonstances comme un bon et loyal Maçon.

D. — En quoi consistent les secrets de l'Ordre ?

R. — Dans la connaissance des vérités abstraites, dont le symbolisme maçonnique est la traduction sensible.

D. — Qu'avez-vous aperçu en entrant en Loge ?

R. — *Rien que l'esprit humain puisse comprendre : un voile épais me couvrait les yeux.*

D. — Comment expliquez-vous cette réponse ?

R. — Il ne suffit pas à l'homme d'être mis en présence de la Vérité pour qu'elle lui soit intelligible. La lumière n'éclaire l'esprit humain que lorsque rien ne s'oppose à son rayonnement. Tant que l'illusion et les préjugés nous aveuglent, l'obscurité règne en nous et nous rend insensibles à la splendeur du Vrai.

D. — Qu'avez-vous vu en recevant la lumière ?

---

32 La voix qui sortait du buisson ardent dit à Moïse : « N'approche point d'ici ; déchausse tes souliers de tes pieds, car la lieu où tu te tiens est une terre sainte ! »

R. — *Le Soleil, la Lune et le Maître de la Loge.*

D. — Quel rapport symbolique y a-t-il entre ces astres et le M∴ de la L∴ ?

R. — Le *Soleil* représente la raison qui éclaire les intelligences, la *Lune* figure l'imagination qui revêt les idées d'une forme appropriée, et le *Maître de la Loge* symbolise le principe conscient qui s'illumine sous la double influence du raisonnement (Soleil) et de l'imagination (Lune).

D. — Où se tient le Maître de la Loge ?

R. — A l'Orient.

D. — Pourquoi ?

R. — *De même que le soleil apparaît à l'Orient pour ouvrir la carrière du jour, de même aussi le Maître se tient a l'Orient pour ouvrir la L∴ et mettre les ouvriers à l'œuvre.*

D. — Où se tiennent les Surveillants?

R. — *A l'Occident, pour aider le M∴ de la L∴ dans ses travaux, payer les ouvriers et les renvoyer contents.*

D.- Que signifie l'Occident par rapport à l'Orient ?

R, — L'Orient marque la direction d'où provient la lumière, et l'Occident la région sur laquelle elle s'arrête. L'Occident figure par suite le monde visible qui tombe sous les sens, et, d'une manière générale, tout ce qui est concret. L'Orient, au contraire, représente le monde intelligible, qui ne se révèle qu'à l'esprit : en d'autres termes, tout ce qui est abstrait.

D. — Où se tiennent les Apprentis ?

R. — *Au Septentrion, qui représente la région la moins éclairée, parce qu'ils n'ont encore reçu qu'une instruction élémentaire en Maçonnerie et que, par suite, ils ne sont pas en état de supporter un trop grand jour.*

D. — A quelle heure les Maçons ouvrent-ils et ferment-ils leurs travaux ?

R. — *Allegoriquement les travaux s'ouvrent à Midi et se ferment à Minuit.*

D. — Que signifient ces heures conventionnelles ?

R. — Elles indiquent que l'homme atteint la moitié de sa carrière, le midi de sa vie, avant de pouvoir être utile à ses semblables, mais que, dès cet instant jusqu'à sa dernière heure, il doit travailler sans relâche au bonheur commun (33).

D. — Que nous apprend la coutume de s'informer de l'heure avant d'agir?

R. — L'action n'est utile que si elle vient a propos. Les conquêtes du progrès ne s'accomplissent qu'à leur heure. En se montrant trop impatient, on risque de faire avorter ce qui est en voie de préparation. Il faut savoir attendre le moment psychologique : agir trop tôt ou trop tard entraîne un égal insuccès.

D. — Quel âge avez-vous ?

R. — *Trois ans.*

D. — Que signifie cette réponse ?

R. — S'informer de l'âge maçonnique d'un F∴, c'est lui demander quel est son grade. — L'Apprenti-Maçon a trois ans, parce qu'il doit être initié aux mystères des trois premiers nombres.

D. — Quels sont ces mystères ?

R. — Ce sont les conséquences logiques qui se déduisent des propriétés intrinsèques des nombres. La raison se base sur ces notions abstraites lorsqu'elle s'applique à résoudre le problème de l'existence des choses.

D. — Qu'avez-vous appris par l'étude du nombre Un ?

R. — Que tout est *Un*, vu qu'il ne saurait rien exister en dehors du *Tout*.

D. — Comment formulez-vous les principes que vous révèle le nombre *Deux* ?

R. — L'intelligence humaine assigne artificiellement des bornes à ce qui est *Un* et sans limites. *L'Unité* est ainsi renfermée entre deux extrêmes, qui ne sont que de pures abstractions, auxquelles les mots seuls prêtent une fausse apparence de réalité.

D. — Que concluez-vous de là ?

R. — Que *l'Être*, la *Réalité* ou la *Vérité* a pour symbole le nombre Trois.

D. — Pourquoi?

R. — Parce que *l'Être* ou *Ce qui est* nous apparaît comme un troisième et moyen terme, en qui les extrêmes opposés se concilient.

D. — A quoi travaillent les Apprentis?

R. — *A dégrossir la pierre brute, afin de la dépouiller de ses aspérités et la rapprocher d'une forme en rapport avec sa destination.*

D. — Quelle est cette pierre brute ?

R. — C'est le produit grossier de la, nature, que l'art doit polir et transformer.

D. — Quels sont les outils de l'Apprenti ?

R. — *Le Ciseau et le Maillet.*

D. — Que figurent-ils ?

R. — Le *Ciseau* représente la pensée arrêtée, les résolutions prises, et le *Maillet* la volonté qui les met à exécution.

D. — Que signifie la marche des Apprentis ?

R. — *Le zèle que nous devons montrer en marchant vers celui qui nous éclaire.*

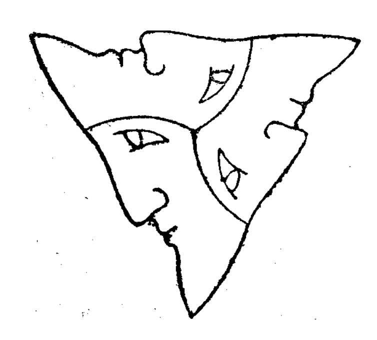
D. — Avez-vous quelque ambition ?

R. — *Une seule, j'aspire à l'honneur d'être reçu parmi les Compagnons.*

---

33 D'après la légende, Zoroastre l'un des fondateurs des mystères de l'antiquité, recevait les disciples à midi et les congé-diait a minuit, après l'agape fraternelle qui terminait les travaux.

TRAVAILLEZ ET PERSÉVÉREZ !



PREMIERS ÉLÉMENTS DE PHILOSOPHIE INITIATIQUE



Les Mystères

La Science était jadis l'apanage du petit nombre. Elle ne se transmettait que sous le sceau du secret, à des hommes choisis dont on exigeait de rares qualités morales.

Ces élus étaient mis en présence d'emblèmes et de symboles, car le langage manquait primitivement de termes pour exprimer les choses abstraites. Force était donc de revêtir les conceptions philosophiques d'un voile imagé, qui devait être transparent pour les esprits perspicaces.

La science ne s'adressait ainsi qu'à des intelligences d'élite. Pour acquérir les connaissances propres aux anciens sages, il ne suffisait pas d'exercer la mémoire et de mettre en jeu une certaine facilité d'assimilation. Il fut un temps où on ne s'instruisait qu'en parvenant à résoudre des énigmes.

Les vérités que l'on découvrait ainsi n'avaient rien de commun avec les connaissances usuelles que l'on cherche si largement à répandre de nos jours. — La Sagesse des anciens s'attachait aux plus hautes spéculations : elle recherchait les causes et surtout la Cause des causes. — La science moderne étudie, au contraire, les effets : elle observe et elle calcule ; mais trop souvent, elle se dispense de penser. — L'antiquité tendait à produire des sages, alors que nous n'avons plus aujourd'hui que des savants.

Le triomphe très légitime de l'expérimentalisme ne doit pas, néanmoins, nous faire perdre de vue l'ordre de ces vérités qui sont en nous et non en dehors de nous. — La pensée est soumise à des lois, dont la connaissance peut seule nous faire distinguer en toutes choses la réalité de l'apparence.

L'homme qui ignore ces lois est le jouet de perpétuelles illusions, car il ne sait ni contrôler, ni rectifier les données de ses sens.

Le penseur, au contraire, qui est initié aux Mystères de l'Etre, conçoit les conditions nécessaires de toute existence et ne saurait être dupe d'aucun mirage trompeur.

Lorsqu'on a su conquérir cette initiation, on cesse de s'agiter en aveugle au sein des ténèbres du monde profane, on l'éclaire d'un flambeau qui dissipe l'obscurité que l'on porte en soi, on tient le fil d'Ariadne qui permet de pénétrer sans s'égarer dans le labyrinthe des choses incomprises.

L'Esotérisme

La science qui s'enseigne dans nos universités ne tient compte que de ce qui frappe les sens. Elle n'envisage que le côté extérieur des choses et repousse les notions d'ordre purement intelligible. Cette science du dehors, de l'apparent, du visible, c'est la *Science profane* de *pro fanum*, devant le Temple. Nul ne songe à la mépriser, mais elle ne doit pas faire négliger ce qu'on appelait jadis la *Science sacrée*, c'est-à-dire la science de ce qui est caché, de ce qui est invisible ou intérieur.

Un exemple fera nettement saisir les caractères distinctifs de ces deux sciences.

Supposons un volume imprimé, et prions un savant de l'examiner selon les méthodes qui lui sont propres. — Il envisagera le livre comme un objet doué de propriétés physiques, qu'il déterminera, avec une merveilleuse exactitude. Il pourra mesurer les dimensions du volume à un dix-millième de millimètre près. Le poids en sera indiqué en tenant compte de la moindre fraction de milligramme. Les caractères du texte seront comptés. On cherchera la règle de leur répartition., La science, en outre, fournira

l'analyse chimique du papier et de l'encre d'imprimerie. Ses investigations iront sous ce rapport jusqu'aux plus extrêmes limites de la minutie.

Mais tous ces renseignements ne vous intéressent que d'une manière secondaire et la chose essentielle pour vous serait de connaître la pensée que l'auteur a voulu exprimer. Gardez-vous cependant d'interroger à ce sujet l'homme aux instruments de précision. Il vous répondrait non sans une certaine suffisance, qu'il lui appartient de rester sur le terrain des faits, et qu'il doit s'interdire de compromettre la dignité de la science en la livrant au hasard des spéculations métaphysiques !

Cette réponse n'étant guère de nature à satisfaire la curiosité humaine, il faut en conclure que les connaissances profanes sont insuffisantes.

D'aucuns se complaisent, il est vrai, dans cette ignorance savante qu'on nomme l'agnosticisme. Ils s'obstinent à rester en arrêt devant la façade du Temple et se contentent de la vue extérieure des choses, dont l'essence intime leur échappera toujours, tant qu'ils n'auront pas pénétré dans l'intérieur du sanctuaire.

Les Nombres

Ce qui n'est pas visible se révèle à qui sait regarder au dedans de soi. Cette vue renversée sur elle-même, fait découvrir un vaste domaine de connaissances indépendantes de toute observation matérielle. Ce sont des notions qui s'imposent parleur propre évidence. Elles se rapportent à ce qui est nécessairement et constituent ainsi la science de l'absolu, qui ne souffre pas plus d'incertitude que les mathématiques.

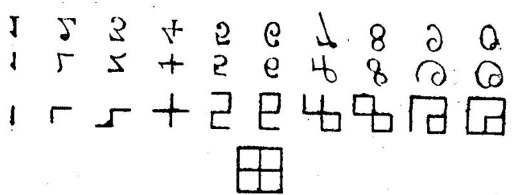
Cette science qui est la plus importante de toutes, est renfermée dans notre esprit, qui la découvre comme un trésor ignoré, dès qu'il parvient à se percevoir lui-même. — C'est ainsi que la connaissance de soi-même devient le point de départ de toute philosophie.

Mais il est impossible de se connaître directement soi-même sans le secours d'un miroir. Les abstractions qui sont en nous ne deviennent perceptibles que lorsqu'elles se reflètent dans un signe extérieur. Ces symboles interviennent donc pour nous rendre manifestes les vérités qui sont en nous. Ils nous présentent l'image fidèle de ce que contient notre esprit. Lorsque celui-ci est vide, ils n'ont, par suite, aucune signification. La faute n'en est pas aux symboles, mais à celui qui ne sait rien y voir. On ne peut rien sortir d'une intelligence creuse.

Les symboles, néanmoins, ne parlent pas d'eux-mêmes. Pour les rendre éloquents, il faut avoir ouvert le sanctuaire des vérités abstraites, grâce à la clef que nous fournit l'étude des propriétés intrinsèques des Nombres.

Toutes les écoles initiatiques ont préconisé cette étude. — Les anciens en ont fait la base de leur science sacrée ; aussi les nombres jouent-ils un rôle prépondérant dans le symbolisme de toutes les religions. — Pythagore prétendait que les nombres régissent le monde. — Dans leur correspondance particulière, les Maçons se saluent « par les nombres qui leur sont connus » (P∴ L∴ N∴ Q∴ V∴ S∴ C∴). La F∴ M∴, au surplus, n'agit en toutes choses, que d'après des nombres déterminés et rattache les connaissances spéciales de chaque grade à la philosophie numérale des anciens.

Pour l'apprenti, le programme se limite aux nombres Un, Deux, Trois et Quatre, qu'il doit examiner au point de vue des déductions logiques qui se dégagent de la notion de *l'Unité*, du *Binaire*, du *Ternaire* et du *Quaternaire*.



Genèse des chiffres dits « arabes ».
Ils se composent d'un nombre d'éléments rectilignes correspondant à leur valeur et peuvent s'extraire d'une figure constituée par une croix inscrite dans un carré.

L'Unité

Pour faciliter l'étude des nombres, la F∴ M∴ fait usage d'emblèmes attirant l'attention sur leurs propriétés essentielles. — Le nouvel Initié, néanmoins, ne discerne tout d'abord aucun symbole se rapportant au nombre *Un*

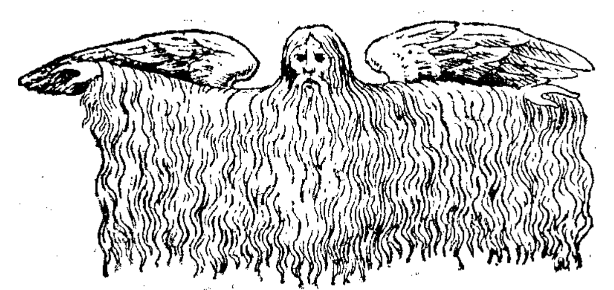
Il doit en être ainsi, car rien de ce qui est sensible ne peut être admis à représenter l'Unité. Nous ne percevons, en dehors de nous, que diversité et multiplicité. Rien dans la nature n'est simple : tout y est complexe.

Mais si l'Unité ne nous apparaît pas dans ce qui nous est extérieur, elle semble, par contre, résider en nous. Tout être pensant a le sentiment qu'il est *Un*.

Cette Unité qui est en nous se manifeste à la fois dans notre manière de penser, d'agir et de sentir. — Nos idées, ramenées à l'idée d'un tout harmonique, font naître en nous la notion du Vrai. — Nos actes, rapportés à une loi établie pour tous, se règlent sur cette unité morale qui correspond au *Juste* et au *Bien*. — Nous sommes enfin portés à coordonner nos sensations, et c'est de ce besoin d'unité esthétique que naissent les arts qui réalisent le *Beau*. — Le *Vrai*, le *Juste* et le *Beau* traduisent donc, dans des domaines différents, un même principe d'Unité, qui est l'*Idéal*, le pôle unique vers lequel tendent toutes les aspirations.

L'Unité n'a rien d'objectif. C'est une abstraction qui se rapporte au *Centre* insaisissable auquel nous ramenons notre *moi*.

Ce *Centre*, qui n'est localisé nulle part, semble être en chacun de nous. Mais ce n'est qu'une illusion. La pensée est une. Il n'y a qu'un seul principe pensant commun à tous les êtres. C'est le Centre omni présent, qui est à la fois en nous et hors de nous. (Brahma, Osiris, Dieu le Père, l'Ancien des jours, etc).



Le Principe pensant universel, représenté par Indra, divinité védique dispensatrice de la pluie spirituelle, animatrice du monde. — Chacun des cheveux de cette figure correspond à une individualité pensante.

Tout centre suppose une circonférence. L'unité abstraite est donc indissolublement lié à la Multiplicité concrète.

Le Père universel (Osiris) est uni à la Mère universelle (Isis ou la Nature). - Cela veut dire que les effets sont inséparables des causes, qui se ramènent toutes à une Cause primitive simple.





Quelle est cette Cause ? Quel est le principe premier dont dérivent toutes choses ?

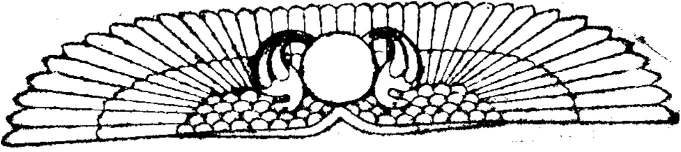
L'Unité absolue, qui englobe toute existence passée, présente et future, a été symbolisée jadis par un serpent qui se mord la queue, le fameux Ouroboros, qu'accompagnait la légende : ΕΝ ΤΟ ΠΑΝ, UN LE TOUT

Cet Un-Tout échappe nécessairement à notre compréhension. C'est le Mystère par excellence, l'Arcane des Arcanes.

L'existence ne s'explique pas, elle se constate. L'Etre, ou *Ce qui est*, se révèle à nos sens sous son aspect de multipticité, de même qu'il se montre à la raison dans son caractère d'unité. — A la fois un et multiple, il a été représenté dans la Bible par le mot *Ælohim*, pluriel qui régit un verbe au singulier. (Beraeschith bara Ælohim. Dans le principe Lui-les-Dieux créa...)

Pour les alchimistes tout provient de la Matière première des Sages, substance non différenciée qui ne saurait frapper nos sens. Cette entité mystérieuse n'est pas pour le vulgaire, mais elle est tout pour les philosophes. — Les sots ne la voient nulle part, tandis qu'elle est partout pour les sages.

La substance une est d'ailleurs pour nous comme si elle n'existait pas. Nous ne percevons les choses qu'en raison des contrastes, qui font nécessairement défaut dans ce qui est un et uniforme. — L'Unité absolue ne pouvant être distinguée ou séparée d'autre chose, se conçoit donc comme le Vide ou le Néant. C'est l'Abîme, la Nuit ou le Chaos des différentes cosmogonies. — Hiéroglyphiquement c'est un disque noir, ou un cercle vide 0, le zéro de notre numération, qui représente le Tout-Rien ou Etre-Non-Etre des Kabbalistes.

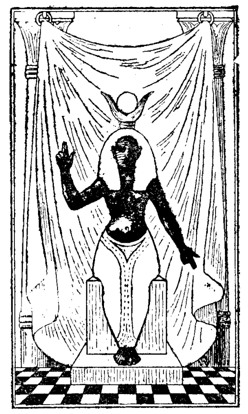


Le Binaire

Nous ne pouvons comprendre, c'est-à-dire prendre mentalement, que ce qui donne prise à nos facultés intellectuelles. Or, celles-ci ne peuvent saisir l'Etre dans son unité radicale. L'infini échappe à notre entendement, tout en s'imposant à notre raison, qui est tenue de s'incliner devant les vérités transcendantes en reconnaissant son impuissance. (Le Récipiendaire se courbe jusqu'à terre en franchissant le seuil du Temple).

Nous ne percevons un objet, que lorsqu'il se différencie de son milieu ambiant. La différenciation est donc indispensable à la connaissance, et c'est ce qui fait de Deux le nombre de la Science.

Dans le symbolisme ancien, celle-ci était représentée par une femme assise entre deux colonnes, images du Binaire dans ses différents aspects.



Cette femme est noire, pour indiquer le caractère mystérieux et secret de la science antique. Ses mains font le ligne de l'ésotérisme (ce qui est intérieur, inaccessible aux sens et d'ordre purement intelligible). La droite est dirigée vers le ciel, la gauche vers la terre. Cela signifie : « Ce qui est en haut est comme ce qui est en bas ». C'est le principe de l'analogie universelle, base de l'interprétation de tous les symbolismes.

Des deux colonnes, l'une est rouge (J∴) et l'autre blanche (B∴). Elles correspondent aux antithèses suivantes :

Sujet	Objet.
Agent	Patient
Actif	Passif
Positif	Négatif
Mâle	Femelle.
Père	Mère
Donner	Recevoir.
Créer, produire.	Développer, conserver.
Agir	Sentir.
Raison.	Imagination
Inventer	Comprendre..
Commander	Obéir
Mouvement	Repos.
Esprit	Matière.
Osiris	Isis.
Soleil. Concret.	Lune.
Abstrait	Concret

Les colonnes symboliques rappellent les obélisques couverts d'hiéroglyphes qui se dressaient devant les temples égyptiens. On les retrouve dans les deux tours du portail des cathédrales gothiques. Ce sont les colonnes d'Hercule qui marquent les limites entre lesquelles se meurt l'esprit humain. Ce domaine de ce qui nous est connu a pour image le voile d'Isis, tendu de l'une des colonnes a l'autre.



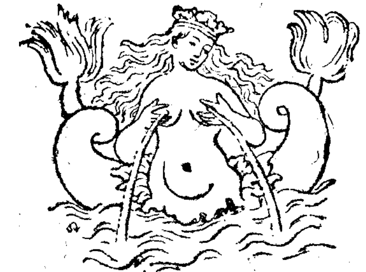
La Vérité soulevant le voile de Maya.
d'après un ancien tarot de la Bibliothèque Nationale.

Ce rideau nous dérobe la vue de la Réalité vraie, qui se renferme dans le mystère de l'Unité. Nous prêtons une objectivité décevante aux qualités contraires que nous attribuons aux choses. Nous sommes ainsi le jouet de Maya, la déesse de l'Illusion, qui nous tient fascinés sous le charme de ses enchantements.

Pour se soustraire à l'empire de l'éternelle magicienne, le penseur ne doit accorder qu'une valeur purement relative aux entités antagonistes que nous imaginons, par un abus du langage autant que de la pensée. — Le Vrai et le Faux, le Bien et le Mal. le Beau et le Laid, etc., se rapportent à des extrêmes qui n'existent que dans notre esprit. Ce sont les bornes factices du monde qui nous est connu, lambeau bien exigu, mais qui nous séduit par les reflets chatoyants des soies dont il est tissé. Ce voile, suspendu entre les colonnes du Temple, en masque l'entrée, et doit être soulevé par le penseur qui veut y pénétrer. Le récipiendaire le laisse derrière lui, lorsqu'il a subi les épreuves et que la lumière lui est accordée. L'Initié se tient alors entre les deux colonnes, debout sur le pavé mosaïque, qui est un assemblage de dalles alternativement blanches et noires.

Ces couleurs contraires nous apprennent comment, dans le domaine de nos sensations, tout se compense avec une rigoureuse exactitude. Nos perceptions se plient à la loi des contrastes. Nous ne jouissons du repos qu'en tant qu'il répare une fatigue. Nous n'apprécions le plaisir qu'en le comparant à la douleur qui nous est connue. La joie se proportionne à la peine ou à l'anxiété qui l'a précédée. L'erreur manifeste la vérité. Le bien nous attire dans l'exacte mesure ou le mal nous repousse. Le beau nous plaît en proportion de l'horreur que nous inspire le laid. La lumière ne se conçoit que par opposition aux ténèbres, et le bonheur ne peut être goûté que lorsqu'il nous sauve de l'infortune. L'existence n'acquiert de prix que par la lutte contre les difficultés qu'on parvient à vaincre. La jouissance ne réside que dans le triomphe. La vie résulte d'un perpétuel conflit. C'est l'opposition qui engendre toutes choses, de même que la révolte crée l'individu, car il faut s'insurger pour être. Tel est le sens du mythe de la chute adamique. Un foyer d'initiative individuelle ne se constitue que sous l'inspiration de l'égoïsme radical, (Serpent de la Ge-

nèse), qui incite l'automatisme physiologique à se rendre conscient et à vouloir être semblable à Lui les Dieux (Ælohim) connaissant le bien et le mal ! »

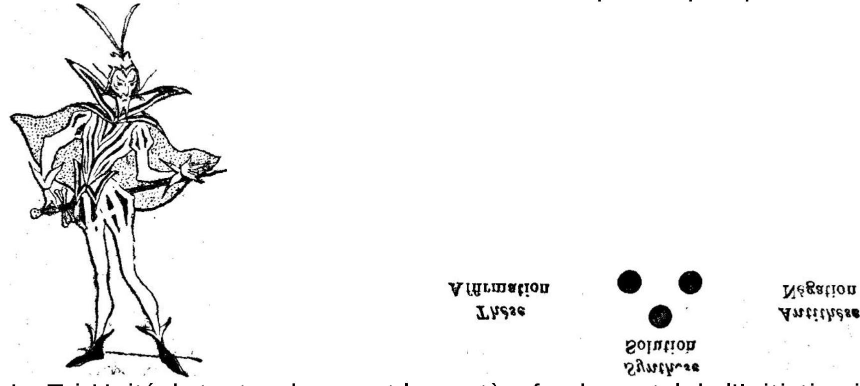


LA SIRÈNE ROYALE DU BASILE VALENTIN
Ses mamelles répandent du sang (colonne J) et du lait (colonne B).
Elle nage dans l'Océan dont elle est la source. (La Matière première dont tout se forme).

Le Ternaire.

Deux est le nombre du discernement, qui procède par analyse, en établissant des distinctions incessantes, sur lesquelles rien ne saurait se baser. L'esprit qui refuse de s'arrêter dans cette voie se condamne à la stérilité du doute systématique, à l'opposition impuissante, à la contestation perpétuelle. Ce Binaire est celui de Méphistophélès, le contradicteur qui toujours nie.

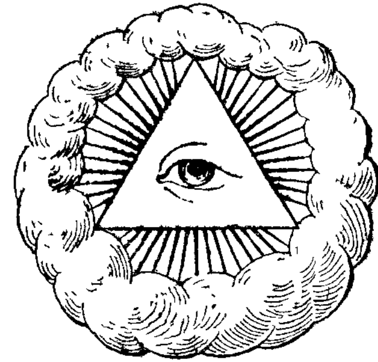
L'Initié sait conjurer le démon après l'avoir évoqué, car l'Unité radicale ne se dédouble à ses yeux que pour se reconstituer trinitairement. Deux révèle Trois et le Ternaire n'est qu'un aspect plus intelligible de l'Unité.



La Tri-Unité de toutes choses est le mystère fondamental de l'Initiation intellectuelle. Le Maçon qui pare sa signature de trois points en triangle donne à entendre qu'il sait ramener par le Ternaire le Binaire à l'Unité. Si réellement il s'est élevé à la hauteur du point qui domine les deux autres, il ne se perdra jamais en de vaines discussions, car il percevra sans difficulté la solution qui se dégage d'un débat contradictoire. Jugeant de haut sans le moindre parti pris et en toute liberté d'esprit, il fera jaillir la lumière du choc de l'affirmation et de la négation.

Le vulgaire discute communément avec une partialité pleine de candeur. Loin de peser en chaque chose le pour et le contre, il ne veut connaître que le pour de ce dont il est partisan, de même qu'il ne s'attache qu'au contre de ce qu'il combat. Les victimes de l'esprit de parti sont ainsi hors d'état de voir clair, parce qu'elles restent prisonnières d'un point de vue unique. Le penseur ne craint pas de se déplacer afin d'épouser l'optique de son adversaire, car il ne saurait parvenir autrement à planer au-dessus du débat.

C'est en raison de l'importance exceptionnelle du Ternaire que la Franc-Maçonnerie en rappelle la loi dans ses principaux symboles. L'un des plus frappants est à cet égard le Delta lumineux.



On distingue trois parties dans l'ensemble de l'emblème :

1° Un triangle, qui porte en son centre l'œil de l'intelligence ou du principe conscient;

2° des rayons exprimant l'activité, l'expansion constante de l'être, en vertu de laquelle le point mathématique sans dimensions, qui est partout, remplit l'immensité sans limites ;

3° un Cercle de nuages figurant le retour sur elles-mêmes des émanations expansives, plus exactement, leur condensation sous la pression de leur rencontre, puisqu'il s'agit de vibrations provenant d'une infinité de foyers.

Le tout est un schéma de l'Etre dans la multiplicité infinie de ses manifestations, car tout est à la fois triple et un. Pour s'en convaincre, il suffit d'envisager un acte quel qu'il soit, qui n'est concevable qu'en tant qu'action exercée sur quelque chose pour obtenir un résultat. En tout ce qui se fait, donc en tout ce qui existe, interviennent ainsi trois termes : 1° un agent qui agit ; 2° un patient qui subit l'action ; 3° un effet produit par celle-ci.

Le mystère de la Trinité s'applique ainsi universellement, si bien que, sous diverses formes, il se retrouve dans les systèmes de nombreuses écoles, comme l'indiquent les rapprochements suivants :

Tableau analogique du Ternaire

Nombres	I	II	III
Delta lumineux	Triangle	Rayons	Nuages
Brahmanisme .	Brahma	Vishnou	Shiva
Christianisme	Père	Fils	Saint Esprit
Platonicisme	Principe	Verbe	Substance
Mysticisme	Esprit	Ame	Corps
Hermétisme	Archée	Azoth	Hyle
Alchimie	Soufre	Mercure	Sel
Idéogrammes	🜍	☿	🜔
F∴M∴	Sagesse	Force	Beauté

Dans ce tableau, le premier terme est actif, la second est passif par rapport au premier, mais actif par rapport au troisième, qui est pleinement passif.

D'autres ternaires mettent en présence deux contraires (I et II, Positif et Négatif) dont la combinaison engendre le troisième terme (III Neutre ou Equilibré)»

I	II	III
Actif	Passif	Neutre
Père	Mère	Enfant
Osiris	Isis	Horus
Soleil	Lune	Triangle
Raison	Imagination	Intelligence
Expansion	Compression	Equilibre
Attraction	Répulsion	Stabilité
Force	Matière	Mouvement
Action	Résistance	Travail
J∴	B∴	M∴
Niveau	Perpendiculaire	Equerre

Les bijoux distinctifs des trois premiers officiers sont une illustration frappante de la loi du Ternaire.

Le *Niveau* du 1er Surv∴ veut, en effet, que nul ne domine sur autrui ; or, la Perpendiculaire du 2e Surv∴ sollicite au contraire chacun à s'élever aussi haut que possible, en même temps qu'à descendre jusque dans les abîmes les plus profonds de la pensée. Il y a donc conflit entre l'horizontale égalitaire et la verticale hiérarchique ; mais tout se concilie dans l'Equerre qui décore le Maître de la Loge. Celui-ci accorde à tous les ouvriers une même estime en raison du zèle égal que tous apportent au travail, ce qui ne l'empêche pas d'apprécier chacun selon ses capacités particulières, si bien qu'il demande à l'un ce qu'il ne saurait exiger d'un autre. L'équité, dont l'Equerre est l'emblème, préside ainsi aux rapports des Maçons, qui se taillent d'ailleurs symboliquement eux-mêmes en blocs équarris avec soin, car seuls des matériaux rectangulaires peuvent s'ajuster entre eux sans solution de continuité, condition indispensable à la cohésion de l'édifice. Mais la solidité de celui-ci dépend de la stricte horizontalité des assises que contrôle le niveau. Quant à la construction en hauteur, elle se stabilise à l'aide de la Perpendiculaire, qui assure qu'aucun mur ne penche ni d'un côté ni de l'autre.

Tout dépend en cela de la taille correcte des pierres. Il faut qu'elles soient normales, c'est-à-dire en concordance, avec l'Equerre (*Norma* en latin), autrement aucun art n'intervient et tout se borne à un grossier entassement de blocs informes. L'Equerre est donc en Maçonnerie l'instrument primordial, car elle dirige le dégrossissement de la pierre brute, autrement dit la formation de l'individu en vue de l'exact accomplissement de sa fonction humanitaire et sociale.

Les Trilogies

Les anciens Maçons faisaient reposer leur œuvre sur trois grands piliers nommés SAGESSE, FORCE et BEAUTÉ, en l'honneur d'antiques déesses auxquelles les imagiers du Moyen-Age ont consacré trois des vingt-deux compositions allégoriques du Tarot.

La Sagesse nous apparaît ainsi sous les traits d'une Impératrice céleste, ailée comme la Vierge zodiacale ou Vénus-Uranie. C'est la *Sophia* des Gnostiques, la mère virginale des idées génératrices des formes.





Elle est l'Intelligence qui conçoit le projet de l'édifice et en arrête le plan.

La Force exécute les conceptions en domptant les énergies rebelles. Ce n'est point un athlète, mais une femme gracieuse et frêle qui maîtrise en souriant un lion rugissant, emblème des passions qu'il faut soumettre et discipliner dans l'intérêt du Grand Œuvre à poursuivre.

Tout comme la Vérité, la Beauté se montre nue. Elle arrose la terre aride, qui aussitôt se pare de verdure et de fleurs. C'est l'Idéalité, la fée qui embellit la vie et la fait aimer en dépit de ses misères et de sa cruauté.

Le triangle maçonnique est parfois commenté par les mots

BIEN PENSER

BIEN DIRE BIEN FAIRE Mais aux yeux de la Maçonnerie latine, il évoque la devise : LIBERTÉ, ÉGALITÉ, FRATERNITÉ En politique, cette formule a pu réserver des déceptions; il n'en est pas de même en initiation.



La vraie Liberté appartient à l'homme affranchi de la tyrannie des vices et des passions, aussi bien que de la servitude des erreurs et des préjugés. Elle n'est le propre que de l'Initié qui resta libre, fût-il chargé de fers par les ennemis du bien. La Liberté réelle et inaliénable : l'homme la porte en lui-même et nul despote ne peut y attenter

L'Égalité n'est effective qu'aux yeux du philosophe qui envisage le monde comme un théâtre où chacun joue un rôle convenu. Bien ridicule serait l'acteur déguisé en prince, s'il méprisait son camarade appelé à contrefaire le mendiant. Ne sont-ils pas comédiens au même titre ? Et si l'un est supérieur à l'autre, n'est-ce pas celui qui aura le mieux su se conformer aux intentions du dramaturge ? La Fraternité découle aux yeux des Anglo-Saxons de la persuasion que nous sommes tous enfants d'un même Dieu. Faisant abstraction de toute théologie, les Latins puisent dans le sentiment de la solidarité humaine la conviction qu'il y a entre les hommes des liens plus puissants que ceux de la simple consanguinité. Le genre humain est beaucoup plus uni que ne saurait l'être une grande famille, car il constitue un corps unique, dont nous sommes les cellules animées d'une même vie générale. Faire du tort à autrui, c'est se frapper soi-même par le dommage causé à la collectivité. Se dévouer au bien de tous se traduit, au contraire, par un développement bénéfique de la valeur individuelle, et le bien réalisé se répercute sur son auteur.

Le Quaternaire

La quadruple purification subie par l'Initié doit lui enseigner à surmonter les attractions élémentaires. Celles -ci s'exercent en s'opposant deux par deux. On fait correspondre la première à la Terre, qui symbolise la lourdeur, l'opacité, le positivisme matériel, l'inertie, etc.



Cette tendance vers le bas est combattue par le dégagement en hauteur, figuré par l'Air, élément léger, subtil, transparent, mais inconsistant et peu saisissable.

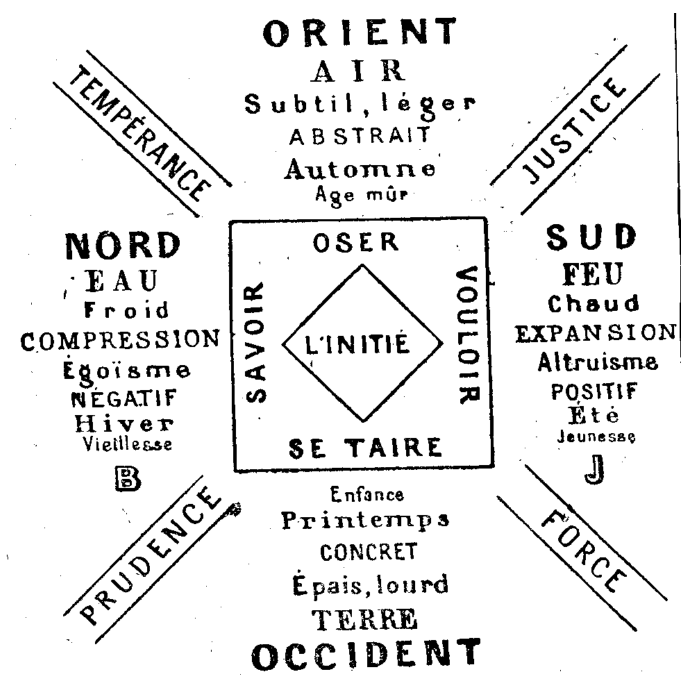
L'Eau remplit ce qui est creux ; elle a ainsi donné l'idée d'une matière universelle se pliant à toutes les formes. Elle cherche d'ailleurs le repos, l'horizontalité ; elle calme, elle éteint, d'où la propulsion à la langueur et à la paresse qu'on lui attribue.

A sa passivité, à son indifférence, à sa froideur s'oppose le Feu, dont l'activité stimule toutes les énergies. Modéré il vivifie, mais trop violent, il dessèche et tue.

L'Initié doit se maintenir au centre de la croix dont les extrémités correspondent aux termes du quaternaire.

Les Pythagoriciens expliquaient par la Tétrade les mystères de la création et la Bible représente l'Être des êtres par un hiérogramme de quatre lettres : hwhy mot sacré qui ne devait pas être prononcé.

Ces indications doivent suffire ici, car l'étude plus approfondie du Quaternaire rentre dans le programme du grade de Compagnon.



Le Temple

La décoration et l'arrangement intérieur d'un lien de réunion exercent une influence marquée sur l'esprit de ceux qui s'y rassemblent. Un temple maçonnique doit donc être autre chose qu'une simple salle de conférences.

Nul besoin cependant que ce soit un local luxueux. Il suffit que certaines données symboliques soient constamment rappelées aux Maçons, afin qu'elles s'imposent à leurs méditations.

C'est ainsi qu'à l'imitation de l'Univers sensible, tel que se le figuraient les anciens, l'atelier sera plus long que large et conventionnellement orienté selon les quatre points cardinaux.

La porte s'ouvrira à l'Occident, entre deux colonnes creuses, aux chapiteaux ornés de lys égyptiens et couronnés de pommes de grenade entr'ouvertes ; ces fruits aux grains symétriquement rangés rappellent la famille maçonnique, dont tous les membres sont harmonieusement reliés par l'esprit d'ordre et de fraternité.

La Colonne du Sud est rouge ; elle marque la place du 1er Surveillant, dont l'insigne est le Niveau.

La Colonne du Nord est blanche ; près d'elle siège le 2e Surveillant que décore la Perpendiculaire.

Ces deux colonnes se dressent sur le pavé mosaïque composé de dalles alternativement blanches et noires.

L'Orient est occupé par une estrade élevée de trois marches, sur laquelle prend place le Maître de la Loge, dit Vénérable Maître ou simplement Vénérable, assisté de l'Orateur (Sud) et du Secrétaire (Nord).

La chaire présidentielle (34) (trône) est surmontée d'un dais dont les draperies encadrent le Delta lumineux, qui se trouve ainsi suspendu entre le Soleil (Sud) et la Lune (Nord), de manière à former avec ces astres un triangle renversé.

---

34 Le Vénérable porte aussi le titre de Maître en chaire de l'anglais *chair Master* qui le distingue des Autres Maîtres, ses égaux en grade.

Le plafond est parsemé d'étoiles. De même que les tentures, il est bleu comme la voûte céleste qui enveloppe de toutes parts la terre, figurée par le parquet du local.

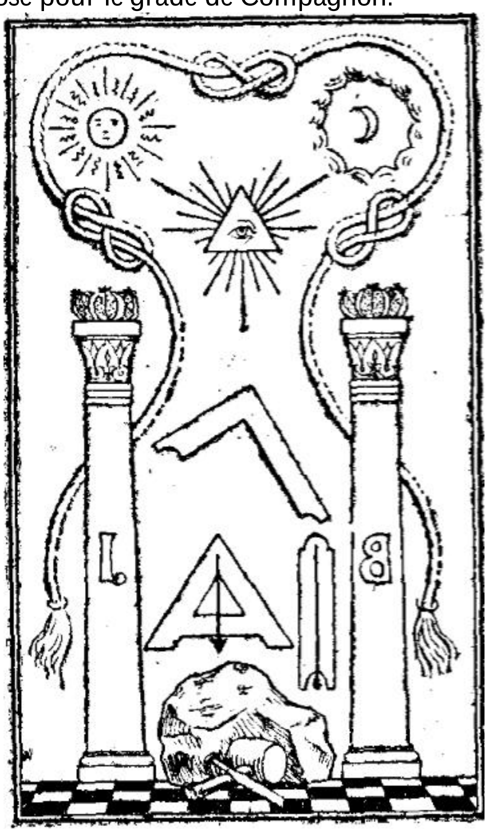
Un lambrequin dentelé forme frise et porte une corde terminée par des houppes qui se rejoignent près des Colonnes J∴ et B∴ Cet ornement a été appelé improprement houppe dentelée. La corde se noue en entrelacs, dits lacs d'amour et représente ainsi la chaîne d'Union reliant tous les Maçons. Les noeuds peuvent être au nombre de douze pour correspondre aux signes du zodiaque.

L'initiation se conférait primitivement dans des grottes naturelles, puis dans des cryptes taillées dans le flanc des montagnes. C'est en souvenir de ces sanctuaires que la Loge n'est éclairée par aucune fenêtre. On a également voulu rappeler ainsi que l'Univers n'est visible que du dedans, puisqu'il n'y a pas à supposer l'aspect extérieur au Tout qui remplit l'immensité sans limites. Un éclairage artificiel s'impose ainsi en Loge : il est fourni par un minimum de cinq lumières placées près des cinq premiers officiers.

Le Trésorier siège près de l'Orateur (Sud) et l'Hospitalier près du Secrétaire (Nord).

Les assistants prennent place au Nord et au Sud en se faisant face. Les Apprentis se tiennent au Nord et demandent la parole au 1er Surveillant. Ils ne sauraient s'expliquer d'emblée tous les symboles qui les frappent en Loge, mais les Maîtres ont mission de les instruire et les aideront a déchiffrer l'énigme des choses.

L'Apprenti se considère comme une Pierre brute non encore dégrossie à souhait. Il est à la fois le sujet et l'objet de son travail, puisqu'il est appelé à se transformer lui-même en bloc rectangulaire, capable de tenir exactement sa plaça dans l'édifice à construire. Ses outils sont à cet égard le Ciseau et le Maillet. Quand il aura prouvé qu'il sait en faire usage en vue de son perfectionnement intellectuel et moral, il sera proposé pour le grade de Compagnon.



Les Figures du Livre de l'Apprenti

INDICATIONS SOMMAIRES SUR LEUR ORIGINE ET LEUR PORTÉE SYMBOLIQUE

Frontispice. — L'Apprenti devant la Pierre brute qu'il doit dégrossir à l'aide du ciseau et du maillet.

Page 13. — Janus, d'après une médaille antique. Le croissant lunaire, qui surmonte le double visage, rapproche le Dieu latin de l'Hermès grec. Il s'agit de l'influence formatrice, qui s'inspire de la tradition (hérédité), pour engendrer ce qui doit naître.

Page 31. — Le Rebis, la chose double unissant les deux sexes, en réalité l'âme spirituelle douée de raison (Soleil) et d'imagination (Lune). Le principe intelligent domine l'animalité, représentée par le dragon des attractions élémentaires.

Page 109. — Hercule enfant. La personnalité qui veut vivre doit subir l'épreuve des courants de la vie générale, figurés par les serpents de Junon. En fixant ces forces hostiles, le germe qui se développe se les attache et assure sa croissance.

Page 114. — Les Emblèmes du Cabinet de réflexion. Rentrons en nous-mêmes, approfondissons, faisons abstraction des apparences extérieures, et pénétrons jusqu'au squelette de la réalité dépouillée de tout décor séducteur. Quand Saturne ainsi aura fait son œuvre, le Coq de Mercure éveillera notre intelligence, ouverte désormais aux vérités initiatiques.

Page 117. — Le Récipiendaire ni nu, ni vêtu, mais dans un état décent et privé de tous métaux.

Page 118. — L'Épreuve du Glaive. Le récipiendaire était jadis introduit en Loge la corde au cou. Un nœud coulant l'étranglait ainsi s'il tentait de reculer, alors qu'il était empêché d'avancer par la pointe acérée qui lui piquait la poitrine.

Page 120. — La Maison-Dieu. — L'arcane XVI du Tarot fait allusion aux entreprises chimériques dont ne saurait résulter que ruine et déception.

Page 130. — Le Fou du Tarot. L'inconscience, l'abandon aux impulsions impliquant absence de toute réelle personnalité.

Page 136. — Pluton. Les enfers correspondent au monde intérieur que nous portons en nous. Or, l'invisible n'est concevable que par opposition au visible. Comme l'indique le sceptre bifurqué du dieu, on ne pénètre dans le domaine de l'ésotérisme qu'en imaginant ce que suggèrent les contrastes.

Page 144. — La Justice. L'Arcane VIII du Tarot fait allusion à la loi universelle d'équilibre qui remet fatalement chaque chose à sa place.

Page 156. — La Tri-unité Nordique. Les Scandinaves symbolisaient l'Esprit universel par un triangle dessinant une tête à triple face animée d'un perpétuel mouvement rotatoire.

Page 157. — Le Sphinx. L'énigme des choses réside dans l'intelligence (tête humaine) et dans la sentimentalité (seins de femme), qui s'unissent a un corps de bœuf (pesanteur, aptitude à labourer la terre), allégé par des ailes d'aigle (sublimation, spiritualité) et armé de griffes de lion (ardeur, férocité). Cette synthèse de l'hominalité et de l'animalité correspond à l'âme de la planète, qui détermine les destinées (glaive justicier).

Page 162. — Indra. Cette divinité védique correspond au Jupiter pluvius des Latins. Cependant l'eau céleste que fait tomber « celui qui pleut » féconde, non les champs, mais les intelligences. Elle émane de l'Océan de la Sagesse suprême, personnifiée par Ea chez les Chaldéens.

Page 163. — L'Ouroboros. Le circuit incessant de la vie universelle. Le courant qui simultanément crée, dévore et reconstitue.

Page 164. — Le Globe ailé des Egyptiens. La matière animée (serpents) qui se volatilise (ailes) pour remplir l'immensité sans limites.

Page 165. — Isis, déesse du mystère. Elle est assise sur la pierre cubique et enseigne à deviner ce qui est caché.

Page 166. — Le Monde, soutenu par les quatre vents de l'Esprit, supporte la révélatrice de l'Absolu qui a soulevé le voile des apparences sensibles.

Page 168. — La Sirène est la grande séductrice qui fait aimer la vie. Elle attire les êtres dans l'agitation des flots, où ils auront à se débattre sans jamais trouver le repos.

Page 169. — Méphistophèlès. Le tentateur de Faust détruit toute certitude et oblige l'esprit à chercher constamment une vérité qui lui échappe.

Page 170. — Le Delta rayonnant. Les Alchimistes reconnaissaient en cet emblème la réunion de leurs trois principes : Soufre, Mercure et Sel, qui se distinguent nécessairement en tout être et en toute chose.

Pages 173 et 174. — Sagesse, Force et Beauté, les trois piliers de la construction maçonnique, correspondent aux Arcanes III, XI et XVII du Tarot, qui figurent l'intelligence théorique la plus haute, l'énergie pratique appliquée judicieusement et le sens esthétique qui sait tout idéaliser.

Page 175. — Les Animaux kabbalistiques de la vision d'Ezéchiel et de l'Apocalypse se retrouvent dans le symbolisme hindou. L'Aigle, dont le regard pénètre toutes choses, y représente l'ubiquité, alors que le Taureau figure le pouvoir générateur dans sa plus haute acception ; le Lion est d'autre part l'image de la force active illimitée de l'Univers et l'Ange sa rapporte a la fécondité intellectuelle. Quant au .Serpent Amanta, il correspond au Fleuve Océan de la Vie universelle dont le courant entraîne les individualités jusqu'à ce qu'elles aient conquis leur liberté en s'unissant à Brahma (le Grand Architecte).

Page 179. — Le Carré long renfermant les symboles essentiels du grade d'Apprenti. Il se traçait jadis sur le plancher de la Loge au moment de l'ouverture des travaux et toute trace en était effacée lors de la clôture. C'était l'équivalent d'un cercle magique servant aux évocations. Les conjurateurs se figuraient que l'Esprit maçonnique était descendu au milieu d’eux, si bien que le plus humble local se trouvait transformé, par la magie du rituel et la foi des assistants, en un sanctuaire plus vénérable qu'un temple sompteux